

LES ANNEAUX D'UNE CHAINE.

LIVRES DE FONDS.

GEORGE SAND.

La Comtesse de Rudolstadt	**5 vol. in-8.**
Consuelo	**8 vol. in-8.**
Horace	**3 vol. in-8.**
Jeanne	**3 vol. in-8.**
Le Prolétaire (*Sous presse*).	**3 vol. in-8.**

Mme MÉLANIE WALDOR.

La Coupe de Corail	**2 vol. in-8.**
André le Vendéen	**2 vol. in-8.**
Le Château de Ramsberg	**2 vol. in-8.**

Mme LA COMTESSE DASH.

Un Mari	**2 vol. in-8.**
Les Châteaux en Afrique	**2 vol. in-8.**
L'Histoire d'un Ours	**2 vol. in-8.**
Arabelle (*Sous presse*).	**2 vol. in-8.**
Un Procès criminel (*Sous presse*).	**2 vol. in-8.**

S. HENRY BERTHOUD.

La Bagne Antique.	*Première série*.—**Courtisanne et Sainte.**	**2 vol. in-8.**
	Deuxième série. — **Gabriel Rusconnetz.**	**2 vol. in-8.**
	Troisième série. — **Berthe Frémicourt.**	**2 vol. in-8.**
	Quatrième série.—**L'Enfant sans Mère.**	**2 vol. in-8.**
Le Fils du Rabbin		**2 vol. in-8.**
Marianne de Selvignies		**2 vol. in-8.**
Daniel (*Sous presse*).		**2 vol. in-8.**
La Fille du Brigand (*Sous presse*).		**2 vol. in-8.**
La Palette d'or (*Sous presse*)		**2 vol. in-8.**

TOUCHARD LAFOSSE.

Hélène de Poitiers	**2 vol. in-8.**
Le Rémouleur ou la Jeunesse dorée	**2 vol. in-8.**
Les trois Aristocraties	**2 vol. in-8.**
L'Homme sans Nom	**2 vol. in-8.**

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

LES ANNEAUX D'UNE CHAINE.

I

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.
—
1845

PREMIER ANNEAU.



L'ANNEAU DE FER.

I

Le Talisman.

Le célèbre Denon, le directeur des musées sous l'empire, le plus aimable et le plus gracieux des savans de son temps, se plaisait à montrer, à tous ceux qui en sollicitaient la faveur, les curiosités inappréciables de son cabinet. Là, se trouvaient

réunis, comme en un palais magique, les plus rares antiquités et les plus bizarres chefs-d'œuvre. Là, d'inconcevables merveilles, venues des quatre coins du monde, offraient un prestigieux ensemble. Il ne manquiat enfin au cabinet de l'illustre vieillard, pour lui donner tout-à-fait l'aspect d'une demeure enchantée, que des évocations diaboliques ou des apparitions de fées.

Madame de Nareuil venait d'entrer avec sa fille Stéphanie chez l'explorateur de l'Egypte. C'était encore une bien jolie femme que madame de Nareuil, quoiqu'elle eût une fille à marier, et qu'elle eût éprouvé bien des malheurs. Elle n'avait, il est vrai, que trente-six ans; mais le fardeau de ses souffrances aurait dû vieillir son visage.

Elle était veuve et sans fortune.

Ses regards s'étaient longtemps promenés avec indifférence sur les objets précieux qui se présentaient à elle, lorsque tout-à-coup ils se portent et s'arrêtent, avec je ne sais quel trouble attractif, sur un coffre long et ouvert où reposait un corps embaumé qu'entortillaient des bandelettes. La momie portait sur son front une espèce de couronne en métal doré. L'étui où elle était renfermée s'offrait couvert d'hiéroglyphes; et ses nombreuses bandelettes avaient des couleurs variées.

Stéphanie, attirée vers des choses plus gaies, s'était écartée de sa mère. Madame de Nareuil, immobile, était restée devant la momie.

« — C'était une illustre princesse, lui » dit M. Denon avec un de ces sou» rires fins qui donnaient tant de grace et » de malice à sa physionomie. C'était la

» fille d'un roi de Memphis. Il y a de cela » un nombre de siècles. Certes, la haute » et puissante dame ne se doutait guère, à » son lit de mort, que son auguste momie, » sortie du sépulcre des Pharaons, parti- » rait un jour des rives du Nil pour char- » mer les bords de la Seine. Ainsi vont » les choses du monde : déplacemens per- » pétuels. *Isis* a mal gardé son enfant. Na- » poléon l'a déterrée en Afrique. Eh! mon » Dieu, qui peut savoir aussi où l'on en- » terrera Napoléon!...

» — Qui, lui! monsieur; vous pense- » riez?...

» — Avec lui, madame, il n'est pas tou- » jours permis de penser... du moins tout » haut.

» — Effectivement, monsieur, c'est un » homme, en tout et partout, dont l'es- » sence est l'*extraordinaire*.

» — Madame, à mon avis, parmi nous,
» c'est l'Aladin des contes arabes.

» — Oui, monsieur; mais gare à sa
» lampe!

» — Qu'il la conserve ou qu'il la perde,
» on n'oubliera jamais sa lumière.

» — Que porte au doigt cette momie?
» reprend madame de Nareuil, entièrement
» captivée par la dépouille égyptienne,
» et ne pouvant ni s'en éloigner ni s'occu-
» per d'autre chose.

— » C'est un *anneau de fer*, madame,
« répond le célèbre vieillard; une sorte de
» talisman.

» — De *talisman!*

» — Portant bonheur. Cet anneau fut
» mis au doigt de la princesse à l'heure de
» son décès, selon les coutumes du temps,
» par les magiciens de l'Egypte. Il devait

» préserver ses restes mortels de toute pro-
» fanation impie.

» — Et cependant, malgré l'anneau, les
» voilà chez vous en parade!

» — Prenez-vous mon cabinet, madame,
» pour un lieu de profanation?

» — Non, sans doute..... mais cepen-
» dant.....

» — *Cependant!* remarquez-le bien :
» l'anneau a porté bonheur à l'illustre afri-
» caine : Car trois ou quatre mille ans après
» sa mort, elle est admirée à Paris; nos belles
» dames la contemplent ; et vous y prenez
» intérêt. Quel insigne honneur! quel triom-
» phe! »

Madame de Nareuil sourit.

« — Le croiriez-vous! poursuit Denon,
» l'on assure que la personne qui mettrait
» aujourd'hui cet anneau de fer à son
» doigt, verrait tous ses souhaits accomplis ;

» prospérité continuelle ; elle aurait tout,
» fortune et bonheur.

» — Et pourquoi donc, monsieur, ne
» portez-vous pas cet anneau ?

» — Première raison, il n'entre à aucun
» de mes doigts ; il est de forme trop petite ;
» et puis, seconde raison, je l'ai là sous ma
» main, ce qui est à peu près la même chose
» que de l'avoir au doigt. Il suffit d'en être
» maître.

» — Aussi tout vous prospère, monsieur ;
» votre vie est des plus heureuses.

» — Vous pensez que c'est grâce à lui ?

» — J'avoue que j'aimerais à le croire. »

Madame de Nareuil, en prononçant ces mots, se sentait vivement oppressée. Elle étouffe un soupir plaintif. Oh ! qu'elle aurait eu besoin, la pauvre veuve, de quelque talisman secourable ! Elle était sans biens, sans appui. Sa fille, la charmante Stépha-

nie, alors âgée de dix-sept ans, et bien que comblée de tous les dons de la nature, n'attirait que peu les regards. Aucun parti ne se présentait pour elle. Madame de Nareuil, qui jadis avait été riche, et qui avait perdu à la fois son mari et sa fortune, ne pouvait s'accoutumer à son dénuement ; et sa misère s'accroissant, ses jours s'écoulaient dans les larmes.

M. Denon l'avait quittée. Une pensée coupable, une pensée, fatale sans doute, inspirée par le désespoir, était soudain entrée dans son âme. On l'avait d'abord repoussée ; hélas! elle y était revenue.

« —Si véritablement cette bague.... se dit
» la mère de Stéphanie, était un talisman de
» bonheur! Personne autour de moi... je suis
» seule..! Si je pouvais m'en emparer! »

Et, quelques minutes après, pleine de l'idée que, sacrifiant son honneur et sa con-

science au désir d'assurer une existence à sa fille, elle ne serait pas impardonnablement coupable aux yeux de la Providence, la pauvre mère, à part et dans l'ombre, avait volé l'*anneau de fer*.

« — C'est pourtant une mauvaise action » que j'ai commise là ! se disait tout bas » madame de Nareuil en rentrant chez elle » avec sa fille. J'ai pris le bien d'autrui : » j'ai volé. Il est vrai qu'un anneau de » fer, une vieille bague rouillée, c'est peu » de chose, ce n'est rien : car, au fond, » je ne crois pas complétement aux ver- » tus merveilleuses de ce talisman, je n'en » suis plus aux contes de fées : néan- » moins je ne saurais me le cacher, je » suis coupable, et très coupable. Ma » faute, heureusement, pourra ne pas » être connue ; M. Denon ne s'apercevra » sans doute pas de la perte qu'il a faite :

» il a tant de choses précieuses! et cette
» bagatelle en vieux fer, qu'il n'a pas l'air
» d'apprécier, qu'il ne vantait qu'en rica-
» nant, a si peu de valeur intrinsèque!
» Puis, il n'a pas foi, j'en suis sûre, aux
» superstitieuses idées... Ni moi non plus;
» et cependant!... Et cependant j'ai fait
» UN VOL. »

Oh! si madame de Nareuil avait pu lire dans l'avenir! et cet avenir était proche! elle se fût peut-être adressée des reproches moins sévères : elle aurait vu, elle aurait appris que, s'emparant impunément du bien d'autrui, l'on pouvait parfois escamoter à son profit, et cela à la face du monde entier, bien autre chose qu'une bague.

« — Qu'avez-vous donc, ma mère? dit
» Stéphanie d'un air inquiet; vous parais-
» sez triste et souffrante. »

Madame de Narcuil, toute à ses sombres méditations, n'entendait même pas sa fille.

« — A supposer, se disait-elle, que je me
» sois emparée d'un véritable talisman, le
» ciel permettra-t-il que je jouisse impu-
» nément d'une prospérité acquise par
» une fraude, d'un bonheur dû à un lar-
» cin? Non ; j'en ai le pressentiment, le
» bien me tournera à mal. Si j'allais trem-
» bler d'être heureuse !... »

Et en effet, à cette pensée, elle frémissait par avance.

« — Ma mère ! reprend Stéphanie, qu'a-
» vez-vous là à votre doigt? c'est une ba-
» gue en fer : qu'elle est laide !

» — Ma fille ! répond madame de Na-
» reuil avec une sorte de solennité, il ne
» faut rien juger sur l'extérieur : de misé-

» rables enveloppes peuvent recouvrir de
» magnifiques trésors. On assure qu'à cet
» *anneau de fer* sont attachées de grandes
» destinées, et qu'à celui qui le possède il
» promet fortune et bonheur. Mon en-
» fant, je l'ai pris pour toi ; le voici ! qu'il
» te rende heureuse !

» — Non, chère maman ! gardez-le !
» réplique vivement Stéphanie. A vous
» d'abord, à moi plus tard. Qui donc vous
» l'a donné ?

» — Que t'importe !

» — Faut-il le conserver à son doigt ?

» — Sans doute, et n'en parler à per-
» sonne. Ne le montre même pas dans le
» monde. Se vanter d'un bien quel qu'il
» soit, c'est souvent s'exposer à le perdre. »

Et madame de Nareuil, en dépit des refus de sa fille, lui passait au doigt son anneau.

« — Sois heureuse! lui disait-elle, et je » le serai doublement : car je te devrai le » bonheur. »

II

Un Mariage.

Le jour suivant, madame de Nareuil conduisait Stéphanie au bal. Jamais cette dernière n'avait été si jolie; sa toilette était cependant de la plus extrême simplicité. Une robe de mousseline blanche et quelques fleurs dans ses cheveux composaient

toute sa parure ; mais sa peau était éblouissante de fraîcheur, sa taille était d'une élégance incomparable, et ses beaux yeux avaient un éclat si brillant qu'autour d'elle, avec enthousiasme, on n'entendait partout que ces mots : « *Regardez la donc ! qu'elle est belle.* »

La foule de fashionables qui l'entouraient sollicitaient instamment la faveur de danser avec elle. La jeune fille, étonnée de tant de succès et d'hommages, en jouissait avec délices ; et madame de Nareuil, ravie, se disait : « *C'est mon talisman.* »

Le marquis de Lauvil, issu d'une ancienne famille, et possesseur d'une immense fortune, avait fait toute la soirée une cour assidue à la charmante Stéphanie. Ses regards, ses discours et son maintien trahissaient un amour naissant. Quel brillant et riche parti !...

« — Vous avez là, mademoiselle, lui dit
» le marquis au moment où, pour prendre
» une glace, Stéphanie retirait un de ses
» gants, vous avez là une bague bien singu-
» lière.

» — C'est un anneau *de fer*, monsieur.

» — Ou plutôt un anneau *de fée*.

» — Soit! reprend la jeune fille en sou-
» riant.

» — Tout est *magie* autour de vous, re-
» prend galamment le marquis ; à quoi
» bon un *charme* de plus! »

Stéphanie, émue et troublée, n'a pu ré-
fléchir sa réponse :

» – L'on m'a assurée, monsieur, que la
» personne qui conserverait cet anneau
» verrait le destin lui sourire.... et...

» — Tous les cœurs voler vers elle, ajou-
» te avec feu le marquis. Oh ! c'est là un

» beau talisman. Mais vous n'en aviez pas
» besoin. »

Stéphanie rougit et se tait.

Peu de jours s'étaient écoulés. La lettre suivante est remise à madame de Nareuil. Elle était du noble marquis.

« Madame,

» Si l'hommage d'un cœur dévoué, si un
» beau nom, soixante mille livres de ren-
» tes et une vie irréprochable peuvent as-
» surer le bonheur de mademoiselle Sté-
» phanie de Nareuil, me permettrez-vous
» de les mettre à ses pieds? Un mot, et je
» deviens votre fils. »

Le mot ne se fit pas attendre.

Bientôt le mariage de M. de Lauvil est

solennellement annoncé. Il n'était bruit dans le monde que des magnifiques présens que le marquis avait envoyés à sa future, et des fêtes somptueuses qui devaient suivre la cérémonie nuptiale. L'envie déchaînait ses fureurs.

« — Quel mariage inconcevable!... Une
» jeune fille sans dot! sans talens! à
» peine jolie!

» — D'une famille peu connue!

» — Et quelle mère! une intrigante :
» dont la jeunesse... vous savez?

» — Oui, oui, un colonel de dragons!...

» — Suivi d'un maître des requêtes!...

» — Fi! ma chère! Ne répétez donc pas
» de pareilles choses!... D'abord, est-ce
» bien vrai?

» — Positif.

» — Et ces femmes-là, cependant, c'est
» reçu partout, ça prospère!

» — Ça fait pitié !

» — C'est scandaleux !

» — La mère est encore assez belle.

» — Belle ! allons donc ! vous plaisan-
» tez. Elle avait seize ans, nous dit-elle,
» quand sa fille est venue au monde. *Seize*
» *ans !* pourquoi pas douze ou treize ! Elle
» nous chantait l'autre soir : *Je suis encor*
» *dans mon printemps* (1) ! Quelqu'un s'est
» écrié : *C'est bien vieux* ! elle s'est imaginé
» qu'on parlait de l'*air*.

» — Et le croiriez-vous, ma petite ! elle
» se plaignait dernièrement qu'il lui était
» poussé une dent de sagesse !... *De sagesse !*
» Elle n'en aura jamais eu que cela : *une*
» *dent*.

» — Le trait est mordant.

» — En tous cas, la dame est fort adroite.

(1) Dalcyrac. — *Une Folie*, opéra.

» — Sa fille l'est au moins autant : elle
» se trouve à si bonne école !

» — Pauvre marquis! est-il leur dupe!

» — Elles l'auront ensorcelé. »

Ainsi parlaient les intimes amies de madame de Nareuil, femmes charmantes et à la mode, tenant habituellement le dé dans l'empire de la médisance et du babil, dames de charité à leur paroisse, citées comme des modèles de bon genre, et possédant au suprême degré les hautes perfections sociales que l'on nomme « *usages du monde*. »

Le mariage de mademoiselle de Nareuil est célébré avec une pompe extraordinaire : les *intimes amies* de sa mère y déployent un luxe de sentiment et d'émotion qui a presque ébahi la municipalité et quasi édifié l'église. Le marquis de Lau-

vil est au comble de ses vœux. Stéphanie remercie le ciel de son heureuse destinée. Tout est fête autour des époux.

» — Est-ce à *l'anneau de fer* qu'il faut » attribuer nos prospérités? se disait tout » bas madame de Nareuil. Non, vraiment, ce » serait absurde. Je me suis laissé fasciner » l'esprit par de ridicules images. Est-ce que » Stéphanie, sans le secours d'un talisman, » n'était pas assez remarquablement jolie, » assez parfaitement bien élevée pour ins- » pirer une passion et faire un riche ma- » riage! Il est évident que ce qui lui arrive » aujourd'hui ne tient nullement du mira- » cle. De pareils événemens se voient tous » les jours, et sans bague prestigieuse et » sans moyens cabalistiques. Allons, chas- » sons de folles pensées! débarrassons- » nous de ce reproche intérieur de *vol* qui » alarme ma conscience! Rendons à la

» momie son anneau ! et goûtons en paix
» le bonheur ! »

Elle sonne : un domestique entre.

« — Vous irez chez M. Denon, lui dit-elle,
» et vous lui ferez demander de ma part
» des nouvelles de sa santé. J'ai appris qu'il
» était malade.

» — Madame a-t-elle ouvert son journal ?

» — Non. A quel propos cette question ?

» — C'est qu'on y annonce...

» — Quoi ?

» — La mort de M. Denon. »

Madame de Nareuil jette un cri de surprise et de douleur ; elle tombe sur un fauteuil, et le domestique s'éloigne.

« — Grand Dieu ! se dit la veuve accablée, je *lui* ai dérobé sa bague, et quelques jours après *il* meurt. Si, en volant
» son talisman, j'avais terminé sa carrière !... Oh ! quel remords vient me sai-

» sir! Mais *il* était octogénaire; l'anneau,
» quel que fût son empire, ne pouvait *le*
» rendre immortel. Ce qui n'avait pas eu
» la faculté de ressusciter la *momie-princesse*
» était-il de nature à soustraire au tom-
» beau le *savant caduc*? était-ce une bague
» de vie? Non, c'était un anneau de mort.
» Puis, bien que transporté chez Denon,
» cela n'appartenait qu'au sépulcre. Que
» dis-je! voler un cercueil! Infamie!...
» j'en deviendrai folle.»

III

La Tempête.

Les jours de Stéphanie de Lauvil continuaient à s'écouler au milieu des enivremens du luxe et des plaisirs. Ce n'était pas un ardent amour qu'elle ressentait pour son mari, mais une tendre reconnaissance ; en mariage, c'est assez : davantage

compromet quelquefois le repos ; or, sans repos, est-il du bonheur ?

Le marquis ne paraissait occupé que de sa jeune compagne : on eût dit qu'il ne vivait que par elle et pour elle. Aimer *plus* était impossible... Aimer *moins* eût peut-être mieux valu.

Quant à madame de Nareuil, elle jouissait délicieusement de la brillante position de sa fille. Néanmoins, elle remarquait souvent avec peine que, chez les deux tendres époux, sa présence était une gêne. Le marquis ne parlait, avec transport, que du bonheur qu'il devait y avoir à vivre seul dans son ménage. Un tiers entre lui et sa femme lui paraissait un vrai supplice. Ah ! si madame de Nareuil avait eu une maison à elle et une fortune indépendante : quelle félicité pour tous ! ses enfans accourraient chez elle avec joie ; entre eux aucun sujet

de querelles ; des raisons d'intérêt viendraient aiguillonner l'affection; le beau ciel que cette existence ! On n'y verrait jamais de nuages.

Elle se livrait à ces rêves, lorsqu'une lettre, venant du Brésil, arrive à son adresse un matin. Cette lettre est d'une vieille tante qui avait interrompu , depuis longtemps, toutes ses relations avec elle. Elle ouvre : ô surcroît de fortune !

« — Je touche à mes derniers momens,
» chère nièce. Mais près de quitter la vie,
» je désirerais te revoir et t'assurer mon
» héritage. Ce sera, du reste, un acte de
» justice; car tu es ma plus proche paren-
» te, et je sais que tu n'es pas riche. Ainsi
» donc , après mon décès, huit cent mille
» francs te reviendront. Tu en distrairas
« une dot pour ta fille, et tu te garderas le

» reste. Accours ! ne perds pas un instant !
» que je t'embrasse avant de mourir !

» Orsmont, née de Blanvilliers. »

Madame de Nareuil ne pouvait en croire ses yeux. Un héritage de *huit cent mille francs* ! Quelle richesse inattendue ! C'en est fait : elle va partir ; elle ira voir sa vieille tante à Rio-Janeiro ; elle recueillera la succession qui lui est offerte ; et désormais, indépendante et libre, elle n'aura plus rien à désirer sur la terre. Le ciel a comblé tous ses vœux.

La marquise de Lauvil a d'abord pleuré du départ de sa mère ; puis elle a songé que la séparation ne serait pas longue ; que cette séparation était une nécessité, vu qu'un accroissement de prospérités pour tous en serait le résultat certain. Elle a cal-

culé, en outre, et cela en digne mariée du mois de miel, que puisque quelqu'un se trouvait obligé de visiter l'Amérique, il valait mieux pour elle que ce fût tout autre personne que son mari ; et, bien que fille dévouée, Stéphanie a séché ses larmes.

« — Ma bonne mère, lui dit-elle au » moment des adieux, ne me refusez pas » une grâce! reprenez votre anneau de » fer. Moi, heureuse et comblée de biens, » je n'en ai plus besoin maintenant. Vous, » au contraire, loin de moi, exposée aux » périls de la mer et aux fatigues d'un long » voyage, vous ne sauriez avoir trop d'ap- » pui. Prenez-le, je vous en supplie : il vous » garantira de tout mal.

» — Je te remercie, chère enfant. Mais » toi! privée de cette bague, si le bonheur » allait te quitter?...

» — Ce n'est pas possible, ma mère. Si

» *l'anneau de fer* rend heureux, je ne puis » être frappée du sort, car vous en seriez » malheureuse, et ce serait alors un faux ta- » lisman. Nos destinées sont solidaires ; le » bonheur de l'une est indispensable au » bonheur de l'autre. Qu'importe qui de » nous ait l'anneau ! Chacun en sentira » l'influence, il agira également sur toutes » deux. Encore une fois ! Prenez-le!..... » Prenez-le, je vous en supplie. »

Et la marquise a triomphé : l'anneau passe au doigt de sa mère.

Madame de Nareuil s'est embarquée au Havre pour Rio-Janeiro, sur le vaisseau nommé l'*Argos*. Elle n'avait auprès d'elle qu'une ancienne femme de chambre, âgée de soixante ans, qui lui était complètement dévouée, qui la soignait depuis l'enfance, et pour qui elle n'avait jamais eu de secrets.

Marthe était nécessaire à sa vie; elle n'eût pu se passer d'elle.

Les premiers jours de la traversée avaient été purs et sans nuage. La saison était belle et le vent favorable. On naviguait à pleines voiles. Le capitaine du vaisseau, M. d'Urbinsse, n'était point aimé des passagers, vu son humeur sombre et morose; mais il passait pour un marin habile, et c'était le point principal. M. d'Urbinsse était peu aimable; mais sur mer, à divers intervalles, sa vie avait eu des *journées glorieuses*; et ces deux mots, à cette époque (avant 1830), n'équivalant pas à ceux de *mystifications ridicules,* n'étaient pas encore tombés dans le domaine des mauvaises plaisanteries.

Madame de Nareuil était la seule femme, à bord, qui n'eût point souffert du mal de mer; et le capitaine l'avait remarqué avec

surprise. Marthe, questionnée par lui à cet égard, avait pris une figure si mystérieuse et lui avait lancé un regard si fin, que M. d'Urbinsse s'en était montré fortement intrigué. Nul n'était curieux comme lui.

« — L'horison est gros de nuages, dit-il » un matin à madame de Nareuil. S'il » tonnait, n'auriez-vous pas peur ?

» — Moi, monsieur, je n'ai peur de rien.

» — Si la mer devenait mauvaise ?

» — On laisse passer la tempête.

» — Et le danger ?

» — Passe avec elle.

» — Madame est heureuse en tout point, » reprend le capitaine avec ironie : de » même qu'elle s'est fait garantir contre » le mal de mer, elle se sera sans doute » aussi fait assurer contre les naufrages ?

» — Pourquoi pas. »

Et Marthe riait.

Les craintes du commandant de l'*Argos* ne tardent pas à se réaliser. Un rideau noir se lève à l'horizon; les vents commencent à souffler avec impétuosité. La mer mugit, la foudre gronde. Bientôt le vaisseau, battu par des vagues en furie, est le jouet des élémens. Le pilote, à certains présages funestes, est devenu pâle comme la mort. La terreur s'empare de toutes les ames. On s'était d'abord flatté que le *grain* serait de peu de durée, mais à un premier orage en avait succédé une foule d'autres sans interruption. Le ciel est en feu, le bâtiment s'élève avec rapidité vers les nues, puis retombe, plus rapide encore, au fond des abîmes. Les matelots s'agitent et crient. Les passagers s'agenouillent et prient. L'heure suprême allait sonner.

M. d'Urbinsse, au milieu du désordre général, conservait sa présence d'esprit. Il

donne ses ordres avec calme. Il rassure les timorés, fait taire les turbulens, est obéi de tous, et développe une puissance de caractère qui semble une garantie de salut. Les femmes éperdues levaient sur lui des yeux supplians. Toutes succombaient à leurs souffrances, hormis madame de Nareuil. Celle-ci, regardant sa bague, ne se sentait aucun effroi. Etait-ce effet de l'imagination? puissance du talisman? ou fermeté de l'ame? Elle l'ignorait elle-même; mais, au fait, elle était tranquille; et, pendant le fort de l'orage, étendue sur un canapé, elle dormait profondément.

Il n'en était pas de même de Marthe. L'infortunée courait, à moitié folle, d'un bout du navire à l'autre, récitant les litanies de la Sainte-Vierge et se recommandant au bon Dieu. Son désespoir était bruyant, et sa peur tenait du délire.

Le capitaine s'approche d'elle, un verre d'eau-de-vie à la main.

« — Prenez, lui dit-il, et buvez! Cec
» vous donnera du cœur. »

Marthe obéit sans répliquer.

Mais la liqueur des hommes de mer n'a fait qu'exaspérer la pauvre créature. Une violente attaque de nerfs est venue compliquer l'horreur de sa position. Elle tombe sur le tillac en se tordant les bras et les mains. Une fièvre ardente l'a saisie; et, dans son aliénation mentale, elle crie à M. d'Urbinsse :

« — Ma maîtresse..... Elle! oh! pas de
» crainte! Le vaisseau crevé, c'est égal...
» Elle serait portée sur les vagues. Nous
» péririons tous..; mais pas elle. On a la
» bague des momies... Quel talisman!...
» Dieu! que ne l'ai-je!... »

Et Marthe s'est évanouie.

Plusieurs heures après, madame de Nareuil, sortant de son long sommeil, n'entendait plus le bruit du tonnerre. La tourmente s'était calmée. L'*Argos* fendait rapidement les flots sans obstacles et sans dangers. L'horizon se rassérénait. Les passagers, réunis sur le pont, remerciaient le Tout-Puissant; et, revenue enfin à elle, Marthe, sauvée, pleurait de joie.

« — Madame! ma chère maîtresse! s'écriait-elle en se précipitant vers madame de Nareuil à demi-réveillée, le ciel nous est venu en aide. Grâce à Dieu, l'orage est passé. »

Mais, poussant un cri de terreur, madame de Nareuil l'interrompt.

« — Marthe!... ma bague! où est ma bague!... »

Hélas! le précieux talisman, *l'anneau de er* manquait à son doigt.

« — Qui est entré ici? reprend-elle;
» avant de m'endormir je l'avais. Marthe!
» je l'avais, j'en suis sûre; on m'aura volé
» mon anneau. Cependant, sur ce na-
» vire, on n'en connaissait pas la valeur...
» Cherche!.. Où est-il?... Je suis perdue. »

Le désespoir est dans ses yeux, et l'égarement sur ses traits. L'anneau n'avait rien d'assez remarquable à la vue pour avoir tenté la cupidité d'un larron. Sa largeur, d'environ deux lignes, ne présentait au dehors qu'une surface en fer uni sans ornemens et sans travail. L'intérieur seul offrait quelque bizarrerie; on y voyait des signes rouges, des figures extraordinaires, des espèces d'hiéroglyphes. Les deux femmes cherchent en vàin, le talisman a disparu.

Une journée entière se passe en perquisitions infructueuses. Les matelots sont questionnés; les plus brillantes récompen-

ses ont été promises : vains efforts ! la bague est perdue. Les passagers s'étonnent d'abord entre eux du prix extravagant que madame de Nareuil attache à ce qu'ils appellent *un méchant morceau de ferraille :* puis on cesse de compâtir à ses regrets amers, puis, enfin, tout bas on en rit.

Bientôt de nombreux lazzis circulent à bord; c'est à qui fera le plus de jeux de mots sur le courage de *bronze* qu'il est indispensable d'avoir pour supporter la perte d'un anneau de *fer*. Quel concert de plaisanteries!

« — La perte est fort grave, messieurs;
» c'était, en miniature, l'extrait de l'an-
» neau de Saturne : Voyez avec quel feu
» on en parle!

» — Fi donc ! de l'*extrait de Saturne* !

» — Vous êtes, messieurs, dans l'er-
» reur. Cet anneau, qui sans doute gué-

» rissait de la migraine, comme toutes les
» bagues de fer, c'était... l'anneau de Sa-
» lomon.

» — L'anneau de ce prince était d'or.

» — Vieux conte : il n'était que doré ;
» aussi, grâce aux ravages du temps, ce
» n'est plus que du fer rouillé.

» — Vous n'y êtes pas, mes amis ; c'é-
» tait la bague offerte, il y a bien des an-
» nées, à sa seigneurie *le golfe de Venise,* par
» son époux *le dernier Doge.* Or, l'*Océan atlan-*
» *tique,* sur lequel nous avons, en ce mo-
» ment, le bonheur de vivre, aura sans doute
» voulu reprendre en sa possession le joyau
» de noces de son illustre sœur *la mer*
» *Adriatique* : recouvrement de famille. Con-
» venez que c'est assez juste.

» — Parbleu ! rien de plus évident ; l'o-
» rage sera venu soulever les ondes à cet

» effet; et, dans la bagarre marine, la bague » est partie *à-vau-l'eau*.

» — Voilà des explications *vagues !*

» — Autant en emporte le vent.

» — Il est un fait certain, mesdames, » c'est que si on remettait ce précieux fer » *au doigt* de madame de Nareuil, on lui » retirerait une cruelle épine *du pied.* »

Et des éclats de rire ont suivi. Voilà les compassions de ce monde.

Cependant le vaisseau voguait vent en poupe. La mer était paisible et belle; le capitaine s'enchantait de son heureuse navigation ; sa figure était radieuse; et les passagers, contemplant d'un côté l'air souffrant de madame de Nareuil, et de l'autre le visage enjoué de M. d'Urbinsse, se disaient d'un ton sardonique :

« — *Elle*, aujourd'hui, n'a plus *un an-*

» *neau; lui,* maintenant, a *une étoile.* Perte
» et gain : compensation. »

Jamais navire n'avait parcouru les mers avec plus de vitesse. L'*Argos* semblait avoir des ailes. Tous les cœurs s'ouvraient au sentiment de l'espérance et aux effusions de la gaîté. On n'entendait à bord que des chants. Pas un marin n'était malade ; et, parmi les nombreux voyageurs qui se rendaient en Amérique, une seule personne avait été prise tout-à-coup, à l'étonnement général, de vomissemens continuels... et d'une fièvre pernicieuse : c'était madame de Nareuil.

Un des principaux passagers de l'*Argos*, M. André de Malarin, avait pris pitié de la veuve; il l'entourait des soins les plus tendres ; il ne permettait, en sa présence, aucune raillerie contre elle; et le bruit circulait à bord qu'il était épris de ses

charmes. Bien fait de taille et beau de visage, il avait quarante ans environ. Il passait pour instruit et savant. Son esprit était remarquable et sa conversation piquante. Il habitait ordinairement Paris; et, passionné pour les choses extraordinaires, il y possédait un cabinet où se trouvaient réunies les raretés les plus précieuses. Chaque jour il augmentait sa collection de curiosités; et l'on assurait que son voyage en Amérique n'avait encore que ce but. Ce qu'il y avait eu de singulier dans la conduite et les manières de madame de Nareuil, l'avait d'abord frappé vivement; ses mystères l'avaient séduit; puis, sa beauté l'avait charmé. L'amour, par degrés, allait suivre.

Madame de Nareuil se montrait reconnaissante de ses attentions; mais, bien qu'il réussît à lui plaire, il semblait parfois l'ef-

frayer. Ses entretiens étaient bizarres ; un seul fera juger des autres :

« — A Paris, madame, autrefois, vous » alliez chez M. Denon ?

» — Qui vous l'a dit, monsieur ?

» — Qui ? personne.

» — Vous m'y avez vue ?

» — Non, madame.

» — Alors, d'où savez-vous ?...

» — Je devine.

» — Seriez-vous nécromant ?

» — C'est possible.

» — En ce cas, reprend madame de » Nareuil avec un sourire forcé, vous de- » vriez retrouver ma bague.

» — Je sais fort bien qu'elle *me* manque.

» — A *vous* ?...

» — Et qu'il *me* faudrait la revoir.

» — Bah! il vous faudrait mon anneau!
» Et pourquoi faire? je vous prie. Pour
» le remettre?...

» — A qui de droit.»

Le voyageur avait appuyé d'un ton étrange sur cette phrase : *A qui de droit.* Madame de Nareuil, étonnée, n'avait osé rien y répondre. Elle en était restée confondue.

On arrive enfin; l'on débarque. On est à Rio-Janeiro.

M. de Malarin se sépare avec inquiétude et chagrin de sa compagne de voyage. Madame de Nareuil, dans le plus lamentable état de santé, s'est fait transporter à la demeure de sa vieille tante. Elle ne doute pas que les soins de madame d'Orsmont, le bon air et quelque repos, ne lui procu-

rent une prompte guérison. Marthe est auprès de sa maîtresse.

Mais quelle accablante nouvelle! madame d'Orsmont n'existe plus. M. d'Arcias, intendant de ses biens, a profité de l'affaiblissement des facultés de la mourante, pour lui arracher un testament qui déshérite madame de Nareuil, et lui donne à lui toute la fortune de la vieille dame. Le contrat est en bonne forme. M. d'Arcias, le légataire universel, est déjà entré en possession de ce qu'il a acquis par la perfidie; et la famille de Nareuil a tout perdu en Amérique.

Le nouveau propriétaire, installé dans l'habitation de sa bienfaitrice, refuse d'y recevoir la nièce de madame d'Orsmont. La pauvre arrivante de France n'a pour asile qu'une auberge. Elle est sans force... elle se meurt.

« — O ma bague! ô mon talisman! s'é-

» criait-elle, étendue sur le lit des dou-
» leurs où la fièvre la consumait, je t'ai
» perdue! que deviendrai-je! Au reste,
» étais-tu bien à moi? devais-tu me por-
» ter bonheur? Non, tu ne pouvais me res-
» ter; bien d'autrui ne prospère pas. Dois-
» je me plaindre et m'irriter de l'indigne
» larcin dont j'ai été la victime? Hélas!
» j'avais volé, on me vole. Je suis traitée
» selon mes œuvres. Justice du Seigneur,
» passez! »

Où étiez-vous, puissans d'aujourd'hui? vous auriez bien compris la morale. Mais, dites! l'applaudiriez-vous?...

L'infortunée ajoute à voix basse :

« — M. Denon est mort... je mourrai.
» Je l'ai tué... on me tuera. »

IV

Nouveaux Mystères.

La pauvre Marthe, assise au chevet du lit de sa maîtresse, étudiait avec consternation les progrès de sa maladie. Quoique naturellement portée à croire aux choses surnaturelles, elle s'efforçait de combat-

tre les pensées superstitieuses de madame de Nareuil; car, visiblement, nuit et jour, ces pensées dévoraient sa vie.

« — Ma bonne maîtresse! disait Marthe, » cet *anneau de fer*, que vous regrettez, » n'entre pour rien dans ce qui vous ar- » rive. Les événemens passés et présens » qui vous paraissent si étranges, n'ont » rien que de fort ordinaire. Vous avez » bien marié votre fille! Eh! quoi de plus » simple, madame? Elle était jolie comme » un ange et vous l'aviez élevée à mer- » veille. On vous annonce l'héritage d'une » vieille tante! et cet héritage vous échap- » pe: qu'y a-t-il là d'extraordinaire? De » pareils faits se voient tous les jours, » sans momie et sans talisman. De grâce » revenez à vous! cette bague est une fo- » lie.

« — Marthe!... sa perte me rend folle.

» — Un peu de courage, madame! et le
» bonheur vous reviendra. Croyez-moi :
» retournons en France ?

» — Et que sera devenue ma fille?...
» Elle n'a plus de talisman.

» — Qu'importe ! en a-t-elle besoin ! »

Puis Marthe, avec son bon sens ordinaire, faisait remarquer à sa maîtresse que la marquise avait une grande fortune, un bon mari, un rang distingué, une santé parfaite, et qu'à toutes ces choses il n'était pas absolument besoin de joindre une protection magique. En effet, mépriser des biens positifs pour un fantastique trésor, c'était se montrer ingrate envers la Providence : c'était indigne de pardon.

Mais les raisonnemens de Marthe échouaient devant la pensée fixe de madame de Nareuil, devenue monomane complète. Sa maladie s'est aggravée; et, peu-

dant quatre mois environ, les médecins ont désespéré de sa vie. Cependant, à force de soins, la fièvre cesse peu à peu; les accès du délire se calment. L'épuisement de ses forces anéantit le feu de ses idées. Un abattement moral, atonie intellectuelle, finit par venir à son aide Elle a perdu toute mémoire, et, à mesure que ses facultés morales s'éteignent, ses facultés physiques renaissent. L'anneau de fer semble oublié.

Entrée en convalescence, madame de Nareuil, au bout de cinq ou six semaines, a recouvré complètement l'intelligence et la santé. On lui remet une lettre de France, et cette lettre est de sa fille; elle est d'une date récente.

Mais, sans doute, cette dépêche avait été précédée de beaucoup d'autres; car, ainsi arrivée toute seule, elle a paru inintelligi-

ble. La marquise y parlait des profondes douleurs qui l'avaient accablée, des coups mortels qu'elle avait reçus, et cela sans explication. Les lettres antérieures, qui sans doute s'étaient perdues, devaient avoir détaillé les malheurs dont il s'agissait. Stéphanie, du reste, avait reçu des nouvelles de sa mère; et, cherchant à la consoler du triste résultat de son voyage, elle lui faisait sentir que le bonheur ne consistait pas seulement dans les richesses.... Elle soupirait après son retour; elle l'appelait de tous ses vœux. Il était évident que, pour ne pas ajouter aux tourmens de madame de Nareuil, elle contenait ses souffrances. Sa lettre enfin, dans son ensemble, bien que calme et peu gémissante, a paru sinistre à sa mère.

Madame de Nareuil fait sur-le-champ ses préparatifs de départ : les médecins

l'ont déclarée en état de se remettre en route pour la France. Un vaisseau américain, l'*Alcyon*, se rendant à Dieppe, l'a reçue à son bord avec sa fidèle Marthe; et la voilà en pleine mer.

Mais, ô surprise! Quel est le premier passager que son regard aperçoit ?..... M. André de Malarin.

» — Vous ici ! lui dit-elle avec l'accent » de la joie. Èxpliquez-moi par quel ha» sàrd ?...

» — Ce n'est point un hasard, madame.

» — Vous aviez prévu que je serais sur » ce navire?

» — Ne vous disais-je pas, jadis, que » j'étais un peu nécromant?

» — Monsieur! j'en remercie le ciel. »

Une douce intimité s'est établie entre madame de Nareuil et son compagnon de voyage. Ce qui d'abord n'avait été que *sym-*

pathie devenait, par degrés, *amour* ; la mère de Stéphanie avait recouvré sa beauté. L'affectueux appui de M. de Malarin lui rendait forces et courage. Cependant, toujours inquiète sur le sort de sa fille, elle pleurait souvent à l'écart. On la voyait rarement se mêler à la conversation des passagers; elle se contentait d'écouter, et souriait par obligeance. Un jour, captivant son esprit, l'entretien suivant avait lieu :

« — Est-il heureux, ce M. d'Urbinsse!
» il a aujourd'hui des millions.

» — Où les a-t-il gagnés?

» — Çà et là.

» — En six mois! C'est miraculeux.

» — A qui? comment?

» — C'est un mystère.

» — J'ai pourtant ouï dire que ses pre-
» mières campagnes marines ne lui avaient

» pas été heureuses. Il était peu chanceux
» et peu riche. La fortune et le bonheur
» lui sont donc arrivés tout-à-coup ?

» — Oui, tout-à-coup, comme des bom-
» bes.

» — Il paraît que c'est depuis son der-
» nier voyage du Havre à Rio-Janeiro, que
» la manne du ciel, un beau matin, lui est
» tombée comme au désert ; ou plutôt, si
» vous l'aimez mieux, il s'est trouvé des
» fées sur sa route. »

Madame de Nareuil tressaille.

« — Messieurs, interrompt-elle, vous
» êtes bien sûrs que c'est de son dernier
» voyage... que datent ses prospérités?

» — Parfaitement sûrs, oui, madame.
» Il lui est échu un trésor. C'est à croire à
» la magie blanche, aux farfadets, aux amu
» lettes. »

Madame de Nareuil passe la main sur

son front en poussant un sourd gémissement; Marthe s'approchait inquiète.

« — C'est le capitaine d'Urbinsse!...
» lui dit sa maîtresse à voix basse.....

» — Le capitaine!... eh bien!... après!

» — Qui m'a volé l'*anneau de fer.* »

C'était la première fois, depuis près de six mois, qu'elle osait toucher cette corde. Ces fatals mots, *anneau de fer*, ne sortaient jamais de sa bouche.

M. de Malarin, sans paraître frappé de la coïncidence remarquée par madame de Nareuil entre l'époque de sa bague perdue et la fortune du capitaine, reprend et continue l'entretien.

« — Messieurs! le commandant de l'*Ar-*
» *gos* est en Suède : on me l'a écrit. Il a
» un neveu qu'il adore et qui aura son im-
» mense fortune; ce neveu habite Paris;
» il y mène un état de prince.

» — Et quoi! reprend madame de Na-
» reuil, vous le connaissez ?

» — Non, madame.

» —Et comment êtes-vous si bien informé?

» —C'est dans vos intérêts... et les
» miens, que j'ai désiré l'être.

» — *Les vôtres!...*

» — Chacun ses mystères. »

Marthe, vivement préoccupée depuis plusieurs instans, s'était approchée de M. de Malarin.

« — Monsieur, lui dit-elle tout bas; vous
» qui voyez de haut et de loin, qui devi-
» nez et prévoyez!... pensez-vous que
» M. d'Urbinsse?...

» — Ne vous offrait de l'eau-de-vie que
» pour vous donner du courage?... Non,
» Marthe, non assurément. Son but avait
» plus de portée. »

Marthe, à ces mots, laisse échapper une

exclamation d'effroi. La consternation se peint sur ses traits.

« Que vous apprend-il ?... qu'avez-vous?
» lui dit madame de Nareuil.

» — Oh ! reprend Marthe avec angoisse,
» un piége m'a été tendu... je vous ai
» trahie dans l'orage ; et tout le mal...
» j'en suis la cause. Je me souviens, j'ai
» bu, j'ai parlé.

» — Paix ! dit sa maîtresse accablée ; on
» nous écoute, on nous regarde. Malheu-
» reuse, tu m'as perdue. »

Le navire arrivait au port.

C'est à Dieppe qu'on débarquait. M. de Malarin s'est empressé de se procurer une bonne voiture de poste qu'il met à la disposition de madame de Nareuil ; il la supplie d'accepter ses services ; il lui offre de l'accompagner à Paris pour la préserver de tout péril, et lui épargner toute peine ;

il obtient, à force d'instances, le consentement désiré. Ils partent ensemble ; les distances se franchissent avec rapidité ; il continue sa cour assidue ; et, sous le charme de ses soins, le temps a fui comme l'éclair.

« — Je compte m'établir à Paris, dit le » voyageur à la veuve, en arrivant aux » barrières de la capitale. J'ai assez par» couru le monde, et je renonce aux cour» ses lointaines. Ma collection d'antiqui» tés, qui m'a coûté tant de travaux, et » qui m'a fait errer si longtemps, est au» jourd'hui l'une des plus belles qui se » puissent voir. Mon cabinet, je le parie, » vaut celui de M. Denon. »

Madame de Nareuil, à ce nom, frappée par un poignant souvenir, se penche au fond de sa voiture ; une contraction ner-

veuse l'agite, et un profond soupir lui échappe.

« — M. *Denon!* répète-t-elle. Vous l'a-
» vez donc connu, monsieur ?

» — Je l'admirais beaucoup, madame.
» J'ai même acheté chez lui, à la vente
» qui eut lieu après sa mort, une foule de
» raretés. »

La voiture de poste, en ce moment, tournait l'angle de la rue où logeait le marquis de Lauvil. Un violent battement de cœur saisit la pauvre mère; elle n'est plus à aucune autre pensée qu'à celle de revoir sa fille. Elle touche au moment tant désiré de la presser contre son sein. La joie et la peur s'emparent d'elle à la fois. Elle n'entend plus les paroles qu'on lui adresse; elle ne voit plus les objets qui passent devant elle; et, toute aux angoisses de son bonheur, elle défaille sous leur poids.

M. de Malarin l'observait; il a pris un ton solennel.

« — Madame, rassemblez vos forces. Il
» est peu de satisfaction sans douleur et peu
» de félicités sans afflictions. Jamais, en
» ce vallon de misères, il n'arrive rien de
» complet, ni adversité, ni bonheur. »

Madame de Nareuil pâlit.

« — Grand Dieu !... quelque malheur !...
» s'écrie-t-elle. Vous m'y préparez... Je
» comprends.

» — Vous allez revoir votre fille, ré-
» pond M. de Malarin d'une voix grave;
» mais elle a eu de vives peines...

» — Eh quoi !... vous sauriez ?...

» — Je sais tout.

» — Pourquoi donc tarder à m'in-
» struire ?

» — Le mal s'apprend toujours assez

» tôt. Madame de Lauvil vous attend; mais
» son mari....

» — Assez! Il est mort.

» — Madame...

» — Il est mort, n'est ce pas?...

» — Permettez!...

» — Ne me cachez rien; je pouvais craindre pis, je l'avoue. »

Ses joues étaient pourpres; sa voix était vibrante; et son regard, comme en démence, attaché fixement sur ses doigts, y semblait chercher une bague.

Les chevaux de poste viennent de s'arrêter devant l'hôtel de Lauvil; M. de Malarin, avouant la mort du marquis, et calmant autant que possible les émotions de sa compagne, l'aide à descendre de voiture. Avertie de l'arrivée de sa mère, la marquise accourait à sa rencontre... Les deux veuves se sont précipitées dans les bras

l'une de l'autre ; leurs larmes se sont confondues ; et toutes n'étaient point amères.

Les premiers transports calmés, madame de Nareuil examine sa fille avec cette attention d'une mère à laquelle rien n'échappe. Quel trouble, et quel étonnement! Stéphanie, plus fraîche, plus vive et plus jolie que jamais, ne porte sur son visage aucune empreinte de souffrance. Son demi-deuil élégant et gracieux, faisait coquettement ressortir la blancheur de son teint. La sérénité reposait sur son front ; le sourire se jouait sur ses lèvres ; et l'éclat de ses beaux yeux ne paraissait avoir été terni par aucune affliction profonde. La marquise était rayonnante.

« — Chère enfant ! lui dit madame de
» Nareuil : tu as pourtant souffert, et beau-
» coup ?

» — Oh! oui, de votre absence, ma
» mère!

» — Et de la mort du pauvre marquis! »

La jeune veuve soupire; ses longues paupières se baissent. On eût dit qu'il n'y avait pas d'autre réponse à faire.

« — Vous n'avez donc pas reçu mes let-
» tres? reprend-elle ensuite avec un étran-
» ge malaise.

« — Une seule m'est parvenue. Combien
» m'en avais-tu écrites?

» — *Combien?*... pensez-vous, chère
» mère! qu'au milieu des agitations de
» mon ame, j'ai pu calculer quelque chose?

» — *Agitations!* répète madame de Na-
» reuil, de plus en plus surprise. Quoi
» tu n'as été qu'*agitée!*... »

Stéphanie détourne la tête; puis, avec une grâce enfantine, se jetant de nouveau

au cou de sa mère, elle l'embrasse avec transport.

« — Que vous êtes donc embellie ! re-
» prend-elle ; et pourtant, là-bas, loin de
» moi, n'avez-vous pas souffert aussi, et
» beaucoup ? »

Les deux femmes ne se répondaient que par des questions. Et, à l'incohérence du dialogue, il était évident que la conversation des paroles marchait à côté de celle des pensées. La mère et la fille, troublées, semblaient avoir peur de s'entendre. Ni l'une ni l'autre n'osait creuser la première au fond de l'entretien ; et leurs mots comme leurs idées, couraient, vides, sur des surfaces.

Madame de Nareuil, arrivée dans le délicieux boudoir de la marquise, y promène un œil curieux. Là, rien d'austère, rien de sombre. L'enceinte est embaumée de

fleurs. La tenture, façon demi-deuil, est gris de lin tirant sur le rose. On y voit un piano ouvert; on y a chanté récemment. Là, tout est riant, tout est gai.

M. de Malarin, en se retirant quelques instans auparavant, avait sollicité et obtenu des deux dames la faveur de se présenter chez elles le jour suivant : les domestiques s'étaient éloignés. Madame de Nareuil se jette sur un fauteuil, accablée par ses émotions. Plus de témoin gênant, elle est libre. Assez d'étude, assez d'examen. Devinant par intuition, privilége des intelligences d'élite, elle regarde en face sa fille.

« — Tu ne l'aimais pas, lui dit-elle, il » t'aura rendue malheureuse. »

Cette fois, on frappait au but. Mais cette manière brusque et imprévue de toucher à une plaie vive, ne pouvait que déconcerter. Stéphanie répond lentement; et, sous

la recherche de son langage, elle essaie de réfugier l'embarras de ses esprits.

« — Où la mort a jeté son drap, le » respect seul doit se poser. Jamais de » reproches aux cendres.

» — Bien, ma fille! paix et pardon.

» — Deux présens divins, chère mère, » nous ont été octroyés par la miséricorde » éternelle : l'*oubli*, qui efface les tour- » mens passés ; et l'*espérance*, qui cache les » maux futurs : je les ai, je m'en tiens à » eux.

» — Dieu nous a éprouvées, ma fille, » reprend madame de Nareuil, déconcer- » tée à son tour par le vague de l'entre- » tien et le décousu de ses phrases ; la » fortune est capricieuse : tantôt succès, » tantôt revers.

» — Ma mère, il n'en faut pas murmu- » rer. Croyez-moi : pour que la destinée

» humaine ait de l'intérêt et de la force,
» de l'animé et du réel, il faut qu'ell
» courre et s'arrête, il faut qu'elle monte
» et descende. Point de mouvemens sans
» secousses; et sans émotions point de
» vie. »

Puis, appelant sa femme de chambre :

« — Agathe! poursuit la marquise, al-
» lez dire au concierge de l'hôtel que je
» ne reçois personne aujourd'hui : je veux
» être tout à ma mère. »

Ces mots étaient à peine achevés, qu'un domestique, ouvrant la porte, annonce une visite à voix haute.

« — M. le comte Armand d'Urbinsse. »

Un beau jeune homme se présente. A la grâce de son maintien et à l'éléganc de ses manières, il est facile de reconnaître en lui le héros des salons dorés, un des privilégiés de la mode. Rien de plus grâ-

cieux que son langage et de plus recherché que sa toilette. Son habit était d'une coupe irréprochable. Ses gants sortaient d'un magasin *artistique*, où payer double était de rigueur. Ce n'étaient cependant pas ses seuls avantages; la nature lui avait concédé de plus, en manière de supplément, un esprit droit et un cœur noble. Mais, à vrai dire, dans le monde, on prisait peu ces accessoires : il n'était prôné que pour le fond; et le fond, sans nul contredit, c'était sa mise et sa figure.

La marquise de Lauvil s'est visiblement troublée à l'aspect du comte d'Urbinsse. Elle balbutie quelques mots insignifians, du genre aimable des salons, mais d'une voix inquiète et contrainte. Le jeune homme a compris immédiatement la pensée qui se révélait dans l'accent, faute de pouvoir se faire jour dans les paroles; et

comme, habituellement, il savait disparaître, en toute occasion, le moment avant celui où il aurait pu être de trop, il prend congé de la marquise. Les prétextes n'ont pas manqué.

Il allait sortir du boudoir. Madame de Nareuil qui, pendant sa courte apparition, n'avait cessé de le regarder fixement, en murmurant tout bas son nom, se lève brusquement et l'appelle.

« — Monsieur le comte Armand d'Urbinsse! »

Elle accentuait fortement; elle appuyait sur les syllabes. Le comte revient sur ses pas.

« — Pardon, monsieur! continue-t-elle.
» J'ai une question à vous faire. Le capi-
» taine de l'*Argos*, bâtiment sur lequel
» j'ai passé en Amérique l'année dernière,
» portait un nom semblable au vôtre.

» — Ce capitaine était mon oncle. »

Et, saluant avec respect la mère de Stéphanie, Armand s'éloignait de nouveau.

« — Un mot encore, je vous prie! re» prend madame de Nareuil. M. votre » oncle est-il en France? l'auriez-vous re» vu depuis peu?

» — Il était à Paris, madame, il y a » deux ou trois mois; il en est reparti » pour la Suède, d'où il reviendra prochai» nement. J'ai reçu de lui, cette année, » les plus touchantes preuves d'affection. » Je le vois peu, malheureusement; il est » toujours courant çà et là; mais il me » rapporte, à chacun de ses voyages, une » foule d'objets précieux; c'est tout-à-fait » un père pour moi.

» — En effet, monsieur, on l'affirme.

» Je l'avais appris sur l'*Alcyon*... Ainsi que » son départ pour la Suède... Je vous sa- » vais aussi à Paris.

» — Moi, madame! Et à quel propos?...

» — Je suis charmée, monsieur le » comte, interrompt madame de Nareuil » d'une voix sourde et avec un étrange » sourire, d'avoir rencontré, chez ma fille, » le neveu de M. d'Urbinsse. »

Et, en guise de bon souvenir, elle tend la main au jeune homme. Il l'a prise avec empressement, et la porte galamment à ses lèvres. Mais, sous les gants blancs du fashionable comte, madame de Nareuil cherchait je ne sais quel rêve de sa pensée. Tout-à-coup elle pousse un cri...

« — Stéphanie! je me trouve mal. »

Elle retombe sur son siége. On sonne, il arrive du monde; et le comte Armand se retire.

« — Ma mère ! qu'avez-vous ? parlez ! ..
» demande avec effroi la marquise.

» — Ma chère fille, éloigne tes gens ! »

Les domestiques sont sortis.

« — Stéphanie ! reprend-elle d'un air
» égaré, avoue-le moi, tu l'aimes !

» — Qui donc ?

» — Ce beau jeune homme ?... M. d'Ur-
» binsse ?

» — Lui !... Quelle question ! ma mère !

» — Tu n'as pas dit *non* : ça suffit. Me
» voilà au fait, mon enfant. Et lui, sans
» aucun doute, il t'adore ?

» — Il n'eût osé le déclarer...

» — Mais tu l'as compris à merveille.
» Au reste, si le comte t'aime, tu ne sau-
» rais ne pas l'aimer. Mon enfant ! tu es
» sous le charme.

» — Ma mère ! je ne puis comprendre. :
» — Il faut que tout lui réussisse...
» — *Que tout lui réussisse*, et pourquoi ?
» — Ma fille ! il a l'*anneau de fer*. »

V

Le Serment.

Le jour suivant, M. de Malarin faisait humblement sa cour à madame de Nareuil; et celle-ci l'écoutait avec une vague préoccupation d'esprit.

« — Vous paraissez souffrante, ma-

» dame, lui dit-il d'un air inquiet; je le
» conçois, du reste, à merveille. La mar-
» quise de Lauvil vous aura raconté ses
» peines; et le cœur tendre d'une mère...

» — Monsicur, interrompt madame de
» Nareuil, avez-vous connu le marquis?

» — Personnellement? non, madame.

» — Mais vous, monsieur, vous êtes au
» courant, j'en suis certaine... de tout ce
» qui a rapport à lui..., comme aussi de
» mille autres choses. Qu'a fait mon gen-
» dre en mon absence? je n'ose interroger
» ma fille.

» — Madame, il est pénible d'enten-
» dre...

» — Oh! parlez, je vous en conjure.

» — Vous me l'ordonnez : j'obéis, ma-
» dame. Peu aprèsvotre départ pour *Rio-*
» *Janeiro*, le marquis de Lauvil, qui jusque-
» là avait été irréprochable, changea tout à-

» coup de conduite; il ne fut plus ques-
» tion dans Paris que des désordres de sa
» vie. Sa pauvre femme, délaissée, ne ces-
» sait de pleurer nuit et jour. Ses souf-
» frances étaient horribles.

» — Je venais de perdre ma bague, se
» disait tout bas madame de Nareuil, pour-
» suivie par son idée fixe.

» — Le marquis étalait un luxe effréné,
» continue M. de Malarin. Ses chevaux,
» ses paris, ses repas, ses maîtresses ébré-
» chaient peu à peu sa fortune. On com-
» mençait même à craindre qu'il ne se
» ruinât complètement, lorsqu'à la suite
» d'une orgie, il mourut presque sans se-
» cours, dans l'espace de quelques heures.
» La douleur de sa veuve fut d'abord vive
» et profonde; mais M. de Lauvil, si cou-
» pable envers elle, était peu digne de re-
» grets; et plusieurs mois après sa mort... »

Le narrateur n'ose poursuivre.

« — Achevez, monsieur, reprend ma-
» dame de Nareuil avec vivacité; il a couru
» des bruits...

» — Oui, madame. Le comte Armand
» d'Urbinsse, neveu du commandant de
» l'*Argos*, était épris de la marquise. Il
» obtint la faveur particulière d'être ad-
» mis chez elle; et l'on remarqua dans le
» monde que madame votre fille, dont la
» beauté s'était un instant flétrie, reprenait
» peu à peu tous ses charmes. Ses souffran-
» ces s'étaient calmées. Elle avait recouvré
» à la fois sa fraîcheur, son esprit et sa
» gaîté; le bonheur revenait près d'elle.

» — C'est que *l'anneau de fer* y était,
» pensait madame de Nareuil. »

Et tout lui paraissait expliqué.

La marquise, entrée chez sa mère, a inter-

rompu l'entretien. M. de Malarin est sorti.

« — Ma chère enfant, dit madame de » Nareuil à sa fille d'un ton grave et réflé- » chi; ce matin, réponds franchement! » reverras-tu le comte d'Urbinsse?

» — Ma mère! vous déplairait-il?

» — Rassure-toi, ma fille! au contraire.

» — En ce cas, plus de vains détours! » je venais vous parler de lui. Je ne vous » ai jamais rien caché, ma mère; il faut, » selon les habitudes de ma vie entière, » que mon ame vous soit ouverte. Eh bien! » oui, j'aime.

» — Je le sais.

» — Le comte d'Urbinsse est fort riche; » il est d'une famille honorable.

» — Et tu désires l'épouser?

» — Je n'ai que six mois de veuvage, et » n'ai formé encore aucun plan. Ne me de-

» mandez pas ce que je ferai, ce que j'ai
» résolu, ce que j'espère : *j'aime*, voilà
» tout ce que je me borne à connaître;
» *j'aime*, voilà tout ce que je puis ré-
» pondre.

» — Ce n'est pas assez, mon enfant!
» Veux-tu que je me charge du reste?

» — Oui, ma mère.

» — Envoie-moi d'Urbinsse.»

Le neveu du commandant de l'*Argos*, appelé chez madame de Nareuil, est entré dans son cabinet. Etonné de cette conférence particulière, il pressentait confusément qu'elle serait d'une nature grave; et son maintien, habituellement si aisé, avait pris je ne sais quoi d'embarrassé qu'il s'efforçait en vain de combattre. Néanmoins, pour dissimuler en partie cette gêne, il se montrait vivement préoccupé par l'extrême

difficulté qu'il éprouvait à faire entrer dans sa main droite un gant glacé d'une dimension évidemment trop étroite. Ce laborieux travail, entrepris et continué devant la mère de Stéphanie, semblait absorber toute l'étendue de son intelligence.

Madame de Nareuil avait d'abord remarqué, non sans désappointement, qu'aucun objet indépendant de la main du jeune homme, ne mettait obstacle au difficultueux passage du gant à chaque phalange des doigts ; puis, entamant la conversation sur une foule de pauvretés, choses d'usage en pareil cas, elle en était arrivée, par degrés, au dialogue qui va suivre.

. . . .

. . . . « Oui, monsieur, ces bruits » compromettent.

» — Mais, madame, je ne puis croire...

» — Ecoutez ! parlons clairement ; vous

» êtes jeune, aimable, à la mode; on vous » croit épris de ma fille; et vos visites trop » fréquentes...

» — O ciel! vous penseriez, madame?...

» — Je pense, monsieur, que la calom- » nie est toujours à redouter; même quand » elle frappe injustement. Ma fille a donc » pris le parti...

» — De me fermer sa porte.

» — Pas précisément, non, monsieur.

» — De m'ôter tout espoir?

» — Quel espoir?

» — Quoi! vous me le demandez? ma- » dame. Oh! laissez-là les subterfuges. » J'aime, j'adore votre fille; je sens au- » jourd'hui qu'avant de l'avoir connue je ne » vivais pas encore: j'attendais la vie. Je » voulais entrer dans l'armée, chercher les » honneurs et la gloire: j'ai jeté cela de » côté. Que maintenant la gloire et les hon-

» neurs m'arrivent ou non, peu m'importe! je n'ai plus besoin que d'amour.

» — Vous vous le figurez, monsieur; » vous en êtes à la poésie d'une première » passion; mais la poésie n'a qu'un temps.

» — Ah! madame, en certaines ames, l'amour est une hymne éternelle.

» — Jolie phrase! monsieur le comte; » mais ce n'est pas pour faire de la littérature que j'ai eu le désir de vous voir. » Vous voulez la main de ma fille?

» — A l'expiration de son deuil.

» — Si vos idées demeurent les mêmes?

» — Ce doute est une injure, madame.

» — Six mois à attendre, monsieur!

» — Je serais fidèle six siècles.

» — Monsieur, je vais vous étonner; » mais ma fille m'ayant chargée du soin » de la guider dans les circonstances pré» sentes, j'ai pris la résolution invariable

» de ne vous laisser continuer vos tendres » assiduités près d'elle qu'à une condition » expresse.

» — Laquelle ? j'y souscris d'avance.

» — Il me faut, monsieur le comte, un » gage assuré de la force et de la stabilité » de vos sentimens. Je veux une sorte » d'otage.

» — *Un otage!*

» — Un dépôt sacré.

» — Ai-je rien d'assez précieux !...

» — Ce qui me suffira, vous l'avez.

» — Eh! quoi donc?

» — Votre *anneau de fer.* »

Le comte d'Urbinsse pâlit. Son trouble est devenu de l'effroi.

« — Qui donc, reprend-il vivement, a » pu vous parler de ma bague?

» — L'autre jour, à mon arrivée, lors-

» que j'ai pressé votre main, je l'ai sentie
» à votre doigt.

» — Et vous l'auriez vue?

» — Non, monsieur.

» — Comment donc pouviez-vous sa-
» voir?

» — Au toucher, je l'ai reconnue.

» — Vous, madame!

» — Elle était à moi; et c'est mon bien
» que je veux reprendre.

» — *Votre bien!*

» — Me le rendrez-vous?

» — Madame, expliquez-vous, de grâce!
» il y a sans doute ici quelque malentendu.
» L'anneau que vous me réclamez est un
» objet sacré pour moi. Je le tiens de mon
» oncle, le capitaine d'Urbinsse. Il avait
» foi en je ne sais quelle vertu extraordi-
» naire qu'il lui reconnaissait; et lorsqu'il
» le mit à mon doigt, il m'imposa la loi

» de ne jamais m'en séparer. Il exigea » même un serment; je dus le faire, ma- » dame ; et y manquer m'est impossible.

» — Monsieur le comte, reprend mada- » me de Nareuil avec solennité, le comman- » dant de l'*Argos* n'avait pas le droit de » vous donner cet anneau ; car cet anneau » n'était pas à lui. Sachez la vérité tout » entière : votre oncle me l'avait... volé. »

La mère de Stéphanie, en prononçant ce dernier mot, avait hésité un instant. La rougeur montait à ses joues ; et une voix intérieure criait à sa conscience : « *Toi qui accuses autrui d'un larcin ! toi aussi tu avais volé* ! »

« — Vous êtes un homme d'honneur, » reprend-elle ; vous ne pouvez donc pen- » ser qu'un serment, quel qu'il soit, doive » empêcher de remplir un devoir de justice et

» de loyauté. Le serment exigé de vous est » donc nul, car on ne peut imposer l'ordre à » personne de conserver ce qui ne lui ap- » partient pas; la félonie, en aucun cas, » ne saurait être d'obligation. »

Madame de Nareuil s'efforçait, en débitant ces hautes maximes, de prendre une noble attitude; mais, dans sa fausse position, semblable à certaines autorités gouvernementales en situation analogue, dès qu'elle parlait *droit* et *devoir*, elle sentait que sa propre condamnation sortait de sa bouche... et qu'elle sautait, à pieds joints, dans les domaines du ridicule.

Le comte d'Urbinsse était resté atterré sous l'accusation inattendue qui venait de frapper son oncle. Madame de Nareuil, profitant de son état de stupeur, se hâte de lui raconter les circonstances af-

freuses qui avaient précédé, sur l'*Argos*, la disparition de sa bague.

« — Le capitaine, ajoute-t-elle, pensait
» peut-être qu'une fois maître du talisman,
» il pourrait sauver l'équipage. Est-ce une
» excuse ? c'est douteux. Rendez-moi l'an-
» neau, je pardonne. Monsieur, j'en appelle
» à votre ame, et j'attendrai sa décision.

» — Madame !...

» — J'attendrai huit jours. Au surplus,
» monsieur, je vais prendre avec vous, de
» mon côté, un engagement solennel. Si
» vous épousez Stéphanie, quand l'époque
» en sera venue, je vous rendrai l'*anneau*
» *de fer*. Je vous l'ai dit, et je le répète, je
» ne le prendrai qu'*en dépôt*. Ce sera pour
» moi, purement et simplement, un gage
» de sécurité. Le sort de ma fille et le mien
» me paraissant, à tort ou à raison, attaché
» à ce talisman, vous comprendrez facile-

» ment que je serai heureuse de vous le
» restituer lorsqu'un nœud sacré vous aura
» uni à ma fille. Vous le garderez avec soin.
» Du moment qu'il fera votre bonheur, il
» nous l'assurera à tous. Je vous laisse :
» réfléchissez ! »

Deux jours se sont écoulés. D'Urbinsse ne reparaît plus ; il a discontinué ses visites à l'hôtel de Lauvil ; et la marquise ne peut songer, sans un secret dépit, que, pour obtenir sa foi, le simple dépôt d'une bague a paru au neveu du commandant de l'*Argos* un trop énorme sacrifice. M. de Malarin, serviteur assidu et chevalier dévoué de madame de Nareuil, a remarqué l'absence du comte ; il a aussi, secrètement, sa pensée constante et son but. Il cherche, il observe, il pénètre.

« — *Il* hésite encore, madame, dit à

» la mère de Stéphanie le mystérieux
» voyageur.

» — De qui me parlez-vous? répond-
» elle.

» — Du comte Armand : vous le savez.

» — Monsieur, je ne vous comprends
» pas.

» — Je suis persuadé du contraire.

» — Ah! *il hésite* : et à quoi donc?...

» — A vous rendre l'*anneau de fer* :
» j'avouerai que je le conçois.

» — Comment! vous auriez deviné?...

» — N'est-ce pas dans mes habitudes!

» — Et vous croyez, monsieur, que
» d'Urbinsse... ?

» — Est le plus heureux des mortels.
» Oh! quelle différence, madame, entre
» sa destinée et la mienne! J'ai beau m'é-
» puiser en efforts soutenus auprès de celle
» à qui j'ai consacré ma vie, je ne fais nul

» progrès sur son cœur. Lui, au contraire,
» il marche sans peine, et il avance sans
» obstacle. Il a un talisman, et on l'aime.
» Oh! si j'avais l'*anneau de fer!...* »

Madame de Nareuil sourit.

« — Eh bien! si vous l'aviez? reprend-
» elle.

» — Vous seriez forcée de m'aimer.

» — Fi! monsieur, un amour *par force*!

» — Je m'en contenterais, faute d'autre.

» — En ce cas, monsieur, vous, si ha-
» bile à tout deviner! vous, en partie sor-
» cier et devin! procurez-vous le talis-
» man.

» — Vous m'y autorisez! merci. »

Peu de momens après, la marquise entrait chez sa mère; il s'y trouvait différentes personnes, entre autres M. de Malarin. Elle s'adresse à ce dernier :

» — Avez-vous rencontré, ces jours-ci, » M. le comte d'Urbinsse ? lui demande-t-» elle d'un air distrait et nonchalant. On » ne le voit plus dans le monde.

» — Il dîne chez moi aujourd'hui, ma-» dame. La sauvagerie a son terme ; et je » ne vois pas trop à quel propos il boude-» rait la civilisation : n'en est-il pas l'en-» fant gâté ?

» — Justement : enfant gâté boude.

» — Il y a environ trois jours, mada-» me, il a dépêché un courrier à franc » étrier au capitaine son oncle, que l'on dit » débarqué au Hâvre, arrivant des côtes de » Suède ; il avait à lui demander je ne sais » quelle autorisation pressée ; et il attend » réponse ce soir.

» — Est-il toujours bien informé ! ce » monsieur de Malarin ! reprend madame

» de Nareuil d'un ton malicieux et gai. Il » sait tout, c'est... *Mathieu Laensberg.*

» — Eh! pourquoi pas *Nostradamus*! » réplique à son tour la marquise. Voyons! » un horoscope, monsieur. Le neveu du » commandant de l'*Argos* aura-t-il heu- » reuse réponse?

» — Il a des chances de succès; mais, » madame la marquise, si vous tenez vé- » ritablement à avoir des notions positives » à cet égard : ce soir, à son intention, » après le coucher de la lune, j'irai inter- » roger les astres.

» — Soit; passez-y même la nuit, ré- » pond malignement la veuve; je n'y mets » nul empêchement.

» — Et je verrai, au firmament, s'il y » aura conjonction de planètes; et je re- » garderai si, de la grande chaîne des des-

» tinées de M. d'Urbinsse, il ne tombe pas
» quelque *anneau*.

» — Bah ! dit madame de Nareuil.

» — En attendant ce résultat, poursuit
» M. de Malarin, ce que je puis vous
» certifier, c'est que l'impatience du
» comte Armand ne saurait se peindre. Si
» son exprès ne lui arrive pas ce matin,
» je crains bien que, malgré toutes les
» mesures prises pour que mon dîner de
» garçons soit d'une excessive gaîté, il
» n'y porte un visage sombre.

» — Et pourquoi, dit la marquise avec
» une humeur mal déguisée, pourquoi,
» dans un dîner de garçons, vouloir des
» *gaîtés excessives* ?...

» — Hélas ! madame, c'est qu'à Paris,
» de temps à autre, il faut, pour étendre
» la vie, sortir un peu de *soi* par momens.
» Le *moi* à part, le *moi* circonscrit, aux

» yeux de notre ardente jeunesse, est un
» logis étroit et borné, réduit maus-
» sade et ennuyeux : qui s'y calfeutre, s'y
» consume ; mais qui s'en éloigne avec
» mesure, y peut revenir avec joie.

» — Voilà, monsieur, une singulière
» apologie de la dissipation et du désordre !
» Cela mériterait examen et développement.

» — Gardez-vous en bien, Madame. A
» quoi bon jeter les idées au crible de l'a-
» nalyse ! les faibles s'y pulvérisent, et les
» fortes n'y passent pas.

» — Revenons à la première question,
» monsieur. Vous pensez apparemment que
» l'homme, à l'âge des passions, doit se li-
» vrer parfois à l'extravagance pour mieux
» ensuite apprécier la sagesse.

» — Sur un tel sujet, maintenant, je
» ne pense ni ne discute : j'obéis, mada-
» me, aux coutumes ; et, sans me mode-

» ler sur les *loups*, je hurle avec eux et
» comme eux. »

Or, notez bien qu'à cette époque, on n'avait pas encore imaginé les *lions*. Dieu! était-on arriéré! Et il y en a qui nient le *progrès!...*

VI

Le Dîner de garçons.

Peu d'heures après, dans un délicieux appartement de la Chaussée-d'Antin, de jeunes élégans se réunissaient chez M. de Malarin, où les attendait un repas somptueux. Tout ce que la terre et la mer pouvaient produire de plus délicat se faisait

remarquer sur la table du nouvel amphytrion. Les vins les plus exquis abondaient. Les saillies des convives, excitées par le madère et le champagne, provoquaient de joyeux éclats. Déjà les fumées du banquet et la chaleur des boissons commençaient à troubler les esprits. La conversation *délirait* ; et M. de Malarin, lui seul, conservait, au milieu des folies qui l'entouraient, la liberté de sa raison.

Le comte Armand d'Urbinsse avait résisté d'abord aux enivremens du festin ; puis il avait fini, peu à peu, par s'y abandonner malgré lui.

» — Allons! Armand, de la gaîté! lui
» dit un lieutenant de dragons ; n'as-tu pas
» reçu tout à l'heure de bonnes nouvelles
» du Havre? Buvons à la santé de ton oncle!

» — *A la santé du brave marin*! répon-
» dent en chœur plusieurs voix.

» — *Au commerce* ! clame un banquier.

» — *A la morale* ! crie d'Urbinsse.

» — Un instant ! ne confondons pas, in-
» terrompt un agent de change. Il s'agit là
» de deux choses distinctes qu'il n'est pas
» plus facile de réunir que de séparer : vu
» qu'il se fait aujourd'hui un si grand
» *commerce* de *morale* qu'il n'y a plus de
» *morale* dans le *commerce*.

» — Bravo ! s'écrie un fils de pair. Ce
» cliquetis de mots est *suprême*. Moi, j'a-
» dore le pittoresque.

» — Et moi, poursuit un député, j'aime
» à étudier l'absurde.

» — Aussi t'es-tu placé à la chambre !

» — Oh ! messieurs, dit un jeune peintre,
» ne nous jetons pas dans les bouffonneries.
» Si le siècle continue ainsi, vous verrez
» qu'en France, avant peu, nos moralistes

» gouvernans, avec leurs sérieuses farces,
» seront gens à dépraver l'enfer. »

Il eût pu dire aussi : « *dépaver.* »

« — Ne calomnions pas notre époque, » interrompt un élève en droit ; si je n'a» vais pas le vice d'avoir des dettes, « *le* » *jour serait moins pur que le fond de mon* » *cœur.* » Suivant moi, généralement par» lant, la plus grande infirmité de l'espèce » humaine est d'être, habituellement, sans » le sou.

» — En effet, réplique un apprenti di» plomate, que faudrait-il pour améliorer » considérablement les nations, consolider » les bonnes mœurs, et rasseoir les gou» vernemens ! Eh ! mon Dieu, il ne s'agi» rait, tout simplement, que de donner à » chaque individu des propriétés et des » rentes.

» — Voilà un radieux protocole ! s'écrie

» en ricanant un poëte. O simple et facile travail! tout le monde riche!... A rien faire!..... Plus de labeurs! Des terres en friche!... A propos, que mangerait-on?

» — Messieurs, continue un penseur, la véritable morale est l'art d'assoupir les appétits des passions avec la fumée des phrases. Aussi, à la tribune, au Forum, que voyons-nous se propager? Des mots enflés et des cœurs vides.

» — Qu'importe ici le vide des cœurs, reprend le lieutenant de dragons, pourvu que nos bouteilles soient pleines! Les premiers toasts ont mal réussi. Changeons : *A la sagesse des femmes!*

» — Parlez-moi de ce trésor-là! s'écrie avec emphase un *dandy*. Les femmes n'en sont point avares : c'est un trésor qu'elles prodiguent.

» — Messieurs, dit le patron du logis ;
» regardez le comte d'Urbinsse ! Celui-là,
» en fait de trésors, les a *tous*... renfer-
» més en *un*.

» — Oh ! oh ! du merveilleux : *vivat !* je
» l'avoue humblement, mes amis, bien que
» je raffole indubitablement de l'incroyable,
» je n'apprécie véritablement que l'im-
» possible.

» — Bon ! le vin de Champagne opère.
» Un torrent sublime d'adverbes ! La tête
» à celui-ci déménage.

» — Holà ! hé ! dis donc, Malarin ! j'ai
» mal écouté l'anecdote. Explique-nous
» ton logogriphe; il était question *de tré-*
» *sors*; en as-tu pour moi ? Ça me va.

» — Tais-toi donc ! ta langue s'empâte.
» Allons, Malarin, mon chéri ! le trésor
» d'Armand : Qu'est-ce que c'est ? Où l'a-
» t-on pêché ce bijou ?

» — On l'a pêché en pleine mer; il flo-
» rissait sous le tropique.

» — Ah! le joyau du comte d'Urbinsse
» était une fleur du tropique!... Et le so-
» leil ne l'a pas grillée?

» — Ne vous en moquez pas, mes amis!
» reprend le patron d'un ton grave. Cette
» fleur est un talisman.

» — Et sa forme?

» — Un *anneau de fer*.

» — Oh! formidable! ébouriffant! Une
» amulette, en rond, pour le doigt! Voilà
» du *Riquet à la Houpe!* je suis fou des
» contes de fées; je les vénère!... Verse à
» boire!

» — Armand, montre-nous ta ferraille!»

On s'était levé de table; et les convives, se précipitant vers M. d'Urbinsse, lui demandaient sa bague à grands cris. Le neveu du commandant de l'*Argos*, étourdi du bruit,

et ne pouvant résister au tumulte de la curiosité générale, avait tiré l'anneau de son doigt. Les sarcasmes continuaient. Le talisman passe de main en main ; chacun lui jette son quolibet en le faisant circuler. M. de Malarin s'en est emparé le dernier. Il s'est d'abord retiré un instant à l'écart pour le considérer plus à l'aise ; puis, l'ayant remis à d'Urbinsse, il reprend d'un accent joyeux.

« — A l'Opéra ! messieurs ! j'ai deux » loges.

» — Et Nourrit chante !

» — A l'Opéra ! »

Les voitures sont commandées. Mille acclamations, et l'on part.

Mais, arrivé au grand théâtre, le comte Armand a disparu. Il s'est adroitement éclipsé du milieu de ses compagnons de plaisir ; et, tout entier à son amour, il s'est

rendu chez la marquise. La charmante veuve était seule.

Elle rougit à son aspect ; ses yeux ont repris leur éclat. Le comte d'Urbinsse est plus empressé, plus tendre et plus dévoué que jamais. Il explique sa longue absence ; il raconte avec chaleur à madame de Lauvil les détails de son entrevue avec sa mère ; il lui peint énergiquement l'effroi qu'il avait ressenti à la pensée de se rendre indigne d'elle, soit en manquant à son serment, soit en ne lui sacrifiant pas jusqu'au scrupule de sa conscience. L'alternative était affreuse. Il termine enfin en lui annonçant qu'ayant appris le débarquement de son oncle au Havre, il lui avait écrit pour lui demander l'autorisation de disposer de son anneau selon son désir, et que le capitaine lui avait répondu : « Si la marquise » accepte ta foi, si elle te promet sa main,

» tu peux donner le talisman. Car en ma-
» riage et en amour, ce qui est à l'un est
» à l'autre. Mais es-tu certain d'être
» aimé?... Prends y garde! Et pas d'im-
» prudence! »

Un long silence avait suivi le récit d'Armand. La noble veuve, extrêmement émue, n'osait se déterminer à le rompre. Elle avait peur que l'inflexion de sa voix ne trahît l'agitation de son ame.

« — Eh bien! reprend-elle à la fin, vo-
» tre décision! quelle est-elle?

» — Demain matin, sans plus de retard,
» je remettrai à madame de Nareuil l'an-
» neau de fer qui fut à elle. Puis, cet an-
» neau vous reviendra; et je n'aurai trahi
» aucun devoir.

» — Mais, reprend négligemment la
» marquise, vous aurez peu écouté les sa-
» ges avis de votre oncle; et, vous livrant

» à discrétion, vous aurez commis peut-être
» une imprudence.

» — Amour, c'est dévoûment, Madame;
» Et dévoûment, c'est sacrifice. Grâces
» soient rendues à mon oncle ! il a comblé
» mes vœux, sans réserve.

» — Il ne pouvait faire autrement.

» — Et comment cela ? et pourquoi ?

» — Si votre bague, ainsi que chacun
» paraît le croire, est un talisman véritable,
» on doit souscrire à tous vos désirs; le
» commandant de l'*Argos* ne pouvait donc
» pas vous déchirer le cœur par un refus;
» il lui fallait remplir votre attente; et vous
» aviez le droit d'y compter.

» — Vous croyez donc aux talismans ?

» — Au vôtre, Monsieur : c'est pos-
» sible.

» — Madame!... En ce cas... vous m'ai-
» mez.

» — Moi !

» — Mon talisman le commande.

» — Mais, *demain* vous ne l'aurez plus.

» — Aimez-moi d'abord *aujourd'hui.*
» Répondez en ce moment : *oui.*

» — Il le faudra, si l'anneau est *irrésis-*
» *tible.*

» — Je ne voudrais pourtant pas, Ma-
» dame, devoir entièrement mon succès
» à lui seul, et, au fond, n'y être pour rien.

» — Quand vous ne l'aurez plus, Mon-
» sieur, vous serez fixé à cet égard : j'aurai
» repris ma liberté.

» — Et pourrez-vous me rendre la mienne?

» — D'abord, le voudrais-je, Mon-
» sieur!

» — Demain, Madame, je n'aurai plus
» d'anneau, et serai complètement à votre
» merci.

Le jour suivant, à l'heure où recevait habituellement madame de Nareuil, le comte d'Urbinsse entrait à l'hôtel de Lauvil, où on l'attendait impatiemment.

« — Mille remercîmens, Monsieur! lui » dit la mère de Stéphanie avec un gra- » cieux sourire: vous venez me restituer » ma bague?

» — J'y suis autorisé, Madame.

» — C'est un sacrifice pénible;

» — Que je vous fais avec bonheur. » Veuillez en être convaincue. »

Il tirait l'anneau de son doigt; et, pourtant, près de le remettre, il a soupiré malgré lui.

« — Un accent de regret! dit madame » de Nareuil.

» — Plutôt d'espoir : répond le comte. »

Et il lui présente sa bague.

La mère de Stéphanie s'empresse de

la saisir. Il lui semble qu'elle recouvre à la fois la paix et la félicité ; son regard avide et curieux se porte sur le talisman. Elle est rayonnante de joie... Mais quel changement imprévu ! L'effroi, l'indignation et la colère ont assombri soudain son visage...

« — Monsieur ! qu'osez-vous m'apporter ! vous pensiez vous jouer de moi !...
» ou bien, l'on s'est joué de vous. Ce n'est
» pas l'anneau *véritable*. Ce que je tiens là,
» c'est *un faux*.

» — *Un faux !* répète le comte avec une
» exclamation d'horreur. Vous pourriez
» m'en croire capable !... Cette bague, je
» vous le jure, est celle que j'ai reçue de
» mon oncle.

» — Et moi, je vous jure le contraire,
» Monsieur. Je l'ai si souvent examinée,
» lorsque je la possédais, que je la connais

» dans ses plus imperceptibles détails. La
» forme extérieure de celle-ci est assez exac-
» tement modelée sur l'autre ; mais l'inté-
» rieur de l'autre avait des caractères rou-
» ges et des signes cabalistiques, qu'on
» ignorait apparemment, et qui manquent
» à celle-ci ; on n'a pas même cherché à les
» imiter. Vous n'aviez donc pas remarqué,
» Monsieur, les hiéroglyphes d'Egypte?...

» — Si fait, madame! interrompt le
» comte en ressaisissant le talisman avec
» anxiété; ces signes mystérieux m'avaient
» frappé. Souffrez que je regarde à mon
» tour. »

L'examen n'a pas été long.

« — En effet, reprend-il d'un air cons-
» terné; ce n'est point l'anneau de mon on
» cle. En effet... on me l'a changé.

» — Monsieur! réplique madame de Na-
» reuil avec l'accent du doute et le coup

» d'œil de l'ironie : en bien le cherchant... je » suppose... on le retrouvera quelque part.

» — Je comprends votre idée, madame, » dit le comte en se mordant les lèvres » jusqu'au sang. Vous m'attribuez une in» digne supercherie ; et je sens que les ap» parences m'accusent. Mais je vais suivre » vos conseils ; je chercherai ; je trouve» rai ; et malheur, malheur au perfide !... »

Il s'arrête à ces mots en portant sa main à son front comme frappé d'un trait de lumière.

« — Ah ! s'écrie-t-il, hier.., à dîner... » quand le vin troublait mes esprits... j'ai » laissé examiner ma bague. Un traître » l'avait demandée ; il l'a gardée longtemps » dans ses mains. J'y suis, la noirceur » m'est prouvée. Ou mon talisman, ou sa » vie ! »

La rage étincelait dans ses yeux. Ma-

dame de Nareuil, effrayée, commence à s'expliquer le mystère.

« — Et qui soupçonnez-vous, monsieur

» — Malarin, madame! O l'infâme! »

Il allait sortir.

« — Arrêtez! s'écrie à son tour la mère » de Stéphanie en retenant le comte d'Ur» binsse. Arrêtez! Si vous vous battiez!...

» — Eh bien! madame.

» — Il vous tuerait.

» — Mon épée peut valoir la sienne.

» — Mais s'il a... lui!... le talisman!...

» — Il pourra lui coûter la vie.

» — Non, monsieur, il le fera vaincre.

» — Je crois plus à mon bras qu'à l'an» neau, et plus à la force d'une cause juste » qu'à la vertu des bagues magiques. Ma» dame, il tombera sous mes coups.

» — Monsieur, vous tomberez sous les » siens. »

Le comte ne l'écoutait plus.

« — Au nom du ciel! reprend madame
» de Nareuil d'une voix suppliante et les
» mains jointes : au nom du ciel! monsieur,
» que je n'aie pas une lutte sanglante à me
» reprocher! ... Je ne doute plus mainte-
» nant de votre loyauté. C'est assez pour
» vous et pour moi. Je renonce à ravoir
» ma bague; que celui qui l'a la conserve;
» je n'y tiens plus, je l'abandonne; et
» quant à votre mariage avec ma fille, je
» n'y mets plus aucun obstacle; on pourra
» même le hâter. Elle est à vous..... je le
» promets. Vous approuvez, monsieur,
» n'est-ce pas?

» —Non, madame, répond le comte avec
» une fureur concentrée; non, il ne sera
» pas dit qu'un lâche ait osé se jouer impu-
» nément de moi. La bague me sera ren-
» due, ou la vie me sera enlevée. La ques-

» tion ne peut plus maintenant se décider
» que les armes à la main. Il faut le sang !..
» Il faut la vengeance !... »

Et M. d'Urbinsse est parti.

VII.

L'armoire moyen-âge.

Au fond d'un cabinet scientifique où se voyaient rangées symétriquement une foule de raretés en tout genre, M. de Malarin se livrait paisiblement à sa passion pour les antiquités, quand la porte s'ouvre avec bruit. Le comte Armand s'est présenté.

» — Monsieur! dit le neveu du comman-
» dant de l'*Argos*, en supprimant les for-
» malités de la politesse et entrant brusque-
» ment en matière : je n'ai plus mon *an-*
» *neau de fer*. Quelqu'un y a substitué
» adroitement une bague à peu près sem-
» blable. L'escamotage a réussi. C'est un
» badinage sans doute ; mais il est des plai-
» santeries inconvenantes qui peuvent
» avoir de graves conséquences ; et celle-ci
» est de ce nombre: veuillez y mettre un
» terme, monsieur.

» — Voici un étrange discours! répond
» froidement M. de Malarin ; il eût été
» convenable d'y mettre plus de calme, et
» surtout plus de clarté. M'adresseriez-vous
» des menaces?

» — Interrogez votre conscience, Mon-
» sieur! je m'en rapporte à sa réponse.
» Mais c'est assez de préambules. Au fait,

» et terminons, je vous prie. Hier, chez
» vous, sortant de dîner, vous avez voulu
» voir et toucher ma bague. Celle que vous
» avez remise ensuite à mon doigt, et que
» vous teniez prête sans doute, n'était pas
» la mienne, Monsieur ; rendez-moi l'au-
» tre, vous l'avez !

» — Erreur, Monsieur ! je ne l'ai point. Vous pouvez regarder à mon doigt.

» — Mais elle est quelque part chez vous.
» Il me la faut, Monsieur, je la veux.

» — Un ton pareil.... est une insulte !

» — Soit ; cette insulte est méritée. Ma
» bague, Monsieur !

» — *Votre* bague ?

» — Celle que vous m'avez volée ! »

La figure jusque-là froide et impassible de M. de Malarin, change en ce moment d'expression. La moquerie se peint dans ses regards et le dédain dans son accent.

« — La bague que vous dites *vôtre*, était-
» elle à vous? non, Monsieur. Puisque
» vous parlez de larcin, il faut remonter à
» la source; or, qui *vola* le talisman? Le
» capitaine de l'*Argos*.

» — Un outrage de plus, Monsieur!...
» C'en est trop! Choisissez vos armes!

» — Quel jour et quelle heure?

» — A l'instant.

» — Le lieu?

» — Où vous voudrez, Monsieur.

» — Avez-vous porté des épées?

» — Epées et pistolets. A choisir!

» — Et vos témoins, Monsieur, où sont-
» ils?

» — En bas. Dans ma voiture. Sor-
» tons! »

Mais quel obstacle inattendu! Deux da-
mes, enveloppées de leurs mantes, se
précipitent dans la chambre sans s'être

laissées annoncer. L'une est Stéphanie de Lauvil, l'autre est madame de Nareuil.

« — Vous ne sortirez pas, non, Mes-
» sieurs! s'écrie la dernière éperdue. Point
» de combat! point de vengeance!

» — Madame! dit M. d'Urbinsse; il ne
» nie point sa perfidie.

» — A-t-il allégué une excuse?

» — Oui, Madame. Il soutient que l'an-
» neau de fer ne m'appartient pas. Il ose
» m'affirmer en face...

» — Qu'il a été volé, Monsieur? C'est
» vrai. Qui le sait mieux que moi! »

Et madame de Nareuil, en prononçant ces mots, levait ses yeux vers le ciel dans l'attitude du repentir.

Pendant ce temps, la marquise de Lauvil, pâle, défaillante et sans voix, se laissait tomber dans un fauteuil en murmurant tout bas des prières. Armand ne les en-

tendait pas; et pourtant, presque malgré lui, elles arrivaient à son cœur.

« — Eh bien! reprend-il vivement, à » moitié désarmé par le désespoir des deux » femmes; si cet anneau n'est pas le mien, » que, du moins, il soit immédiatement » restitué à la personne à qui il appartient » légitimement! Malarin, j'y renoncerai, » mais pour madame de Nareuil : enten- » dez-vous, pour *elle seule!* Que le droit » l'emporte! et je cède.

» — Le *droit* a déjà triomphé, reprend » monsieur de Malarin d'un ton ironique : » madame de Nareuil sait depuis longtemps, » car je le lui ai dit moi-même, que je ne » désirais ce talisman que pour le remettre » *à qui de droit*. La bague est à sa vraie » maîtresse.

» — Il vous l'aurait rendue, Madame? » demande avec étonnement le comte à la

mère de Stéphanie. Se pourrait-il que
» *votre* anneau?.....

» — *Mon* anneau!... interrompt madame
» de Nareuil d'une voix étouffée. Hélas!
» Monsieur, ce cruel moment est celui
» d'une explication générale. Il faut que
» la vérité entière se révèle. Ici, je le vois,
» tour à tour, chacun a pris le bien d'au-
» trui. Quant à moi, la première, je veux
» expier humblement ma faute en la con-
» fessant devant vous. Le premier *vol*... ce
» fut le mien. J'ai dérobé l'*anneau de fer*.
» Il était à M. Denon.

» — Pardon! c'est encore une erreur,
» reprend M. de Malarin d'un air malin
» et sardonique. Il n'était pas non plus
» à Denon. Ce talisman tant convoité...
» *Denon* l'avait *volé* en Egypte, au sé-
» pulcre des Pharaons.

» — Et à qui l'anneau peut-il être? s'é-
» crie d'Urbinsse impatiemment.

» — A qui? mesdames! regardez. »

M. de Malarin s'est avancé d'un pas grave vers une espèce d'armoire antique à sculptures *moyen-âge*; il en a ouvert les battans; et la princesse égyptienne, la momie de M. Denon, avec sa couronne dorée, ses bandelettes de couleurs et son coffre à hiéroglyphes, apparaît à tous les regards. Sa main était en évidence, et l'anneau de fer s'y trouvait.

» — Dieu! dit madame de Nareuil : je
» la reconnais : c'est bien elle. M. de
» Malarin a raison : *la bague est à sa vraie*
» *maîtresse*; il l'a rendue *à qui de droit.*

» — Et *la bague* et *sa vraie maîtresse*,
» reprend le mystérieux voyageur, s'in-
» clinant devant madame de Nareuil en

» chevalier tendre et soumis : tout est à
» vous : acceptez-les !

» Pardon de tous mes stratagèmes ! » poursuit-il avec véhémence : une voix » intérieure avait semblé me dire que vo» tre cœur ne serait véritablement à moi » qu'au jour où je serais possesseur du » précieux talisman; l'amour rend supers» titieux. Puis, je vous l'avais caché, j'avais la » momie de M. Denon, quand je vous » rencontrai sur l'*Argos* ; et une note, » écrite de la main du célèbre savant, note » attachée à la momie, m'avait mis ces » mots sous les yeux : « *Elle avait un anneau* » *de fer, cet anneau m'a été volé.* » Vous » perdites alors le vôtre : et Marthe trahit » vos secrets. De là mes étranges paroles : » je vous paru *quasi-nécromant* ; je m'at» tachai à vous pour la vie... Prononcez » maintenant sur mon sort.

» — Ai-je été punie de ma faute! s'é-
» crie douloureusement madame de Na-
» reuil. Que cet anneau m'a fait souffrir!

» — Les tourmens sont finis, madame.
» *Nous avons rendu à César ce qui appartient
» à César* : noble coutume des grands
» cœurs ; noble maxime des grands peu-
» ples. »

Ceci, remarquez-le encore, se passait avant juillet 1830. Parlerait-on de même aujourd'hui ?...

« — Madame, continue M. de Malarin,
» dorénavant, veuillez m'en croire, écar-
» tez toute idée de prestiges; tôt ou tard
» on retourne au vrai. Le bonheur et le
» malheur ici-bas viennent souvent de l'i-
» magination. On attribue aux choses de
» la terre ce qui n'est parti que du ciel.
» On songe à tout, hormis à Dieu. J'ai
» bien étudié le passé dans vos jours heu-

» reux et funestes : ce n'est certes pas la
» magie du talisman qui a produit les
» événemens qui vous sont advenus, ce
» sont les événemens advenus qui ont pro-
» duit la magie du talisman. N'importe!
» merveilleuses ou non, la bague et la
» momie sont à vous.

» — J'accepte avec reconnaissance, ré-
» pond madame de Nareuil : mais à une
» condition pourtant : c'est que la bague
» et la momie nous appartiendront à nous
» quatre, et nous rendront heureux tous
» ensemble.

» — *A nous quatre! à nous tous en-*
» *semble!* répète avec transport Malarin.
» C'est accepter ma main et ma foi! pro-
» mettre un double mariage!...

» — Ne suis-je pas, ainsi que vous, *sous*
» *le charme du talisman*?

» — Et vous! s'écrie le comte d'Ur-

» binsse en s'adressant à la marquise et » près de tomber à ses pieds, avez-vous » entendu ?

» — Oui, monsieur.

» — Et vous avez ratifié ?

» — Ne suis-je pas, comme ma mère, *sous le charme du talisman ?*

» — Maintenant faudra-t-il se battre ? a » repris M. de Malarin en s'avançant vers » le comte et lui tendant une main amie. » Qu'en pensez-vous ? je suis à vos ordres.

» — Monsieur, répond le comte d'Ur- » binsse, ne suis-je pas, ainsi que tous, » *sous le charme du talisman?*

FIN.

DEUXIÈME ANNEAU.



LA NUIT DU SANG.

ANECDOTE DE 1836.

I

Fatalité.

Lucie de Mérinville avait vingt-deux ans. Son père et sa mère, morts depuis plusieurs années, lui avaient laissé une fortune considérable; et les plus riches partis de la Franche-Comté, où étaient situés ses biens, sollicitaient sa main et son cœur.

Lucie était jolie, mais son caractère était bizarre : ses parens l'avaient gâtée dès l'enfance. Fille unique, elle avait pris l'habitude de n'obéir qu'à sa volonté, de n'agir que d'après ses caprices, et de ne suivre que ses idées. Son imagination, souvent exaltée par des lectures dangereuses, n'avait plus la raison pour guide; et le vague de ses rêveries la jettait fréquemment dans les sphères de l'idéal où plus d'un danger l'attendait. Le monde et ses prestiges n'avaient aucun charme pour elle. Le bal, les concerts, le spectacle et tout ce que les plaisirs de la société ont ordinairement d'attrayant pour la jeunesse, ne lui offraient que de l'ennui. Il lui fallait des émotions hors du cercle des idées reçues; elle eût désiré des hommages d'un genre neuf, et des événemens inaccoutumés. Les hommes qui se présentaient à elle, étant modelés sur

leurs contemporains, lui paraissaient insupportables et sans mérite : elles n'eût eu de sympathie que pour un être *exceptionnel*. Repoussant avec aversion et dégoût tout ce que la bonne compagnie et l'éducation avaient formé de gracieux et de poli dans sa province, elle s'était retirée dans une campagne isolée, nommée *Sombrecourt*; et là, fermant sa porte à toute visite importune, elle vivait à demi-cloîtrée.

Un matin, M. Lambert de Mérinville, son ancien tuteur et son oncle, arrive en toute hâte chez elle.

« — Lucie! dit le vieillard, il est temps
» que tu sortes de la singulière position où
» tes bizarreries t'ont placée. Une jeune
» personne comme toi, vivant seule à la
» campagne, sans guide, sans parens, sans
» appui, n'ayant que des domestiques au-
» près d'elle, et s'isolant on ne sait pour-

» quoi, prête trop à la médisance. La ca» lomnie élève sa voix. L'originalité, pous» sée trop loin, finit par passer pour de » la démence. Ma nièce, il te faut un » mari.

» — Trouvez-m'en un selon mon cœur, » répond Lucie d'un ton glacé; je veux ai» mer avant d'épouser.

» — Les plus beaux partis se présen» tent. Parmi nos voisins, chère nièce, » n'as-tu point remarqué d'Elbine?

» — Le chevalier d'Elbine? mon oncle. » C'est un jeune homme à parole emmié» lée, à tournure *fashionable*, un *dandy*, un » *jeune-france*, un *lion*. Il roule de grands » yeux langoureux, avec un cigarre à la » bouche et un air à moitié endormi. Il a » des gants glacés, une main blanche, les » cheveux tortillés en boucles, il parle » gras..... Je le déteste.

» — Voilà de singuliers défauts! Aime-
» rais-tu mieux un regard *fauve*, des mains
» sales, une chevelure hérissée, un langage
» de corps-de-garde?

» — J'ai mes idées, et je m'y tiens.

» — Connais-tu le comte Albert de Mor-
» temire?

» — Certainement : sa mère me l'a pré-
» senté. Celui-là, moins prétentieux, n'a
» ni énergie ni malice. C'est un doucereux
» personnage, sans caractère décidé. C'est
» une de ces nullités humaines dont le
» beau monde fourmille : incapable d'un
» grand crime, incapable d'une grande
» vertu, un milieu en tout, c'est un
» sot. Il demandait ma main; j'ai dit :
» *Non*.

« — Quoi! sans aucun ménagement?
» Mais, Lucie, un pareil refus a dû le

» blesser. Tu vas t'attirer une foule d'en-
» nemis dans la province ; il pourra t'en ar-
» river malheur. Prends-y garde ! un peu
» de prudence !

» — Et qu'ai-je à craindre ?

» — Des vengeances : l'amour-propre of-
» fensé ne pardonne jamais. A propos, on
» m'a cité, parmi les prétendans à ta main,
» le baron Eugène d'Anglas ; est-il vrai qu'il
» soit sur les rangs ?

» — Oui, mon oncle, et tant pis pour
» lui. N'ayant plus ni père ni mère, il m'a
» écrit directement pour mettre sa vie à
» mes pieds. Sa déclaration, en style pas-
» toral, était d'une fadeur à soulever
» l'ame ; il y avait encadré de la mytholo-
» gie à la Pompadour : il est de cent ans
» en arrière. Pauvre garçon ! d'où arrive-
» t-il ?..... J'ai déchiré son madrigal et lui
» en ai renvoyé les morceaux.

» — Quel affront! quelle impertinence!
» Ma nièce, tu me fais trembler : encore
» un ennemi!.....

» — Peu m'importe.

» — Et le beau marquis de Morcy?

» — Ma famille m'en a parlé. Il est venu
» à Sombrecourt, sur un cheval de race
» *pur sang*. Ce monsieur appartient au
» Club-Jockey; il se donne des airs de
» prince. Il a le front haut, les bras ar-
» rondis, le nez au vent, la bouche pin-
» cée. Je hais ces merveilleux de province
» qui se croient de grands personnages
» parce qu'ils ont une meute et un haras,
» des équipages à pompons, et des laquais
» en bas de soie. J'étais à mon balcon
» quand le marquis est venu caracoler sous
» mes fenêtres; j'ai de suite appelé mes
» gens, et je l'ai consigné à ma porte.

» — A-t-il entendu donner l'ordre?

» — C'est probable, je parlais haut. Il
» m'a vue, et il m'écoutait.

» — Il a dû repartir furieux?

» — Je ne m'en suis pas informée.

» — Dieu! quelle série d'imprudences!
» Si le marquis de Morcy voulait se venger, il en trouverait facilement les moyens. Sa réputation, sa naissance et son immense fortune lui assurent tant d'avantages!... Apprends, Lucie, que je venais à Sombrecourt pour te décider à lui accorder ta main. Le marquis peut prétendre aux plus brillans mariages; il a une figure charmante, il a des manières aimables. Tu l'as mal jugé et mal vu.

» — Je ne l'ai vu que de loin, mon oncle, et j'ai peu distingué ses traits. Mais ce que je sais de lui me suffit; je ne me soucie nullement de le voir, et, je vous le

» déclare formellement, il ne sera jamais
» mon mari. »

M. de Mérinville, impatienté, ne peut se contenir plus longtemps. Une scène assez violente éclate entre l'oncle et la nièce. Le vieillard met tout en usage, prières, reproches, menaces : rien ne peut vaincre l'obstination de Lucie. Il est reparti le soir même.

Peu de jours après cette entrevue, la recluse de Sombrecourt, tristement assise auprès de la croisée ouverte de son appartement qui donnait sur un bois voisin, se livrait à ses rêveries accoutumées. La manière dont elle avait éconduit son oncle pouvait avoir des suites fâcheuses, car M. de Mérinville avait un funeste défaut ; il était indiscret et bavard. Il était capable de répéter la conversation qu'il avait eue

avec sa nièce. N'importe ! Lucie ne se reproche aucunement sa conduite, et nulle inquiétude ne l'agite.

Le soleil était couché depuis longtemps. La journée avait été brûlante; et mademoiselle de Mérinville respirait avec délice l'air frais d'une soirée d'été. Tout-à-coup un bruit étrange a frappé son oreille. Un cliquetis d'armes se fait entendre ; il part du fond d'un taillis peu éloigné, hors de l'enclos des jardins de Sombrecourt. Le bruit redouble... des cris menaçans retentissent ; un gémissement lugubre y succède ; et puis, un long silence de mort.

Les regards de Lucie, cherchant à percer l'obscurité des nuits, se dirigent vers une porte du parc qui ouvrait sur le bois fatal... On frappe à cette porte... on l'enfonce. Un homme, l'épée à la main, se précipite vers la fenêtre du rez-de-chaussée

où il apercevait une femme. Cet homme a ses vêtemens en désordre; il est défait, pâle, égaré; néanmoins sa tournure est noble, et si c'est un être coupable, ce n'est pas du moins un coupable vulgaire. Sa mystérieuse apparition ne jette aucune terreur dans l'ame de mademoiselle de Mérinville; l'événement a, au contraire, quelque chose qui sourit à son imagination; aucun cri ne part de sa bouche; elle examinait, elle attend.

« — Madame!..... au nom du ciel!.....
» sauvez-moi!..... »

Tels sont les premiers mots que lui adresse l'étranger. Sa voix était rude et farouche, mais son geste était suppliant. Ses paroles, en situation dramatique, entrent dans les idées romanesques et bizarres de la recluse de Sombrecourt. Cet homme sort des voies communes. D'un si-

gne elle a rassuré l'inconnu. Il accourt : il est auprès d'elle.

« — Je suis poursuivi, reprend-il ; mon » glaive est teint de sang. J'ai tué. »

Oh ! le regard de celui-ci n'avait rien de *langoureux* ni *d'endormi*. Sa parole était brève et saccadée ; sa physionomie était *fauve*; c'était le sublime du genre.

Point de gants glacés, point de chevelure bouclée : des membres convulsivement agités, des cheveux épars, des muscles tendus, des mouvemens frénétiques : le beau idéal du sinistre.

Et puis, pour complément du tableau, une taille martiale, des traits distingués, une barbe épaisse, un front large, quelque chose de fatal dans le coup-d'œil, un type moyen-âge, une poitrine et un cœur d'homme : enfin, tout un drame incarné.

« — Vous avez tué ! dit Lucie d'un ac-

» cent timide, et avec un léger mouvement
» d'effroi ; mais ce n'est pas un meurtre,
» sans doute?

» — Un duel, n'est-ce pas un meurtre!...
» répond l'inconnu d'un ton lugubre.
» Oh! jeune fille, plaignez-moi ! Cette nuit
» est *la nuit du sang.* »

Il s'interrompt avec une sorte d'horreur, puis, il reprend d'un air égaré :

« — J'ai contre moi toutes les apparen-
» ces du crime... Une voix prophétique a
» crié le jour de ma naissance : *fatalité !*
» *fatalité !...* Qui peut me sauver ? Un mi-
» racle. Ange du ciel ! à vous ce pouvoir !
» à vous ce droit ! je tombe à vos pieds. »

L'étranger est aux genoux de Lucie. Il était beau de tous les dons heureux de la nature et de toutes les mystérieuses étrangetés de la situation. Ses divagations, en harmonie avec la circonstance, ont vivement

intéressé la recluse de Sombrecourt. Voilà peut-être un de ces êtres *exceptionnels* qu'elle avait rêvés. Lucie s'est crue appelée à l'un de ces rôles de femme sublime et dévouée qu'elle avait tant de fois admirés dans la littérature moderne.

« — Entrez ! dit-elle à l'inconnu : si » quelque danger vous menace, je vous » sauverai, je le jure. »

Le bruit d'une cavalcade armée vient troubler en ce moment le silence de la nuit. Des gendarmes ont pénétré dans le bois où il y a eu combat et meurtre. On entend leurs voix menaçantes ; ils ont découvert un cadavre. Gare à l'assassin ! ils le cherchent.

L'étranger a escaladé la fenêtre de sa protectrice ; il est dans les appartemens de Lucie. Lucie tremblait de tous ses membres.

« — Belle inconnue! dit le jeune hom-
» me, vous frémissez, je vois vos souffran-
» ces. Oh ! je suis un insensé.... peu digne
» de votre intérêt ! N'exposez pas votre re-
» pos. L'ennemi est là, livrez-moi !

» — Jamais! jamais! s'écrie Lucie. O
» mon Dieu! prêtez-nous secours. Mon-
» sieur, pourquoi vous être battu?... qui
» vous y forçait?...

» — Une femme.

» — Une femme!... c'est donc l'amour?

» — L'*amour* ! répète l'inconnu d'un ton
» d'ironie amère. Je n'ai jamais aimé ; non,
» jamais ! »

Puis, d'une voix plaintive, il ajoute :

« — Et j'espérais encore ce matin que
» mon cœur resterait éternellement glacé.
» Ce soir... je l'espère moins. »

Lucie a rougi et pâli. Des pas précipités retentissent dans la salle voisine : on re-

connaît la botte ferrée des cavaliers de la force armée. Mademoiselle de Mérinville saisit vivement le bras de l'étranger, le pousse au fond d'un boudoir attenant à sa chambre, referme la porte sur lui, et va au devant des gendarmes.

« — Messieurs, que cherchez-vous ? leur » dit-elle.

» — Un misérable, un meurtrier. N'avez-vous vu personne ?

» — Personne.

« — Ni rien entendu ?

» — Rien, messieurs.

» — Nous permettrez-vous de continuer » ici nos perquisitions ? C'est dans l'intérêt » général, pour votre sûreté personnelle.

» — Messieurs, j'y consens volontiers : » visitez tout. . . hormis ma chambre. Nul » n'aurait pu y pénétrer sans que je le » visse.

» — Mademoiselle, rien de plus juste. «

Et les gendarmes se retirent. Ils continuent ailleurs leurs recherches.

Lucie est retournée dans son appartement; elle n'ose mettre ses domestiques dans la confidence de l'étrange événement qui bouleverse ses esprits. Sa position était cruelle; elle y trouve pourtant du charme. Intimement convaincue que l'inconnu ne peut être un assassin, elle est revenue près de lui; elle lui parle, elle le rassure. Il a déjà pris sur elle un inconcevable empire.

» — Votre nom?... confiez-le moi, dit-» elle d'une voix craintive.

» — Mon nom! réplique le jeune hom-» me d'un accent mélancolique et sourd : » *Olgar*, le malheureux *Olgar!* Je ne puis » vous en donner d'autres: ne m'en deman-

» dez pas davantage : l'affreux destin le veut » ainsi.

» — Mais votre famille ?

» — Est illustre ; et quant à mon cœur...

» — Achevez !

» — Il est digne encore... du vôtre. »

Cette réponse, jetée à la hâte et comme involontairement, a troublé l'esprit de Lucie ; elle n'ose plus questionner.

L'entretien, néanmoins, s'est ranimé peu à peu. Olgar, toujours brusque et sauvage, continue à s'entourer de mystères ; mais, à travers son enveloppe brute et son langage heurté, on retrouve parfois les manières élevées et le ton peu commun des hommes du grand monde. Tout est tranquille autour d'eux ; mais, qui sait ! de nouveaux orages peuvent gronder... il est des périls à prévoir. Les heures de la nuit se sont écoulées entre eux dans des alter-

natives de crainte et d'espoir, de tendres émotions et de froides paroles, d'abandon et de réticences, de jouissances et d'alarmes. Tout cela allait à l'amour.

Cependant, avant le retour de l'aurore, il a fallu songer à la retraite. *Olgar* ne s'était pas écarté un seul instant des bornes du respect et de la loi des convenances ; mais *Olgar* avait juré à Lucie, d'une voix tendrement concentrée et avec une sorte de défi amer à la destinée, qu'il n'oublierait jamais *l'ange de Sombrecourt*, et Lucie s'est laissée enthousiasmer à ses accens passionnés; il y entrait à la fois, comme dans les livres à la mode, de l'amour et du désespoir, du dédain et de la fureur, des sarcasmes et du remords, de l'épouvante et du bonheur. C'était ravissant de contrastes.

Il est parti : Lucie l'adore.

II

Soirée de fête.

Plusieurs jours se sont écoulés ; mademoiselle de Mérinville, renfermée dans ses appartemens, n'ose s'informer des nouvelles du dehors. Elle tremble d'apprendre l'arrestation d'*Olgar*. Quelle est sa surprise! les recherches de la gendarmerie n'ont

eu ni résultat ni retentissement. Personne ne parle de duel ni de meurtre. La terrible nuit, surnommée par l'indéfinissable inconnu, *la nuit du sang*, a passé comme les précédentes, dans le pays, sans soulever la moindre rumeur. On dirait que nul événement extraordinaire n'a eu lieu aux environs de Sombrecourt ; et Lucie, non moins satisfaite qu'étonnée, remercie en secret le ciel d'avoir aussi miraculeusement protégé son mystérieux inconnu.

Oh ! combien cet homme l'occupe ! Qu'il était beau dans son désordre ! que l'égarement de ses esprits donnait d'éloquence à son langage ! Lucie ne songe plus qu'à lui.

Les heures lui semblent des siècles. *Olgar* devait lui faire parvenir quelque message pour la rassurer, autant que possible, sur son étrange destinée : hélas ! nul message n'arrive.

La nuit commençait à étendre ses voiles sur la vallée de Sombrecourt : le fouet d'un postillon fait retentir les airs. Une voiture est entrée dans la cour de l'habitation de Lucie. Un officier, à moustaches noires, à figure imposante et sévère, âgé d'environ quarante ans, et à sombre physionomie, demande à être admis auprès de mademoiselle de Mérinville; il a à lui parler en secret. Le cœur de Lucie bat d'espérance et de crainte; elle a fait entrer l'officier. Il lui présente une dépêche, elle renfermait ces mots.

« — O vous à qui je dois la vie! comment vous exprimer ma reconnaissance!... Lucie! adorable Lucie! heureux qui pourra mettre à vos pieds sa fortune et son cœur!... Grâce au ciel! le moment est venu de fixer à jamais ma destinée. Aucun danger ne menace plus mon exis-

» tence. Je suis jeune et riche ; je porte un
» nom noble et sans tâche ; pas un crime
» n'a souillé ma carrière... Oh ! mettez le
» comble à vos bontés pour moi, en sui-
» vant l'officier distingué qui a bien voulu
» se charger de vous conduire *mystérieuse-*
» *ment* jusqu'à moi : car, entre nous, il
» faut que, jusqu'à la fin, la loi du *mystère*
» intervienne. Noble et généreuse Lucie!
» venez au vieux castel de mes pères : là,
» celle qui m'a servi de mère vous attend
» et vous appelle. Oh ! venez, je vous en
» conjure! venez poser votre signature au
» bas de l'acte solennel qui peut me ren-
» dre à jamais le plus fortuné des amans
» et le plus dévoué des époux! Si vous
» vous refusez à ma prière, adieu Lucie!...
» adieu pour toujours ! »

» OLGAR. »

Mademoiselle de Mérinville n'a pu achever cette lettre sans se sentir plusieurs fois au moment de défaillir. Que répondre à un aussi singulier appel! suivra-t-elle l'officier que lui a député *Olgar?* Mais cette démarche serait d'une imprudence impardonnable; et les convenances sociales s'y opposent formellement. Lucie va se décider à un refus; mais, d'un autre côté, ce refus serait une preuve évidente qu'elle n'a aucune confiance en *Olgar*, et qu'elle doute de sa loyauté : une rupture éternelle en serait la suite. Affreuse idée! quel parti prendre?

L'officier, témoin de ces secrètes angoisses, garde un silence glacial. Il ne cherche aucunement à influencer ses résolutions; et sa scrupuleuse réserve a plus servi la cause d'*Olgar* que ne l'eussent fait de vives instances. *Olgar* n'aura voulu, apparemment,

devoir la décision de Lucie qu'à l'entraînement de son cœur ; il ne l'a point fait entourer d'éloquentes sollicitations. Mademoiselle de Mérinville ne peut songer, en outre, sans un secret plaisir, que sa position romanesque est dans le genre de toutes celles où, en poésie comme en prose, les amantes magnanimes déploient de si beaux caractères; et puis, maîtresse d'elle-même, elle est libre de ses actions.

C'en est fait ; son parti est pris.

« — Monsieur! dit elle à l'officier, *sa* demeure est-elle éloignée?

» — Dans deux heures nous y serons.

» — Je me fie à vous ; je vous suis. »

S'étourdissant elle-même sur ce qu'il y avait d'inconvenant dans cette escapade nocturne, elle n'a pris que le temps de jeter un châle sur ses épaules, et de mettre un chapeau de voyage. Elle s'interdit

toute réflexion ; et, suivie d'une de ses femmes, elle monte en voiture, elle part.

Pendant la durée du voyage, l'officier n'a répondu aux questions de mademoiselle de Mérinville que par cette seule phrase : « *Il m'est défendu de parler.* » Les chevaux vont un train de poste; et vers onze heures de la nuit Lucie est arrivée sans obstacle... aux lieux où l'appelait *Olgar*.

Il faisait une nuit profonde. Mademoiselle de Mérinville aperçoit, malgré l'obscurité, une vaste habitation à murailles crénelées. Elle entend rouler son équipage sur une espèce de pont-levis; elle ne reconnaît ni le castel ni ses alentours. Son cœur battait avec violence.

La voiture a traversé une grande cour sur laquelle donnent les fenêtres du manoir ; elles sont brillamment éclairées. Les chevaux ne s'arrêtent point ; ils conduisent

Lucie au fond d'une petite cour écartée, au pied d'un étroit escalier, et loin de l'entrée principale. Pourquoi donc introduire la voyageuse dans le castel par une issue dérobée?... A quoi bon ce nouveau mystère?

Lucie monte rapidement le misérable escalier; son guide lui donnait la main. Il la conduit par une foule de passages et de corridors peu éclairés jusqu'à l'antichambre des grands appartemens du manoir. Là, plusieurs valets en grande livrée se présentent à elle. L'un d'eux ouvre une large porte à deux battans qui se trouve au fond de l'enceinte, et, d'une voix sonore, annonce :

« — Mademoiselle de Mérinville. »

O surprise! Lucie, bouleversée, se trouve, à l'improviste, en face d'une galerie magnifiquement illuminée où est réunie toute la noblesse de la province. Des dames richement parées, et une foule de jeunes élé-

gans garnissent le riche salon. Lucie a reconnu au premier coup-d'œil tous les membres de l'assemblée. Ce sont ses voisins de càmpagne ; c'est l'élite de la contrée.

Que d'éclat et que de parures!... Lucie est en habit de voyage. Son costume du matin, au milieu des toilettes d'une fête, était du plus complet ridicule. Elle a compris vaguement qu'elle était en ce moment la dupe de quelque machination perfide. Elle sent ses genoux fléchir.

Quelqu'un l'aborde et la salue: c'était le chevalier d'Elbine.

« — Mille pardons! mademoiselle, dit le
» jeune homme d'un air sardonique, si je
» n'ai pas couru avec empressement à votre
» rencontre; mais je suis *dandy*, *lion*, *jeune-*
» *france*; j'ai des *gants glacés*, je *parle gras :*
» ces choses vous sont odieuses.

» — Veuillez m'excuser, mademoiselle,

» dit à son tour le baron Eugène d'An-
» glas, si je n'ai pas eu l'honneur de vous
» faire ma cour depuis plusieurs semain es ;
» mais, retiré dans mon cabinet , je faisais
» *de la mythologie à la Pompadour*, je recol-
» lais *les morceaux de papier d'un madrigal*
» *déchiré ;* et, oubliant mon siècle et ses
» belles, j'*étais de cent ans en arrière.* »

Le maître du castel s'avance. Lucie frémit : c'était *Olgar*.

« — Que de bontés, mademoiselle! dit
» l'inconnu de Sombrecourt d'un ton de
» cérémonie moqueuse : combien je re-
» grette, *appartenant au Club-Jockey*, de
» n'avoir pu vous envoyer, avec ma voi-
» ture, *des chevaux de race pur sang !* vous
» seriez arrivée plus vite. N'importe, vous
» avez bien voulu, *sans équipages à pom-*
» *pons*, consentir à mettre le sceau à mon
» bonheur, en posant votre signature au

» bas de mon contrat de mariage : mille
» grâces vous soient rendues ! »

Lucie demeure stupéfaite ; elle a reconnu ses propres expressions dans les phrases railleuses qui viennent de lui être adressées par ses anciens adorateurs. Tous les yeux sont fixés sur elle : elle rassemble son courage.

Une vieille dame, octogénaire, infirme, et ayant à peine sa tête, s'avance lentement vers elle.

« — Je vous remercie aussi, mademoi-
» selle, d'avoir bien voulu vous réunir aux
» parens et alliés de mon neveu, M. le mar-
» quis de Morcy, pour la signature de son
» contrat. J'ai l'honneur de vous présenter
» sa future. »

Et la plus riche héritière de la province a profondément salué.

Des rires étouffés partaient en ce mo-

ment d'un groupe de jeunes gens à quelques pas de Lucie : il s'y trouvait le chevalier d'Elbine, le baron Eugène d'Anglas, le comte Albert de Mortemire, et tous les prétendans à la main de mademoiselle de Mérinville, qu'elle avait si dédaigneusement évincés.

Un nuage a passé sur la vue de Lucie, tandis que la future d'*Olgar*, tout à fait étrangère au complot de la soirée, lui adressait grâcieusement quelques paroles embarrassées. Néanmoins sa force revient : Lucie se retourne vers le marquis de Morcy en lui souriant avec calme.

« — Eh ! pourquoi donc, lui répond-elle
» négligemment, ne m'avoir pas prévenue
» qu'il y aurait chez vous tant de monde !
» Je ne croyais venir qu'à une petite réu-
» nion de famille sans cérémonie ; et ma toi-
» lette... mais n'importe! ma signature n'en

» sera pas moins bonne, et votre bon-
» heur... pas moins grand. »

Elle a tendu la main au marquis, pour qu'il la conduisit au tapis vert sur lequel était déployé l'acte de mariage. Un notaire en noir était là.

« — Mademoiselle ! dit *Olgar*, en arri-
» vant près de la table, c'est aujourd'hui la
» *nuit du contrat*.

» — *Nuit du contrat* et *nuit du sang*, lui
» répond Lucie à voix basse : *deux trahi-*
» *sons :* l'une vaut l'autre. Je plains la fu-
» ture marquise. »

Elle a signé d'une main ferme.

Puis, se tournant du côté des jeunes hommes dont le regard ironique était constamment dirigé sur elle, Lucie s'approche du comte Albert de Mortemire, dont la physionomie lui paraissait la moins hostile. Lui

seul avait un maintien grave, et ses sourcils étaient froncés.

« — Je repars, monsieur, lui dit-elle ; la
» voiture que M. de Morcy a bien voulu
» mettre à ma disposition, est sans doute en
» bas à m'attendre ; seriez-vous assez bon
» pour me donner la main jusqu'au pied
» de l'escalier ? Je compte sur votre obli-
» geance. »

Il y avait à la fois, dans l'accent de Lucie, quelque chose de ferme et de suppliant qui ne pouvait manquer son effet. Le comte Albert, flatté de la confiance inattendue qu'il venait d'obtenir parmi la foule, a présenté sa main à la hâte ; et tous deux sortent du salon.

Les saluts d'usage ont eu lieu. On voulait retenir Lucie ; mais rien n'eût arrêté ses pas. Elle presse sa marche ; ses forces

commençaient à s'épuiser ; elle ne voyait plus ni n'entendait plus rien. Tout lui était expliqué : la *nuit du sang* n'avait été qu'une mystification ; la *nuit du contrat* était une perfidie. Le faux *Olgar* venait de venger publiquement *le marquis de Morcy* des refus dédaigneux de Lucie.

Le comte Albert de Mortemire était une des hautes notabilités de la province. Sa fortune et sa noblesse égalaient celles du marquis; mademoiselle de Mérinville, soutenue et protégée par lui, descend le grand escalier du castel. Elle s'arrête dans un vestibule entouré de quelques siéges; et, en attendant sa voiture, elle s'est assise un instant.

Sa poitrine était oppressée, son visage d'une pâleur extrême. Albert et Lucie étaient seuls.

« — Du courage, mademoiselle ! dit le » comte d'un ton ému. Bien que je sois » *une de ces nullités humaines dont le beau* » *monde fourmille*, je puis encore vous » être utile. »

Encore les propres paroles de Lucie quand elle peignait Mortemire. Elle a mis sa main sur ses yeux : de grosses larmes s'en échappent.

« — Ah ! monsieur, vous êtes bien ven» gé! dit l'infortunée jeune fille : jouissez de » votre triomphe.

» — Moi ! grand Dieu ! Vous me jugez » mal. Cette trame...., cette vengeance..., » je n'y ai pris aucune part. C'est une lâ» cheté, selon moi.

» — Ainsi donc, a repris la trem» blante Lucie, ils savent tous... . là» haut ?...

» — L'histoire de *la Nuit du sang*;
» oui, *tous*, mademoiselle... hors les fem-
» mes.

» — Je suis déshonorée... perdue. »

Et la pauvre Lucie pousse un cri si lamentable, que le compâtissant Albert l'a crue sur le point d'expirer : il lui prodigue ses secours.

« — A mon tour, je vous vengerai ! reprend-il avec énergie. »

Et pendant que la soutenant à demi dans ses bras, il la ramène à sa voiture, quelques paroles solennelles s'échangent entre eux. Le généreux comte a pris un parti décisif. Lucie et sa femme de chambre ont quitté seules le castel.

Les rires et les plaisanteries se succédaient sans interruption dans le grand sa-

lon du manoir. La porte s'ouvre tout à coup : Albert s'adresse à l'assemblée.

« —J'ai un message à vous transmettre...
» à vous tous : veuillez m'écouter. Made-
» moiselle de Mérinville, reconnaissante
» d'avoir été invitée, avec tous ses voisins
» de campagne, à la soirée de M. le mar-
» quis de Morcy, vous engage tous, à son
» tour, à venir assister, d'aujourd'hui en
» un mois, à la signature de son contrat de
» mariage avec le comte Albert de Morte-
» mire. Je joins ma prière à la sienne. On
» se réunira à Sombrecourt. Il y aura bal
» et comédie. Il est des comédies qui plai-
» sent. »

A cette invitation imprévue, sérieuse quoique ironique, et imposante quoique gaie, toutes les moqueries ont cessé. Le comte Albert était le jeune homme le plus

aimé et le plus considéré du pays. Nul ne rit, chacun se regarde. Le marquis s'est mordu les lèvres....

Et Mortemire a disparu.

TROISIÈME ANNEAU.



UNE CHARMANTE SOIRÉE

A PARIS.

ANECDOTE DE 1835.

« — Ma chère amie! disait la marquise
» de Ramicourt, veuve élégante et femme
» légère, à sa sœur, la comtesse d'Invil-
» liers, est-ce que vous laisserez finir le
» carnaval sans procurer un seul plaisir à

» votre charmante Amélie? Songez donc » qu'elle a dix-sept ans, et que c'est bien » le moment de commencer à la mener un » peu dans le monde; elle est jeune, riche » et jolie. Il faut qu'on sache qu'elle » existe. Je suppose que votre intention » n'est pas d'en faire une religieuse. Quand » comptez-vous la marier?

» — Mais rien ne presse, ma sœur, ré» pondait froidement la marquise; nous y » penserons... l'an prochain.

» — Mais au moins, d'ici là, procurez » parfois quelques divertissemens à ma » pauvre nièce; elle vit comme une ré» cluse.

» — C'est que ma santé est si faible; je » n'ose aller ni au bal ni au spectacle; on » m'a défendu de veiller.

» — Eh bien! confiez-moi Amélie, ne » fût-ce qu'une fois cet hiver. Ne me re-

» fusez pas cette grâce; je vous le déclare, j'y
» tiens. Un refus me serait fort sensible.

» — Mais, chère sœur!...

» — Rien qu'une fois?

» — Allons! soit. C'est convenu, je le promets.

» — Merci! quelle joie pour ma nièce! Oh!
» je veux lui faire passer une *soirée char-*
» *mante*, une soirée délicieuse, une soirée
» qu'elle se rappellera toute sa vie. »

Huit jours après cet entretien, Amélie d'Invilliers entrait, ivre de satisfaction, dans le cabinet de sa mère : le bonheur brillait sur ses traits. Un coiffeur venait, pour la première fois, de poser des fleurs dans ses cheveux : Amélie était ravissante.

« — Oh! que je suis heureuse, ma
» mère! dit la naïve jeune fille; quelle
» charmante soirée m'attend! quelle va-

» riété de plaisirs! Ma tante vous a-t-elle
» dit où elle me mène? Au spectacle, au
» concert, au bal; oui, de fête en fête, ma
» mère.

» — C'est trop, ma fille, beaucoup trop,
» répond la comtesse inquiète; tant d'a-
» musemens à la fois! il y a de quoi en
» être malade.

» — Chère maman! ne grondez pas; ma
» tante, qui est la bonté même, dit que
» comme je ne suis pas sortie de tout le
» carnaval, elle veut me faire connaître en
» une soirée tous les enchantemens d'un
» hiver.

» — Je reconnais bien là ma sœur,
» murmure tout bas la comtesse. Elle est
» si étourdie! si légère!...

» — Nous touchons déjà au carême, re-
» prend vivement Amélie; cette belle soi-
» rée sera pour moi la première et la der-

» nière de l'année. Écoutez nos projets.

» — Voyons.

» — Nous allons d'abord dîner en ville
» chez mon oncle le général. Cet excellent
» parent nous donne ensuite sa loge aux
» Français, où nous verrons la première
» représentation d'un drame en trois actes.
» Le général fera dîner de bonne heure
» pour que nous puissions arriver au
» théâtre avant le lever de la toile. Dès que
» la pièce sera finie, nous nous rendrons à
» un magnifique concert chez une noble
» dame italienne, la marquise Arinella ;
» puis nous sommes invitées à trois bals :
» chez une princesse polonaise, chez la
» vicomtesse de Marcelle, et chez le baron
» de Rotschild : nous choisirons.

» — Charmante soirée. »

A cinq heures précises, Amélie, parée

de tous les charmes de la jeunesse, et vêtue de la manière la plus élégante, entrait dans le salon de son oncle. Un murmure d'admiration salue la jeune fille; et la marquise, radieuse, a délicieusement joui de ce premier triomphe de sa nièce.

On devait dîner à cinq heures, mais le général, saisi tout-à-coup d'un violent accès de goutte, avait été forcé de se mettre au lit. Il en était résulté beaucoup d'embarras dans la maison, et beaucoup de retard dans le service. En outre, un convive de haute distinction, retenu chez lui par la visite imprévue d'un puissant diplomate étranger, n'avait été libre qu'à six heures et demie. La pauvre Amélie, horriblement impatientée, les yeux fixés sur la pendule, comptait minutes et secondes : la pièce nouvelle devait commencer au Théâtre-Français à sept heures précises. On an-

nonce enfin le dîner : sept heures un quart sonnaient.

Le repas, où ne présidait point le maître de la maison, s'est prolongé outre mesure. On parle guerre et politique ; on discute sur la majorité ministérielle, sur l'initiative royale et sur le mode représentatif. Quel supplice pour Amélie ! Elle n'a rien mangé ; le sang lui portait à la tête, et des pleurs roulaient dans ses yeux. Enfin on se lève de table : la pendule marquait huit heures et demie.

La marquise de Ramicourt avait vivement compâti aux souffrances de sa nièce. A peine sortie de la salle à manger, elle a demandé sa voiture ; et, se livrant à son penchant pour la critique et le sarcasme :

« — Le pitoyable et triste dîner ! dit-elle
» à sa jeune compagne ; que ces hommes à
» discussions politiques sont lourds, maus-

» sades et stupides!..... Et puis, quel beau » but ils atteignent! Leur présence! qu'est-» ce? l'ennui; leurs phrases? les révolu-» tions. Comédiens d'ordre social!... ceux » que nous allons voir valent mieux. »

Amélie arrive au théâtre; le troisième et dernier acte de la pièce nouvelle était commencé. Les deux arrivantes ne comprennent rien aux scènes qui se jouent devant elles. Ce sont de véritables énigmes dont rien ne leur explique le mot; elles ne savent ni de quoi il est question ni à qui il faut s'intéresser; elles se fatiguent à écouter sans comprendre. C'est plus que de l'ennui qu'elles éprouvent, c'est du dépit et de l'humeur. La toile est tombée; elles partent.

« — L'absurde et ridicule pièce! dit la » marquise en descendant rapidement l'es-» calier de la Comédie-Française; je suis

» sûre qu'il n'y a que les gens payés qui
» applaudissaient au parterre : c'était évi-
» dent. Dieu merci, nous en voilà quittes.
» Vrai galimatias que ce drame! de l'insi-
» gnifiant, du gâchis! les belles traditions
» sont perdues : le moderne et le faux dé-
» bordent.

» — Ma tante, répond Amélie, nous ne
» pouvons juger cette pièce, nous sommes
» arrivées trop tard.

» — Eh! qu'importe l'heure, ma chère!
» ce qui est bon est toujours bon, à tout
» instant, à toute minute, soit à la fin, soit
» au milieu. Tu m'avoueras que le dénoû-
» ment de ce *je ne sais quoi dramatique*
» n'a pas le sens commun. L'as-tu com-
» pris, toi?

» — Non, ma tante; mais si nous avions
» connu le sujet de la pièce!...

» — Eh mon Dieu! cela n'était pas ri-

» goureusement nécessaire. Est-ce qu'il est » convenable de se présenter au théâtre » avant le lever du rideau : le bon genre » est d'arriver tard. Un auteur, s'il a du gé- » nie, doit toujours charmer son public, à » neuf heures comme à huit. Il doit constam- » ment être clair : il faut qu'on soit tout de » suite au fait de son œuvre; et si l'on s'en- » nuie, c'est sa faute.

» — Ma tante, où allons-nous mainte- » nant ?

» — Au plus beau concert de Paris, chez » la marquise Arinella. Nous y entendrons » la belle Grisi, le brillant Rubini, l'admi- » rable Lablache, le fameux Tamburini, et » bien d'autres célébrités. Oh ! que tu vas » être ravie ! »

Amélie sourit tristement. Quatre mortelles heures d'ennui avaient si mal commencé sa soirée d'enchantemens, qu'une

sorte de découragement s'était déjà emparé d'elle.

« — Le concert est-il commencé? répond-
» elle languissamment.

» — Non : les billets portent neuf heu-
» res; on ne se réunit qu'à dix.

» — Et vous pensez que ce sera beau?

» — Tu vas te croire dans les cieux; tu
» entendras la harpe des anges et l'harmo-
» nie des séraphins.

» — Y serons-nous bientôt? »

» — Nous y sommes. »

La voiture s'est arrêtée; Amélie arrive au concert.

Les salons étaient déjà pleins; la marquise et sa nièce ont eu peine à trouver des places.

Le vieux baron d'Urieux s'avance vers elles.

« — Vous étiez, je crois, à la Comédie-

» Française? leur dit-il avec vivacité. La » pièce nouvelle est vraiment admirable, » vous avez dû en être enchantées; les deux « premiers actes surtout sont pétillans de » grâce et d'esprit. Oh! que d'intérêt! » n'est-ce pas?

» — Nous n'avons vu que la fin du » troisième acte, répond Amélie en soupi- » rant. »

Le baron d'Urieux a ri.

» — Ah! je comprends: vous n'allez » pas au théâtre pour voir la pièce; l'essen- » tiel est qu'on vous y ait vues. Excellent » genre, par ma foi! »

Et d'un air moqueur il s'éloigne.

« — Savez-vous ce qui se passe? dit tout » à coup un dilettanti consterné en s'appro- » chant de la marquise: notre concert » des anges est à tous les diables. La belle » Grisi, atteinte d'un violent mal de gorge,

» s'est mise au lit avec la fièvre. Rubini et » Tamburini, appelés au Théâtre-Italien » pour affaire de service, ne savent pas à » quelle heure ils seront libres; et Labla- » che n'arrive pas.

» — Mais c'est affreux! s'écrie la mar- » quise.

» — Paix! la maîtresse de la maison » pourrait vous entendre. Gardons-nous » de l'affliger; elle est si bonne, si aima- » ble!

» — Et si belle, ajoute Amélie.

» — Sans doute, a repris la marquise; » mais un si beau concert à vau-l'eau! » c'est une vraie trahison, une espèce de » guet-apens. Je suis outrée... Allons au » bal. »

Et les deux dames sont parties.

« — Ma chère enfant! disait la tante en » remontant dans sa voiture; cette Grisi

» est odieuse. Un mal de gorge à l'impro-
» viste! c'est tout-à-fait de mauvais goût.
» Pour moi, on a beau le vanter, je déteste
» l'Opéra-Bouffe. J'ai entendu l'année der-
» nière, en Italie, une foule de *maestro*.
» Leurs cavatines m'excédaient : ça roucou-
» lait je ne sais quoi; ça se gargarisait en
» cadence; puis, ça avait mal à la gorge.

» — Hélas! dit la pauvre Amélie, j'au-
» rais pourtant bien voulu prêter l'oreille à
» ces grands génies du chant italien, moi
» qui aime tant la musique!

» — Nous allons encore en entendre. On
» nous promet, où nous allons, le bel or-
» chestre de Musard. A la bonne heure!
» tu vas voir.

» — Ma tante, chez qui allons-nous ?

» — Chez la princesse polonaise; on se
» réunit fort tard chez elle.

» — Il est bientôt onze heures.

» — Tant mieux! tout Paris ira à ce » bal. »

La voiture de la marquise est parvenue sans le moindre obstacle à l'hôtel de la Polonaise. On allumait les lampions; les portes n'étaient pas ouvertes; et il n'y avait encore personne.

« — A merveille! dit la marquise; j'a» vais tant peur d'être à la file! »

La dame étrangère qui donnait la fête avait tellement redouté la chaleur suffoquante des bals, qu'elle avait eu le soin obligeant de n'allumer de feu dans aucun des vastes salons qu'elle avait loués, et qui n'avaient point été habités de tout l'hiver. La veille, le temps était doux; mais ce jour-là, le vent ayant subitement tourné au nord, il faisait un froid glacial.

Amélie, débarrassée de sa pelisse, le cou

et les épaules nus, entre dans la grande galerie du bal, où des ouvriers, encore montés sur des échelles, tendaient des draperies de fleurs, et achevaient de badigeonner des corniches. Toutes les portes ayant été enlevées, le vent des régions glacées circulait librement d'une salle à l'autre. Une forte odeur de peinture à la détrempe, y mêlait ses exhalaisons. On allumait en toute hâte les lustres.

« — Ma chère tante, je suis gelée ! dit
» Amélie d'un ton douloureux, et n'ayant
» pour s'envelopper qu'un mouchoir de ba-
» tiste aussi claire que de la gaze. Ma
» tante, c'est une vraie torture.

» — C'est une horreur ! s'écrie la mar-
» quise.

» — Chut ! je vois venir la princesse. »

Quelques complimens aussi froids que

les appartemens sont échangés de part et d'autre.

» — J'avais craint qu'on ne suffoquât » ce soir, dit négligemment l'étrangère. » Vous voyez les précautions que j'ai pri- » ses : il y aura tant de monde à mon bal!

» — En tout cas, répond la marquise, » nous n'étouffons pas maintenant. »

La princesse a souri avec grâce.

» — Il ne peut faire *froid* où vous êtes : » votre esprit reste plein de *feu*.

» — Ah! *je brûle*.... de me sauver, dit » tout bas la tante à la nièce. »

Puis, la princesse s'étant éloignée, elle ajoute :

« — Peut-on s'exprimer sur ce ton de » zône tempérée, quand on met les gens à » dix degrés au-dessous de glace! Patien- » ce : asseyons-nous. Je grelotte. »

Les dents de la jeune fille claquaient de froid sur la banquette où elle s'était installée. D'élégans danseurs venaient d'entrer dans la salle, précédés de plusieurs dames; l'un d'entre eux, prenant son lorgnon, le dirige sur Amélie, dont la peau, gercée par le froid, avait pris des teintes plombées.

« — Regarde donc cette danseuse! dit le » *fashionable* à l'un de ses amis, on dirait » *une déterrée.* »

Le mot a été entendu.

La marquise de Ramicourt a saisi la main de sa nièce.

« — Sortons! »

Et l'on remonte en voiture.

« — Cette princesse est une folle, dit la » marquise courroucée. J'ai mal choisi » parmi mes invitations; mais, grâce au

» ciel, nous allons de ce pas chez mon amie
» la vicomtesse de Marcelle, qui a des soi-
» rées dansantes délicieuses, sans faste et
» sans prétention. Là, nous ne serons point
» gelées ; ses salons ne sont pas des halles ;
» point de grands airs, et l'on s'amuse.
» — *Oh! quelle charmante soirée!* mur-
» murait tout bas Amélie. »

Jamais elle n'avait tant souffert.

Il était minuit moins un quart, lorsque les deux dames descendirent chez la vicomtesse. Le local de madame de Marcelle était tellement exigu, que les domestiques, obligés, faute d'antichambre, de stationner sur l'escalier, en avaient fait un lieu de bivouac. Couchés en travers des marches, ils fumaient, juraient ou dormaient. Des barreaux de chaise brûlés pétillaient au bas de la rampe. Il s'y faisait un bruit scandaleux. C'était une vraie tabagie.

Amélie et sa tante se voyent dans la nécessité d'enjamber les corps étendus sur l'escalier pour monter au premier étage, où l'on entendait les violons. Les quolibets pleuvaient autour d'elles, et la marquise était outrée.

Mais quel changement de température en entrant chez la vicomtesse! au lieu de dix degrés de froid, trente-deux degrés de chaleur! une étuve à cuire des œufs! bains de vapeurs! transpiration générale! odeurs fortes! Les lumières n'éclairaient plus.

Les deux dames fendent la foule: pas une banquette vacante, impossible d'avoir un siége; et l'on faisait semblant de danser, car nul ne pouvait remuer.

« — Comme vous venez tard! chère
» amie! dit la vicomtesse à la marquise;
» vous savez pourtant bien que mes petites
» soirées finissent à minuit précis. On

» joue en ce moment la dernière contre-
» danse ; chacun va s'en aller tout à l'heu-
» re. Mais d'où venez-vous donc, belles
» dames ?

» — Du bal de la princesse polonaise.

» — Eh ! ma chère! à quoi pensiez-vous ?
» on ne va là qu'après minuit.

» — Nous sortons aussi d'un concert.

» — Ah! oui, c'est vrai; il y en a un su-
» perbe ce soir chez la marquise Arinella ;
» je viens d'en avoir des nouvelles. Made-
» moiselle Grisi a manqué ; mais, à onze
» heures, MM. Rubini, Tamburini, Labla-
» che, Ivanof et Géraldi, mesdames Fal-
» con, Dorus et Crescini, sont arrivés pres-
» que à la fois; et le plus admirable con-
» cert a été de suite organisé.

Amélie jette un coup-d'œil lamentable sur sa tante ; elle suffoquait de chagrin et

de chaleur; ses joues étaient ardentes et pourpres; la sueur ruisselait de son front.

Un jeune homme s'était approché d'elle pour l'engager sans doute à danser, lorsqu'un autre, se penchant à son oreille, lui dit, en ricanant, à voix basse :

« — Le bal est fini : minuit sonne. N'in-
» vite pas *cette écrevisse* : elle n'a pas rougi
» pour toi. »

La pauvre Amélie écoutait.

Tout le monde s'était levé; chacun demandait sa voiture. Quel désordre! quelle cohue! on courait, et en toute hâte, chez la princesse polonaise. C'était le moment de s'y rendre.

La marquise est dans sa voiture.

« — Chez Rotschild! s'est-elle écriée. »

Et les chevaux fendent les airs.

« — Ma tante! disait la jeune fille d'un

» accent plaintif, il vaudrait mieux ren-
» trer à l'hôtel. Il est bien tard; je suis fa-
» tiguée.

» — Non, non, répondait la marquise,
» tu n'as encore eu ce soir que des mé-
» comptes, je veux qu'enfin tu aies des
» plaisirs. On assure que les nouveaux ap-
» partemens de Rotschild sont des féeries
» orientales : il faut absolument les voir.
» La vicomtesse est une sotte, avec ses pe-
» tites soirées dans un trou, d'où l'on s'é-
» chappe, à moitié cuit, à l'heure où Cen-
» drillon perd ses pantoufles. Je n'y remet-
» trai le pied de ma vie. »

« — Hélas! nous voilà à la file! inter-
» rompt Amélie; nous n'arriverons pas de
» longtemps. »

En effet, une immense quantité de ber-
lines, de calèches et de cabriolets encom-
brait les boulevarts; et plus d'une heure

s'était écoulée avant que le carrosse de la marquise ait pu gagner la rue d'*Artois*, autrement dit, la rue *Laffitte*... jusqu'à nouvel ordre du moins.

Amélie, enfoncée dans un coin de la voiture, soupirait et ne parlait plus. Sa poitrine était oppressée, sa tête était lourde et son regard voilé ; elle se laissait traîner à la fête comme une victime au supplice.

Les chevaux n'avançaient pas : on n'entendait que les imprécations des cochers. La nuit s'écoulait peu à peu. Amélie vient de s'endormir.

Tout-à-coup une secousse vigoureuse a réveillé la jeune fille. Deux cochers ivres s'étaient pris de querelle dans la cour même de Rotschild; et le timon d'une calèche, enfonçant le panneau du coupé de la marquise, avait frappé rudement Amélie à la jambe.

La pauvre fille pousse un cri ; elle se précipite machinalement du côté de sa tante ; et sa main, portant à faux, casse une des glaces de la voiture. Elle s'est blessée : sa main saigne.

On était arrivé au perron. Les dames effrayées descendent ; mais, pour ne point être l'objet de tous les regards et le sujet de tous les propos, elles se hâtent de traverser rapidement, et sans se plaindre, le vestibule de l'hôtel.

Elles ont ôté leurs manteaux ; et, à demi-privées de leurs sens, elles entraient au premier salon. Le baron Durieux en sortait ; il les regarde, et les arrête.

« — Mademoiselle, en quel état!... vous
» êtes entièrement décoiffée. La pâleur de
» la mort est sur vos traits ; votre robe est
» tachée de sang. N'entrez pas ainsi dans
» le bal! »

La marquise, revenue à elle, frémit de la tête aux pieds en jetant les yeux sur sa nièce : le désordre de sa toilette et la décomposition de son visage avaient épouvanté le baron.

« — Ah ! monsieur ! s'écrie la marquise, » veuillez faire rappeler mes gens ; nous » n'entrerons pas... je m'en vais. »

Mais, pour venir reprendre les dames, il fallait que le cocher se remît à la file, et la file avait augmenté. Encore deux heures d'attente. Cachées dans le coin d'un antichambre, la marquise et sa nièce restent jusqu'à trois heures du matin à gémir, attendre et souffrir. Amélie se rappelait ses paroles : « *Ce soir, de fête en fête, ma mère!* »

Le lendemain, la comtesse d'Invilliers entrait d'un air joyeux chez sa fille : les

volets de la chambre n'étaient pas encore ouverts.

« — Eh bien! chère Amélie, ta soirée? T'es-» tu bien amusée, mon enfant? Voyons, » conte-moi tout cela. D'abord, un bon » dîner, n'est-ce pas?

» — Ma mère, je n'ai rien mangé.

» — Ceci n'a rien qui m'étonne. Et la » pièce nouvelle?

» — Je n'en ai pas la moindre idée : nous » sommes arrivées trop tard.

» — Et le concert?

» — Je n'ai entendu chanter personne.

» — Et les bals?

» — Je n'ai pas dansé.

» — Et les appartemens de Rotschild?

» — Je n'en ai vu que l'antichambre. »

Amélie, en prononçant ces mots, avait la voix étouffée et toussait avec violence. La comtesse, alarmée, s'élance à la fenêtre

et ouvre les volets. Puis, revenue vers son enfant, elle pousse un cri d'épouvante. Amélie avait les yeux hagards, la tête en feu, les mains glacées. Elle respirait avec peine ; et une fluxion de poitrine était inévitable.

« — Ta peau est brûlante, ma fille ; tu » ne te lèveras pas.

» — Non, ma mère ; j'ai une contusion à » la jambe, j'aurais peine à rester debout.

» — Qu'entends-je !... Et qu'as-tu à la » main ?

» — On y a mis un appareil.

» — Grand Dieu ! que t'est-il donc arrivé ?

» — Rien, dit Amélie avec égarement, » rien ; je n'ai que deux noms de plus : la » *déterrée* et l'*écrevisse*. »

Et Amélie éclate de rire.

» — Juste ciel ! elle a le délire. Ah !

» malheureuse que je suis! une mère ne
» devrait jamais quitter sa fille, et je l'ai
» confiée à une autre!... Et moi, qui con-
» naissais ma sœur si imprudente, si lé-
» gère!... Que de reproches je mérite!...»

Mais Amélie, sans l'écouter, dévorée du feu de la fièvre, répétait d'un ton sec et bref :

« — L'*écrevisse* et la *déterrée*. Ce soir, de
» fête en fête! ma mère. *Oh! quelle char-*
» *mante soirée!* »

QUATRIÈME ANNEAU.



LE TOMBEAU D'ÉCOUIS.

L'automne touchait à sa fin. La nuit commençait à couvrir l'horizon; un saint prêtre du XIVe siècle, agenouillé dans l'église d'Ecouïs, située entre Rouen et Gisors, élevait sa prière à Dieu. Tout-à-coup un froid gantelet de fer s'appesantit

sur son épaule ; un chevalier, armé de toutes pièces, était debout auprès de lui.

Une lampe éclairait faiblement la nef où le père Antoine se croyait seul. De grandes ombres se projettaient sous les arcades ; le vent mugissait au dehors et faisait claquer les vitraux du sanctuaire. L'oiseau des nuits et des décombres voltigeait d'une voûte à l'autre ; et le guerrier noir, apparu sans bruit au pied des autels du Seigneur, semblait un simulacre funèbre. Immobile et silencieux, il regardait d'un œil inquiet le lieu saint et l'homme de Dieu.

L'ecclésiastique se lève.

« — Guerrier ! que cherches-tu ?

» — Un prêtre.

» — Que veux-tu ?

» — Sa bénédiction. »

Un rayon de lumière éclairait en ce moment le pâle visage de l'étranger. Le reli-

gieux pousse une exclamation de surprise; et des frissons parcourent ses membres.

« — J'ai déjà vu tes traits... ici même.

» — Cela est impossible, mon père; » j'arrive de pays lointains. Je n'étais ja- » mais entré dans cette église; et vous êtes » le premier prêtre auquel je me suis » adressé. Mais les momens sont précieux; » on m'attend. Voici le tribunal de la pé- » nitence; veuillez m'y recevoir, m'écou- » ter, et, s'il est possible, m'absoudre.

» — T'absoudre!

» — Pourquoi non? Dieu pardonne.

» — Guerrier, ton nom est *Paul :* n'est- » ce pas?

» — Oui, d'où le savez-vous, mon père?

» — Tu reviens de la Palestine?

» — Oui, depuis peu. Qui vous l'a dit?

» — Qui me l'a dit? un songe d'en haut. » Hier, à la place où je suis, un sommeil

» irrésistible était tombé sur ma paupière.
» Une voix m'a crié : « *Regarde!* » et,
» bien que mes yeux fussent fermés, je
» t'ai vu, là, c'était bien toi... tout armé,
» tout triste, tout froid. La même voix a
» ajouté : « *Paul, soldat de la Palestine.* » Et
» j'ai frémi des pieds à la tête; pourquoi?
» je ne saurais l'expliquer.

« — Ma vue vous paraît donc bien si-
» nistre ?

« — Oui, et cependant tu es beau. »

Un sourire dédaigneux a glissé sur les lèvres du chevalier. Un profond soupir lui échappe; l'inconnu était dans l'âge mur de la vie. Ses yeux étaient brillans, mais farouches. Son front était fier, mais sauvage. Il eût été parfaitement beau, s'il ne s'était placé, sur ses traits mâles et réguliers, je ne sais quelle empreinte fatale qui en détruisait tout le charme. Sa stature était

d'un héros, et sa vigueur d'un athlète. Malheureusement, à son aspect, en lui comme hors de lui, au physique comme au moral, tout semblait tristement admirable.

Le pénitent armé s'agenouille. Il entre brusquement en matière.

« — Mon père! il y a aujourd'hui dix-
» sept ans, mystérieux enfant de l'amour, et
» ne connaissant pas ma famille, j'étais
» page d'un grand seigneur. Ce dernier
» était en voyage, et je l'accompagnais par-
» tout. Nous arrivons à un vieux castel;
» là vivait une noble dame qui était encore
» dans tout l'éclat de sa beauté. J'avais
» quinze ans à cette époque. Mon séjour
» au manoir féodal se prolongea; la châte-
» laine absorbait toutes mes pensées. Hé-
» las!... j'étais aimé... l'avouerai-je!... un
» jour ma raison se perdit... crime hor-
» rible! c'était ma mère.

» — Juste ciel! interrompt le prêtre.
» Quel étrange rapprochement!... Mal-
» heureux jeune homme, poursuis!

» — Mon père! peu de jours après.....
» un événement imprévu, trop long à dé-
» tailler ici, me fit découvrir ma naissance...
» Hélas! c'était trop tard! oui, trop tard!...
» je m'échappai frappé d'anathème. »

Le religieux d'Ecouïs, violemment ému, n'a pu se contenir davantage. Bien que son visage fût calme, son attitude était menaçante. Il étend la main..... Sa voix tonne.

« — Prosterne-toi dans la poussière!
» ton crime n'est pas expié. L'épouvan-
» table inceste eut des suites : on te l'a
» peut-être caché; apprends que j'ai con-
» nu ta mère, que j'ai reçu ses derniers
» soupirs, et qu'auprès de son lit de mort,
» un nom fut maudit devant moi... par le

» père de ta victime ! Ce nom, c'était celui » de *Paul*.

» — Pitié ! miséricorde ! mon père ! s'é» crie l'infortuné pénitent. Ah ! je n'en » puis douter, si je suis entré dans cette » église si voisine d'*Etrepagny*, castel où » demeurait Elfride, c'est qu'une force » supérieure m'y a poussé ; c'est qu'il fal» lait à mes remords de nouveaux détails » sur mon crime ; c'est que la Providence » avait préparé ce moment ; c'est que Dieu » m'attirait vers vous dans quelque vue » mystérieuse. Saint vieillard ! j'ai tout es» sayé pour me laver de mon forfait. J'ai » combattu les infidèles ; j'ai porté haires » et cilices ; j'ai prié au tombeau du Christ ; » pieds nuds, à jeun, couchant sur la » dure, j'ai entrepris, pieux voyageur, les » plus dangereux pélerinages ; eh bien ! » rien n'a touché l'Éternel ; rien n'a dés-

» armé sa vengeance. Je suis toujours
» maudit, je le sens ; un ciel d'airain pèse
» sur moi. Dix-sept années de pénitence...
» Hélas ! c'était pourtant quelque chose !

» — Paul ! dit le ministre du ciel, d'un
» d'un plus attendri que sévère : Elfride a
» cessé de souffrir ; mais tu ne me de-
» mandes pas ce qu'est devenu son enfant et
» le tien ?... je puis cependant te l'appren-
» dre. C'est moi qui lui donnai le baptême.
» Le père d'Elfride le fit transporter ensuite
» dans un cloître lointain où, sans nom,
» sans parens, sans titres.....

» — Et quel est ce cloître, mon père ?

» — On me l'a soigneusement caché.

» — Comment le découvrir ?

» — Je ne sais.

» — L'enfant n'avait-il point quelque
» marque ?

» — J'en ai fait une ineffaçable. »

Le hennissement d'un cheval de bataille a interrompu l'entretien.

Pourquoi le prêtre d'Écouïs a-t-il été saisi de nouveau d'un tremblement involontaire? une figure blanche et légère, se glissant derrière une des arcades de l'église, lui était apparue sous la nef. Elle y était tombée à genoux dans une attitude suppliante; et, les mains levées vers le ciel, elle appelait Dieu à son aide.

» — Chevalier! dit le père Antoine, une » femme est là.

» — Je l'ai vue.

» — Quelle est cette femme?

» — La mienne.

» — Tu serais marié?

» — Oui, mon père.

» — Marié!

» — Vous avez frémi!..... D'où vient » donc que tout en moi semble vous ter-

» rifier? je ne suis pourtant pas un mons-
» tre, mon père; que viens-je demander
» ici? la bénédiction d'un saint homme. Ne
» puis-je donc pas être considéré, en quel-
» que sorte, comme innocent de ce qu'il y
» avait d'épouvantable dans mon crime!...
» j'ai un cœur fait pour la vertu, mon
» glaive a frappé vaillamment les ennemis
» du Christ, je crois en Dieu, je suis à vos
» pieds : prenez pitié d'un misérable que
» la fatalité poursuit! Obtenez le pardon
» du ciel! purifiez-moi! sauvez-moi! »

Son désespoir découragé trouble le ministre du ciel.

« — Mon fils... je l'avouerai... cette
» femme... est pour moi de sombre pré-
» sage. Quelque chose me dit tout bas que
» j'ai encore ici, près de toi, de nouvelles
» angoisses à ressentir. Achève ta confes-
» sion.

» — Loin de moi la feinte, mon père ! » je dois tout vous dire : écoutez. Agnès » habitait un couvent... »

Le prêtre épouvanté l'interrompt.

» — Quoi ! ta femme se nomme *Agnès* ?

» — C'est une orpheline, mon père. » Quand je m'offris à ses regards, elle al- » lait prononcer des vœux.

» — Et tu l'as enlevée de son cloître ?

» — Et je suis devenu son époux. Nous » fuyons ensemble hors de France. Ecouïs » se trouvait sur notre route... C'est la » contrée qui m'a vu naître. Je vous l'ai » déjà dit, mon père, une force supérieure » m'y a poussé ; je m'étais flatté de rece- » voir ici l'absolution de mes fautes, je ve- » nais chercher mon pardon sur le sol mê- » me de mon crime. Un vœu... mais vos » yeux se détournent, vous ne m'écoutez » plus, mon père !

Le vénérable Antoine avait joint ses mains dans une angoisse inexplicable; une sueur froide coulait de son front décoloré. Il a repris d'une voix brève :

« — Assez, mon fils! appelle ta femme.

» — Nous bénirez-vous tous les deux ?

» — La volonté de Dieu soit faite !

» — Puis-je espérer ?

» — Appelle ta femme! »

Le geste impérieux du prêtre imposait la soumission. Son regard mesurait avec un étrange effroi le soldat de la Palestine. On eut dit que sa pensée avait couru d'un bout à l'autre de la carrière de son pénitent, et qu'elle reculait consternée devant les détails de la route.

Agnès a rejoint son époux. Un voile couvrait son visage.

« — Montrez-moi vos traits! lui dit le » père Antoine. »

La femme de Paul obéit.

Le prêtre s'avançe vers elle ; il écarte les blonds cheveux qui se jouaient autour de son front ; puis il pousse un cri lamentable ; et, tombant à demi-brisé contre un des piliers de l'église, il couvre son front de ses mains.

« — Mon père ! s'écrie le guerrier ; mon » père ! qu'est-il arrivé ?... elle aussi, est- » elle maudite ?...

» — Elle et toi..... vos parts sont les » mêmes.

» — Prêtre ! ton langage est horrible.

» — Ton destin l'est bien plus encore. »

Agnès, éperdue, égarée, se précipite aux pieds du vieillard.

« — Vous me cachez de noirs mystères ! » Oh ! parlez ! je veux tout savoir. J'ai cons-

» tamment été malheureuse. Hélas! qu'ai-
» je donc fait à ce monde pour y être trai-
» tée avec tant de barbarie!... Je me
» croyais, moi, sans reproche ; et cepen-
» dant, dans une église, on refuse de me
» bénir... Ah ! si je suis coupable, mon
» père, c'est sans doute d'avoir aimé... Mais
» tout le monde aime ici-bas!... pourquoi
» me punir plus que d'autres!... Je suis
» à lui, à lui pour la vie. »

Le saint vieillard était debout. Son front chauve s'est redressé, ses regards ont un feu sublime.

« — Agnès! levez-vous! reprend-il.
» J'ai déjà naguères, sur vous, appelé les
» grâces divines ; je puis encore vous bé-
» nir, je puis vous absoudre tous deux ;
» mais à une condition expresse : *sépara-*
» *ration éternelle*. Il faut que vos nœuds

» soient rompus : il le faut, le ciel vous
» l'ordonne.

» — *Nos nœuds rompus!... par ordre du*
» *ciel!* interrompt le fougueux soldat. Oh!
» ceci comble la mesure. Je n'avais pas
» encore blasphêmé, mais si Dieu se met
» entre nous, je le renie, ce Dieu : je blas-
» phême. Eh! de quel droit nous dés-
» unir!... Me séparer d'elle! jamais. Tu
» refuses de nous *bénir* : eh bien! prêtre!
» je te *maudis!*

» — Me séparer de mon époux! conti-
» nue Agnès avec force; et c'est un mi-
» nistre du ciel qui ose tenir ce langage!..
» Paul! éloignons-nous de cet homme;
» que nous importe sa pensée! je suis ta
» femme, et devant Dieu. »

Antoine, d'un air solennel, saisit la main du chevalier.

» — *Ta femme*! et *devant Dieu*! impossi-
» ble. Regarde... sur le front d'Agnès!...
» au côté gauche... il y a une croix. Quand
» ma main lui versa l'eau sainte... elle
» était au château d'Elfride. Me comprends-
» tu! j'ai fait cette marque...

» — Achève!

» — Tu as une *sœur*.

» — Eh bien!

» — Cette sœur est ta *fille*.

» — Grand Dieu!

» — Cette *fille* est ta *femme*. »

Peu de temps après ce funeste jour, il s'élevait, au fond de l'église d'Ecouïs, un monument funéraire autour duquel se rassemblait une foule de pélerins. Ces mots

étranges s'y lisaient : Un des saints prêtres du canton les y avait lui-même gravés :

Cy gît l'enfant, cy gît le père,
Cy gît la sœur, cy gît le frère,
Cy gît la femme et le mari :
Et ne sont que deux corps ici. (*)

(*) Toutes les vieilles chroniques du pays, ainsi que toutes les histoires de la Normandie parlent du tombeau d'Ecouis de sa célèbre épitaphe. On les y voit encore.

CINQUIÈME ANNEAU.



GUSTAVE WASA,

Le baron Taupinière, industriel retiré des affaires, et député ministériel attaché d'une manière lucrative au gouvernement de 1830, sous lequel il avait le bonheur. . de se faire *noyau* dans des *centres*, avait un fils âgé de sept ans : Brutus-Napoléon-Philippe

Taupinière. Ce jeune enfant faisait à la fois son bonheur, son espérance et sa gloire. Sachant par lui même combien un manque d'éducation peut causer de déboires dans la vie, le député industriel avait résolu de donner à son fils une instruction profonde et solide. En conséquence, ayant choisi parmi plusieurs professeurs distingués un savant de première classe, il l'avait installé chez lui comme précepteur de M. Brutus-Napoléon-Philippe Taupinière, avec mille écus d'appointemens.

Le baron, remarquablement stupide en matière de goût et de savoir, possédait néanmoins une certaine habileté de bavardage, qui lui donnait chez les siens une apparence d'érudition et un semblant de capacité. Sa présomptueuse faconde, étourdissant ses auditeurs, imposait aux esprits vulgaires; et, quelque absurde que fût sou-

vent le choix de ses expressions, il y avait une telle hardiesse tranchante dans son accent et dans son opinion, qu'on l'écoutait sans éclater de rire, et qu'on lui répondait sans hausser les épaules. Homme à la fois marquant et marqué, il avait la croix... de juillet.

M. Marc, précepteur de M. Brutus-Napoléon-Philippe Taupinière, allait entrer en fonctions.

« — M. le professeur! lui dit le député
» d'une voix semi-solennelle, et en se ren-
» gorgeant d'un air quasi-doctoral, l'héri-
» tier de la maison Taupinière vous est ici
» confié; c'est un enfant plein d'avenir;
» vous en répondrez au pays. Voici, en peu
» de mots, de quelle manière vous devrez
» l'élever; mon programme sera concis:
» ne fatiguez jamais son intelligence et
» simplifiez-lui toutes les questions. S'a-
» gira-t-il de lui démontrer quelle est la

» meilleure des religions? vous direz tout » bonnement : *Dieu*. S'agira-t-il de lui ex» pliquer quel est le meilleur des gouver» nemens ? un mot vous suffira : *juillet*.

» — Eh quoi! ni culte ni morale! se dit » l'instituteur effrayé.

» — Je paierai bien, servez de même, » continue l'ancien commerçant. Rappe» lez-vous surtout, M. Marc! que je veux » pour mon fils une éducation constitution» nelle et progressive, en harmonie avec les » besoins de la civilisation et les lumières » du pays. Tenez constamment sous les » yeux du jeune Brutus-Napoléon-Philippe » une balance d'opinions, une pondéra» tion de libertés et un équilibre de doc» trines. Rien de trop haut, rien de trop bas: » ni en avant, ni en arrière. Voilà le *pro*» *gressif* actuel ; ainsi l'entend l'ordre des » choses.

» — Quant à moi, je n'y entends rien, » pensait tout bas le précepteur.

» — Oui, monsieur, poursuit le baron, mon » enfant est plein d'avenir. Mettez-le en me- » sure de pouvoir être de suite, à l'époque » de sa majorité, pair, ambassadeur ou mi- » nistre. D'ici là, pendant ses études, je » compte le faire passer successivement par » toute la hiérarchie des grades prépara- » toires; cela se fait ainsi maintenant par- » mi les habiles du pouvoir. On inscrira » mon fils sur des livres où il avancera ra- » pidement chaque année à travers les em- » plois subalternes; et, parvenu de la sorte » aux sommités de la carrière, il sera déjà » à vingt ans un vétéran législatif. Tâchons » qu'à l'instar de son père, il soit éminem- » ment *progressif!* vous comprenez com- » ment je l'entends. »

Le professeur s'incline et se tait.

Un mois s'était écoulé. M. Marc, précepcepteur de M. Brutus-Napoléon-Philippe Taupinière, était installé chez son élève. Le député, curieux de connaître où en étaient les instructions données à *l'aîné de sa race*, auquel il manquait des *cadets*, se présente un matin dans sa classe.

» — J'assisterai à tes études, dit gaîment
» le baron à son fils ; l'inspection parfois
» est utile. *A l'écurie*, selon le proverbe,
» *l'œil du maître engraisse les bêtes.* »

Et, charmé de cette plaisanterie de bon goût qui lui rappelait cette gràcieuse malice d'une glace escamotée à une grande dame, dans un bal citoyen, au doux bruit de ces quatre mots : *Enfoncé, ma petite mère* ! il a repris en ricanant :

» — Voyons, qu'enseignez-vous ? docte
» Marc !

» — Je fais un cours d'histoire, monsieur.

» — Bien ! j'aime les cours : ça me va.

» — Nous en étions aux révolutions de Suède.

» — Ah ! ah ! les révolutions ont parfois leur mérite; néanmoins, croyez-moi, M. le professeur, glissez rapidement sur ces choses-là ; nous n'en avons plus besoin.

» — Nous allions arriver, M. le baron, au grand règne de Gustave Wasa, règne de vaillance et de gloire.

» — *Vaillance et gloire*, c'est fort bien; mais, M. Marc, prenez-y garde! ce n'est plus en rapport avec le mouvement des opinions et la marche des circonstances. Le bonapartisme est usé : nous voulons des conquêtes civiques. A la porte les guerroyeurs ! Mars, autrefois dans les *palais*, est aujourd'hui sur le *pavé*. Glis-

» sez donc légèrement sur ces brillantes
» vieilleries. Nos gouvernants et nous,
» M. Marc, nous foulons les palmes aux
» pieds : cela rend nos têtes plus libres.

» — Continuerai-je à lire ?

» — Sans doute.

« A cette époque un nommé Christiern
» d'Oldenbourg occupait le trône de Suède.
» La fourberie, la force brutale et les tra-
» hisons lui avaient livré le royaume (1);
» et la couronne de Canutson, ravie à ses
» possesseurs légitimes, semblait affermie
» sur son front. Mais de tous les princes
» que la postérité a flétris de surnoms
» odieux, jamais aucun ne mérita plus l'a-

(1) Voyez *Révolutions de Suède*, par Vertot;—David Chaytrie, l. 7, page 186, édition d'Upsal; — *Lamé Fleury*, histoire moderne racontée aux enfans, etc.

» nimadversion publique que l'usurpateur
» Christiern (1). »

» — Comment!.... quoi!.... qu'est-ce
» que c'est que ça?... interrompt M. Tau-
» pinière en fronçant le sourcil comme Na-
» poléon, lorsqu'il faisait ce qu'il appelait
» sa *figure d'ouragan* (2). Holà! monsieur le
» professeur! vous venez, je vous en pré-
» viens, de vous servir d'expressions, d'é-
» pithètes et de locutions éminemment in-
» convenantes que je ne saurais tolérer.
» Votre alinéa est choquant. Racontez donc
» les choses dans des termes en connexité
» avec nos institutions, nos progrès, notre
» civilisation et nos mœurs. Vous fausse-
» riez le jugement de mon fils, avec vos

(1) Voltaire, *Annales de l'Empire*, t. 25. — Vertot, *Révolutions de Suède*, t. 1, page 106-180, etc., et les auteurs déjà cités.

(2) Marco Saint-Hilaire, *Souvenirs de l'Empire*, t. 2, page 60.

» phrases mal pensantes. J'ai horreur du » style rétrograde; et je vous ai déjà déclaré » formellement qu'en histoire comme en » toute autre chose, je ne veux que du *pro-* » *gressif*.

» — M. le baron, je lisais ; ce n'est pas » moi qui ai écrit...

» — Eh bien ! en pareille hypothèse, on » saute les mauvaises pages ; on refait les » méchantes phrases.

» — Mais alors on n'y comprend plus » rien.

» — Eh ! peu importe ! on va toujours.

» — Mais on dénature les choses.

» — Non, monsieur, on les modifie. On » ne détruit pas, on amende. Là est le per- » fectionnement social. C'est comme nos » lois à la chambre : on ne change pas, on » parachève. Voilà *marcher avec le siècle*.

» — Je *m'arrête*, dit M. Marc. »

Il allait refermer son livre.

» — Non, réplique le député, non, pas » encore, poursuivez.

» — Il existait, par bonheur, un descen- » dant des rois de Suède : le jeune et beau » Gustave Wasa (1). Proscrit et dépouillé de » ses biens, il errait sur des rives lointai- » nes. Le sort avait frappé sa famille. Chris- » tiern avait fait périr son père (2); mais » la nature, en le comblant de ses faveurs, » préparait un grand prince à son siècle. » Sur son front pur, digne et serein, se li- » saient la franchise et la loyauté. Prudent » et brave, ardent et calme, il n'avait qu'à

(1) « Descendu des anciens rois de Suède, il était petit-neveu du roi Canutson, détrôné par la perfidie. Gustave avait l'esprit grand et hardi. Rien n'égalait sa bonne mine, l'éclat de sa jeunesse, son air élevé et majestueux, etc. » — *Révolutions de Suède*. Vertot, t. 1, pages 32, 65, 81, 83 et 186.

(2) *Révolutions de Suède*. Vertot, t. 1, page 117.

» se présenter, et tous les cœurs volaient » à lui. L'on découvrait d'avance, à le voir, » et l'on reconnaissait, à l'entendre, le pré- » destiné de la Providence. Marqué d'un » sceau mystérieux, il s'avançait dans la » vie avec la confiance des nobles ames. Ai- » glon, il sentait croître ses ailes. Le charme » de ses traits, la fermeté de son caractère, » la sagesse de son jugement et l'énergie » de sa pensée, tout révélait en lui le fu- » tur libérateur d'un grand peuple, le chef » de la nation des braves (1). »

» — Comment!... quoi!... qu'est-ce » que c'est que ça!..., interrompt de nou- » veau le baron Taupinière, en bondissant » sur son fauteuil comme un renard qui, » pris dans un piége à loup, vient de se » voir casser une patte. Halte-là! monsieur,

Voyez les auteurs déjà cités.

» s'il vous plaît. Qu'osez-vous débiter à » mon fils? Quels propos déplacés et » coupables!....... Mais ce portrait...... » ce portrait de... *je ne sais qui*, est odieu- » sement séditieux! Mais vous prêchez » l'insurrection, la plus atroce des maxi- » mes!

» — Monsieur le baron, je lisais. Ce » n'est pas moi qui parle, c'est l'histoire.

» — Histoire impertinente! monsieur.

» — On ne peut pourtant pas la dé- » truire.

—Bah! pourquoi donc ça, s'il vous plaît! » on a détruit bien d'autres puissances, et, » certes, de mieux consolidées. Votre livre, » sans mauvaise intention peut-être, a mal » coordonné ses peintures; il n'a pas senti » l'anti-actualité de son style. Vous auriez » dû suppléer à ce manque de logique et » de tact par de sages suppressions, impro-

» visant de suite, à leur place, des consi-
» dérations spéciales et des argumenta-
» tions... parlementaires. Je n'ai pas par-
» faitement présent à la mémoire le règne
» de *Sa Majesté Christierne:* mais je sup-
» pose que le roi des Suédois, appelé au
» trône par le vœu citoyen de sa nation
» que représentaient ses députés, ses pairs
» et sa charte.....

» — Pardon! Monsieur, vous faites er-
» reur. Il n'y avait à cette époque en Suède
» ni *pairs*, ni *députés*, ni *charte*.

« — N'importe! il y avait autre chose;
» et cet *autre chose*, qui nécessairement
» était le plus fort, puisqu'il triomphait,
» avait sans doute élu pour son roi, de la
» façon la plus légale, le prince qui lui con-
» venait. Cela me paraît évident.

» — Au contraire, monsieur le baron.
» Christiern était arrivé sous la pourpre

» par la voie brutale des armes, par l'appui
» de l'*insurrection*, ce que vous appeliez tout
» à l'heure *la plus atroce des maximes* (1).

» — Un instant : ne confondons pas. L'in-
» surrection, monsieur le professeur, est,
» je ne m'en dédis pas, dans les circon-
» stances générales, *la plus atroce des maxi-*
» *mes;* mais remarquez aussi, que dans
» certains cas particuliers, au vu et au su
» de tout le monde, elle est *le plus saint*
» *des devoirs*. Le tout est de bien savoir, de
» bien saisir et de bien démontrer, à quel
» moment elle est *atroce*, et à quel moment
» elle est *sainte*. C'est là le point culminant
» et la question constitutive qui veulent une
» solution patriotique et des lumières excep-
» tionnelles. Par malheur, toutes les intelli-

(1) *Révolutions de Suède,* Vertot. — Olaüs Magnus, L. XVI. — Joennes Magnus.

» gences ne sont pas aptes à expliquer ra-
» tionnellement ce problême national dont
» la souveraineté populaire a fait la loi
» fondamentale des croyances du siècle, loi
» éminemment progressive. *Est-ce clair*,
» cela? comme l'a dit si éloquemment, na-
» guères, un ministre à la chambre. Je ne
» sais pourtant pas si vous m'avez parfaite-
» ment compris. Au surplus, il me semble à
» moi, qu avant de vous mettre à instruire,
» vous auriez eu besoin d'apprendre. Con-
» tinuez encore : j'écoute. Le chef national
» des Suédois était sans doute un roi popu-
» laire?

» — *National!* monsieur? Au contraire.
» Christiern était dévoué corps et ame à
» un pays voisin et rival, à un royaume ma-
» ritime (1). Et quant au nom de roi *po-*

(1) Dévoué au Danemarck, il était tout entier Danois. Voyez les auteurs déjà cités.

» *pulaire*, il le méritait encore moins :
» toujours tremblant, toujours escorté, il
» se savait mal vu par les masses..... (1).
» Mais reprenons notre lecture.

« En ce temps-là, des bruits prophéti-
» ques menaçant le coupable roi, annon-
» çaient sa chute prochaine... » (2).

» — Comment !... quoi !... qu'est-ce
» que c'est encore que ça ? s'écrie le baron
» Taupinière avec une quinte de toux et
» comme étranglé par une arête. Vous

(1) Voltaire. *Annales de l'Empire* t. 25. — Lamé Fleury, *Histoire moderne*. « Christiern était haï de tout le monde. » *Révolutions de Suède*, t. 1, pages 180, 183 et suivantes.

(2) A cette époque, les prophéties de sainte Brigitte marquaient que le roi spoliateur serait chassé de ses états. Ces annonces étaient accueillies avec transport par tout le monde. Christiern affectait de s'en moquer. *Révolutions de Suède*. Vertot, t. 1, pages 143-144.

« avez donc le diable au corps avec vos » narrations saugrenues ?

» — Monsieur le baron, je lisais. Ce n'est » pas moi qui raconte, c'est l'écrivain; et » quant aux prophéties mentionnées, elles » étaient de sainte Brigitte.

» — Votre écrivain n'est qu'une bête, » et votre sainte qu'une folle, répond » M. Taupinière avec la grimace d'un » homme saisi de l'ancien mal-Montalivet. » Sautez la page, et finissons.

» — Papa ! dit tout-à-coup Brutus Napo- » léon-Philippe, il me semble pourtant que » Gustave Wasa a tout ce qu'il faut pour » intéresser ; il est jeune, il est beau et » bon ; d'ailleurs, il a pour lui le droit.

» — *Le droit*! répète le baron avec une » sorte de cri fauve. Ce marmot qui rai- » sonne aussi ! Avez-vous *le droit* de parler, » vous! A-t-on idée de pareilles libertés?...

» Dieu me pardonne! ce ne devait pas être » pire à la tour de Babel. Qu'on se taise! » *Le droit! le droit!* mais c'est comme » l'*insurrection :* c'est parfois *chose atroce*; » c'est aussi parfois *chose sainte*; le tout » est de savoir calculer, juste à point, le » lieu, la circonstance et l'instant... Là » est tout, et tout est là. Mais je suis fati- » gué, passons outre. »

L'instituteur reprend son livre.

« ..... Christiern augmentait chaque an- » née les impôts, et anéantissait peu à peu » toutes les libertés du royaume. Gustave, » adoré de tous ceux qui l'approchaient, » loyal, généreux et vaillant, ne songeait » qu'à retirer son pays de l'avilissement où » il était tombé, du bourbier où il péris- » sait. Tout ce que la Suède avait de cœurs » magnanimes et d'esprits éclairés, appe-

» lait le fils de ses rois (1). C'était alors
» l'espoir de la nation : ce devait être un
» jour sa gloire. Le roi félon perdit sa cou-
» ronne (2), et la Suède eut un grand mo-
» narque. »

« — Assez ! monsieur, assez ! Quelle hor-
» reur ! a vociféré le baron ! Et il y en a,
» en 1840, qui font de pareilles lectures ;
» et il y en a qui les écoutent ; peut-être en
» est-il qui applaudissent !... *Noble ! beau !*
» *loyal ! généreux ! vaillant !...* Passez à
» ma caisse, monsieur ; on vous paiera les
» mois échus, et vous lirez ailleurs vos
» histoires. »

(1) « Tout le monde regardait Gustave Wasa comme l'ange tutélaire de la patrie. » — (Vertot, *Révolutions de Suède*, t. 1, page 185.)

(2) « Il fut à la fin puni de ses crimes. » — Voltaire, *Annales de l'Empire*, t. 25, page 407.

SIXIÈME ANNEAU.



LA PORTE BLEUE.

HISTOIRE ESPAGNOLE CONTEMPORAINE.

I

Marielle.

A l'époque où Gomès, général des armées de don Carlos, était parti du nord de l'Espagne pour aller menacer Madrid et parcourir l'Andalousie, deux officiers, marchant sous les mêmes drapeaux, s'étaient liés de la plus tendre affection. L'un était

le colonel Alvarès, et l'autre le capitaine Alonzo. (1)

Alvarès, âgé d'environ trente-six ans, était un homme de moyenne stature, calme, prudent et réfléchi. Ne s'attachant qu'aux vérités positives, il repoussait les poétiques chimères, non pas précisément comme des erreurs coupables, mais comme d'incommodes hôtes. Alonzo, au contraire, jeune, vif, plein d'ardeur et d'enthousiasme, ne calculant ni ses pensées ni ses actions, les jetait gaîment au hasard. Sa taille était haute et martiale; il passait pour le plus bel officier de l'armée. Doué à la fois d'une grande sensibilité d'ame et d'une extrême force de corps, il prêtait

(1) L'histoire qu'on va lire m'a été racontée par le colonel lui-même, à Paris. Les principaux personnages du récit vivent encore.

l'oreille à toutes les plaintes, et le bras à tous les fardeaux.

Les deux amis venaient d'arriver, à la suite de leur général en chef, dans une des principales villes du royaume de Grenade. Ils ne devaient y rester que fort peu de temps. Alaix, général christino, avait l'habitude de poursuivre Gomez, lorsque Gomez ne poursuivait pas Alaix. Gomez marchait devant ce jour-là.

« — Regarde donc cette jeune fille! dit » Alonzo à Alvarès. »

Le capitaine en ce moment se promenait avec son colonel sous les grands arbres du bois de Sainte-Quitterie, à quelques pas de leur demeure. Ils venaient de côtoyer une des longues murailles qui entourent le couvent des Annonciades, le cloître le plus renommé du pays. Alvarès fumait son cigare.

« — C'est la gitana Marielle, répond le » colonel d'un ton froid. Evitons cette » créature : elle passe pour dangereuse.

» — Elle est bien jeune.

» — Elle a dix-sept ans.

» — Elle a de beaux yeux noirs.

» — Elle est laide.

» — La belle taille !

» — Elle est trop grande.

» — Sa physionomie.....

» — Est perfide. Alonzo ! malheur, m'a-» t-on dit ce matin, à qui l'écoute et la » regarde !

» — Bah ! et pourquoi ?

» — Elle est ici l'instrument de toutes » les noires machinations, la reine de tou-» tes les intrigues. Parfois, il est vrai, » ajoute-t-on, elle a des velléités de bonnes » actions et des laisser-aller vers le bien au » détriment même de ses intérêts, non pas

» précisément dans un but honorable, mais » uniquement par légèreté, par caprice » ou par bizarrerie. Aussi cela ne dure-t-il » guères; elle en revient promptement à ses » habitudes de fourberie et à sa méchanceté » naturelle : méchanceté d'autant plus dan- » gereuse, qu'elle est riante; et d'autant » plus fourbe, qu'elle est gaie.

» — Ce portrait, Alvarès, est des plus » piquans. Continue, j'en vais raffoler.

» — Veux-tu te perdre ?

» — Je me risque.

» — C'est fou !

» — Tant mieux. C'est amusant. »

Alonzo, quittant le bras de son ami, s'avance vers la gitana. En ce moment Marielle tournait légèrement tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, en chantant un bolero et en s'accompagnant de castagnettes, autour d'un arbre au pied duquel était

assis un inconnu enveloppé d'un manteau noir. Cet inconnu, d'une taille et d'un embonpoint remarquables, portait un chapeau à larges bords qui cachait en partie son visage. Il paraissait sombre et rêveur. Etait-ce un homme du commun? non; sa tournure noble annonçait un hidalgo. Etait-ce un militaire? non; il avait les bras croisés sur sa poitrine à la façon des religieux. Etait-ce un ecclésiastique? non; car sous les plis de son long vêtement il avait des armes cachées.

L'inconnu, l'œil fixé sur la gitana d'un air tristement distrait, venait de lui jeter quelques pièces de monnaie pour l'encourager à continuer ses folies de bohémienne. Il n'a fait aucune attention aux deux officiers espagnols qui s'approchaient de lui; et, tout-à-coup, tendant sa main à Marielle, il interrompt ses chants et ses danses.

» — Gitana! dit-il d'un ton rauque, » maintenant ma bonne aventure !... Quel » sera mon destin ? regarde. »

La jeune fille obéit à cet ordre. Elle prend la large main qui lui est présentée, l'examine avec une attention extraordinaire, fronce le sourcil et se tait.

« — Parle donc ! reprend l'inconnu. »

L'œil de Marielle a lancé comme un éclair sinistre. Quelque chose d'ironique et de menaçant passe rapidement dans le sourire fugitif qui glisse sur ses lèvres. Sa taille souple se redresse ; sa voix argentine prend un accent funèbre. Elle répond en vraie sibylle.

« — Gare à toi... et au faux habit !... » Ton sang pourra couler sous le bois.

» — Quel bois ?... interrompt l'étranger.

» — Celui-ci ; cet arbre peut-être. »

L'étrange bohémienne, à ces mots, chan-

geant de visage et de ton, part d'un éclat de rire bruyant, laisse retomber la main de l'étranger avec l'air de la plus complète insouciance, saisit un tambour de basque que peu auparavant elle avait déposé sur l'herbe, et, reprenant ses chants et sa danse, elle oublie son rôle d'oracle ; ce n'est plus qu'une bayadère.

Cependant toute cette scène avait fait une vive impression sur l'esprit exalté d'Alonzo. La gitana lui était apparue comme une de ces figures poétiques que son imagination avait toujours appelées sur sa vie pour en dramatiser le cours. Le romantique Espagnol s'enchante de retrouver un de ses rêves en action. La gitana l'enthousiasme; et, comme fasciné par son art, il s'élance à son tour vers elle.

« — Moi aussi ! Ma bonne aventure!

» — *Bonne!* répète Marielle avec un sin-

» gulier accent de moquerie et faisant
» trève à sa gaîté. Tu trouves ma prédiction
» *bonne!* tu as donc en haine cet homme?

» — En haine? pas le moins du monde.

» — Tant mieux; car avant peu, je le
» pense, tu le presseras dans tes bras.

» — Bah! il deviendrait mon ami?

» — Ton ami! pas le moins du monde. »

Et de nouveau, riant aux éclats, la gitana fredonne et frétille. Alvarès l'aborde à son tour.

« — Gitana! nous connaîtrais-tu?

» — Oui; à chaque office du soir, vous
» allez tous deux à l'église du couvent des
» Annonciades. Vous y avez été remar-
» qués.

» — Par qui?

» — Je ne puis vous le dire. »

Marielle, à ces mots, jette un regard furtif et compatissant sur le jeune et beau

capitaine. Une idée douloureuse s'est empreinte sur son visage : on dirait un secret combat. Alonzo en perdait la tête.

« — Marielle! continue-t-il, tu sembles » me porter intérêt. Voyons : un bon con» seil, je te prie!

» — Volontiers, seigneur Alonzo. *Évite* » *l'office du soir, et ne reviens point sous ces ar*» *bres!*

» – Rien ne m'y attire : poursuis.

» — Voici mes dernières paroles : *Prends* » *bien garde à la porte bleue!* »

Puis, comme fâchée contre elle-même de son élan vers Alonzo, elle s'éloigne d'un air sombre.

L'inconnu, assis près de l'arbre, s'était levé pendant ce court dialogue ; Alonzo l'avait regardé, et un frissonnement involontaire venait de parcourir tous ses membres. A quel propos cette terreur? aucune

raison pour cela. Celui dont il avait à peine eu le temps d'examiner les traits, n'offrait rien en lui de repoussant. Sa physionomie était belle; il avait le front noble et fier. Alonzo l'a presque admiré.

« — En voilà assez! mon ami, dit Alva-
» rès au capitaine, en le saisissant par le
» bras et l'arrachant à Marielle. Allons!
» il faut rentrer. Suis-moi! »

Puis, jetant quelques pièces d'argent à la gitana, il lui ordonne, par un geste impérieux, de se retirer à l'écart. Marielle y répond par une révérence moqueuse; et, s'éloignant du capitaine en agitant ses castagnettes, elle a repris son bolero. Mais ce bolero n'a plus son refrain accoutumé. Elle y substitue celui-ci :

Prends bien garde *à la porte bleue !*

Le jour suivant, Alonzo, vaguement

préoccupé, semblait avoir perdu sa gaîté habituelle. Il cachait néanmoins son agitation sous une masse de paroles insignifiantes; mais Alvarès, habitué à lire dans le cœur de son ami, semblait ne prêter l'oreille, en le regardant, qu'aux seules pensées qu'il taisait.

Chaque soir, à cette époque, il y avait foule à l'église du couvent des Annonciades pour y entendre chanter de pieux cantiques. Les religieuses, cachées derrière un grand rideau, au fond du sanctuaire, mêlaient leurs voix à celle de l'orgue; c'était comme un concert divin. L'âme, ravie en écoutant ces mystérieux accords, montait avec eux vers la voûte éternelle. On eût dit que Dieu lui-même était présent à ces solennités mélodieuses, tant la musique inspirée qui s'y faisait entendre avait d'angélique puissance; tant l'air, im-

prégné de parfums, y semblait déjà tenir de l'atmosphère immortelle. C'était un péristyle des cieux.

Alvarès et son ami avaient l'habitude de se rendre chaque soir à cette église.

Au coucher du soleil, Alvarès veut y entraîner Alonzo comme de coutume.

« — Viens écouter les hymnes du cou-
» vent des Annonciades, lui dit-il d'un ton
» d'autorité; bien que la gitana ne te le con-
» seille pas, cela vaudra pourtant mieux, je
» suppose, que d'écouter ses prophéties. Je
» t'avais bien engagé, te le rappelles-tu ?
» à ne pas écouter les sifflemens de cette vi-
» père, tu as voulu en courir le risque :
» eh bien! ils ont troublé ton esprit. C'est
» déjà de mauvais augure.

» — Ah! tu crois donc aussi aux augures!
» réplique Alonzo; je ne me le serais jamais
» imaginé. Que moi, avec ma tête exaltée et

» mes rêveries poétiques, moi *serre chaude* » de nature, je me crée en un instant un ave- » nir prestigieux et des mondes imaginaires, » cela se conçoit, mon ami; mais toi, homme » sans illusions, homme de glace et de cal- » cul, quoi! des horoscopes t'alarment! » Mais que peuvent faire sur toi les éclairs lu- » mineux d'une parole de sibylle? Où il n'y » a rien à allumer, l'étincelle a beau bril- » ler, rien ne prend feu; la foudre s'éteint » sur le marbre.

» — La preuve, reprend Alvarès, que je » ne crois pas aux phrases de la sibylle, » c'est que, malgré ses avertissemens, » je te mène aux Annonciades. »

Les deux amis, entrés dans l'église, ne tardent point à partager l'enthousiasme général. Les ravissantes voix des filles du seigneur, parties de derrière le voile du temple, s'élevaient en chœur vers le ciel.

Tous les genoux se pliaient avec respect, tous les cœurs battaient d'amour divin sous ces mélodieuses nuées. Alonzo respirait à peine.

Peu à peu l'office s'achève. La foule sort des parvis sacrés. Alvarès et son compagnon restent seuls au fond de l'église. Ils avaient peine à quitter cette sphère d'harmonie sainte où leur ame s'était comme énivrée d'avance des délices de l'autre vie. Ils sont debout, l'œil fixé sur le vaste rideau du sanctuaire ; ils semblent n'être plus à ce monde.

Tout à coup les plis du rideau sacré s'agitent à l'angle du mur. Une petite main blanche se glisse entre un pilier et le voile. Cette main, dirigée du côté des officiers espagnols, appelle l'un d'eux par un signe. Qu'elle était jolie, cette main!... un vrai petit chef-d'œuvre en albâtre.

« — A vous, mon colonel! dit Alonzo, » se tournant vers Alvarès, en lui faisant le » salut militaire ; le chef passe avant le sol- » dat. Allez! à tout seigneur tout hon- » neur! »

Alvarès étonné sourit. Ne concevant rien à l'aventure, et ne s'étant pas encore donné le temps d'y réfléchir, il s'avance assez rapidement vers la blanche main du rideau ; mais à peine a-t-il fait quelques pas de son côté qu'elle se retourne en sens contraire, et de son geste le repousse.

« — A toi maintenant, capitaine! dit à » son tour le colonel. C'est moi qui te cède » la place. On ne veut point le titre, on veut » l'homme. Ici, c'est au plus beau : tu l'em- » portes. »

Alonzo ne s'est pas fait répéter l'ordre ; il s'élance avec transport du côté où la mystérieuse main agitait encore le rideau

et répétait un nouvel appel. Le capitaine approche en tremblant. La main, cette fois, ne s'est point retournée ; un papier sort d'entre ses doigts, et déjà l'officier l'a saisi.

« — Si tu es un noble Espagnol, jure » de venir à mon aide! jure-le ici devant » Dieu !... »

Alonzo interrompt sa lecture, et la main levée vers le ciel :

« — Oui, je le jure! s'écrie-t-il. »

Puis, il continue son billet.

« — Trouve-toi à minuit sous les murs » du couvent des Annonciades, à la petite » porte qui ouvre sur le bois de Sainte-» Quitterie !.....

» — J'y serai, dit le capitaine.

» — Merci ! murmure tout bas une voix » derrière le rideau sacré que l'officier n'o-

» sait entr'ouvrir. Oh! merci! brave Cas-
» tillan! »

Et la petite main disparaît; on a fui; on est déjà loin.

Il restait encore quelques mots à lire au message mystérieux; mais à l'angle de la muraille, où se trouvait l'officier, les lampes de l'église ne jetaient que peu de lumière, et Alonzo n'a pu déchiffrer la dernière ligne de l'écrit; il court rejoindre le colonel qui l'attendait sous une des galeries de l'église; et là, devant un autel de madone, où brûlait une quantité de cierges, il achève enfin sa lecture :

« — On t'ouvrira la *porte bleue*.

» — Qu'as-tu donc? dit le colonel. »

Il avait vu pâlir son ami.

« — Rien, répond Alonzo d'un ton calme.

» — Tu viens de recevoir une lettre?

» — Oui. Je connais ta discrétion : re-
» garde !

» — Un rendez-vous ! juste ciel !

» — Alvarès ! pourquoi cet effroi ?

» — Insensé ! tu me le demandes ! Un
» rendez-vous sous les murs d'un cloître !
» Ignores-tu à quels périls tu t'exposes ?
» Ne sais-tu pas comment l'Inquisition pu-
» nit le sacrilége ? Ne vois-tu point l'abîme
» à tes pieds ! Malheureux ! brûle cet écrit !...
» Tu n'iras point où l'on t'appelle ; non,
» non, tu n'iras point. Je m'y oppose.

» — Si, j'irai.

» — Tu veux donc courir à ta perte ?

» — Je veux accomplir un devoir.

» — Un devoir !

» — J'ai fait un serment, je le tiendrai,
» dussé-je périr !

» — Quel serment ?

» — D'aller au secours de l'infortunée

» qui a mis en moi son espérance. Elle va
» m'attendre à minuit.

» — Et *à la porte bleue!* Alonzo!

» — Oui, *bleue* ou *blanche*, qu'importe!
» Est-ce la gitana qui t'effraie?

» — La gitana moins que la nonne.

» — Et moi pas plus l'une que l'autre.»

Alvarès pousse un long soupir. Les ombres de la nuit commençaient à couvrir la ville. Alonzo, l'ardent Alonzo, ne songe qu'au charme mystérieux de l'aventure qu'il espère mettre à fin la nuit même, avec audace et sans alarmes, en vrai chevalier castillan. Il ne répond que par monosyllabes aux sages représentations de son colonel : il ne les a pas même entendues.

Rentré chez lui, le bel officier jette un regard de satisfaction sur sa personne, dont il cherche encore à faire ressortir les avantages par une toilette élégante. Il lui sem-

ble que la soirée se traîne plus lentement que de coutume ; minuit n'arrivera jamais.

Enfin l'heure attendue va sonner. La lune s'était levée brillante à l'horizon ; mais l'air était froid et piquant ; on eût dit une nuit d'hiver, une de ces nuits où tombe le givre et où scintillent les frimas. Alonzo ne remarque ni la dangereuse clarté de la lune, ni le souffle glacé de l'atmosphère ; il marche à grands pas vers le bois de Sainte-Quitterie ; il est sous les murailles du cloître ; devant lui est la *porte bleue.*

Comment ne pas la reconnaître ! Sa couleur, qui apparemment lui avait donné le nom qu'elle portait, sa couleur, d'un bleu vif, était singulièrement éclairée en ce moment par l'astre des fantasmagories ; et, soit prestige ou vérité, cette couleur peu naturelle avait pour ainsi dire quelque

chose d'hostile et de bruyant ; on eût dit qu'au fond de ses teintes il y avait pensées et menaces.

Mais rien n'intimide Alonzo ; il frappe hardiment à la porte ; et la *porte bleue* s'est ouverte.

O ciel ! qu'aperçoit-il devant lui !

II

La Cellule.

La lune, en ce moment, rayonnait d'un éclat extraordinaire ; elle projetait ses clartés, en face d'Alonzo, et dans l'intérieur du couvent, sur un cimetière entouré de cyprès, au milieu duquel se dressaient, debout comme de pâles fantômes, les blan-

ches pierres des tombeaux. Ces files de monumens, en quelque sorte alignés, formaient comme des allées funéraires ; elles semblaient mener à la mort.

Alonzo n'a fait que peu d'attention au champ de repos qu'il va avoir à traverser. Son regard ne s'est fixé, avec une curiosité inquiète, que sur la personne étrange qui l'introduit dans le cloître. Est-ce la religieuse à la blanche main dont son imagination romanesque s'est fait à l'avance un objet enchanteur?... Il l'examine avec surprise, et son cœur se sent réfroidi.

L'inconnue qui vient de lui ouvrir la *porte bleue* est vêtue d'une longue robe blanche sur laquelle retombe, du sommet de son front, un voile noir qui descend jusqu'à ses genoux. Ses traits sont soigneusement cachés ; elle est d'une haute stature ; sa taille est aussi raide que droite ; sa mar-

che à la solennité d'une apparition sinistre. Aucune parole ne sort de ses lèvres ; et à son doigt posé sur sa bouche, à son atti-tude glaciale, au frisson que donne sa vue, on dirait une des statues d'un caveau mor-tuaire descendue de son piédestal. C'est, sous les habits d'une femme, le comman-deur de *Don Juan*.

D'un geste elle ordonne à l'officier de la suivre. Il eût été lâche de reculer en pa-reille circonstance. Alonzo referme la porte; et, d'un pas ferme, il suit son guide.

Le froid de la nuit redoublait. L'herbe du cimetière, couverte d'une forte rosée blanche, craquait sous les pieds du jeune Espagnol. Etait-ce une hallucination nou-velle ? Il croit remarquer que la religieuse qui marche devant lui ne fait même pas plier le gazon sous ses pas ; qu'elle glisse à travers les ifs du champ mortuaire sans

laisser traces de passage; qu'elle écarte tous les objets qui pourraient l'arrêter sans que rien remue autour d'elle; et qu'enfin, geste et mouvement, tout en elle, sur cette plage, est sans bruit et comme sans vie.

Elle a franchi le cimetière; elle arrive devant un portique à longues arcades. O surprise! au milieu de ce portique à jour est dressée une espèce de tente à draperies blanches, entourée de cierges allumés; et, sous cette tente déserte, exposée sur un lit de parade, est une religieuse morte.

Elle était sans doute au printemps de la vie, car on a jeté des fleurs sur sa couche. Plusieurs cassolettes exhalent des parfums autour d'elle. Un silence profond y règne; aucune gardienne, aucun prêtre.

La conductrice d'Alonzo s'arrête devant la nonne défunte; elle courbe son front

en faisant le signe de la croix, s'agenouille un instant et prie.

Elle se relève ensuite, s'approche d'un bénitier placé près du lit funèbre, jette quelques gouttes d'eau sainte sur celle qui fut sa compagne; et, présentant le goupillon à l'officier espagnol, elle semble lui dire du geste : — « *Imitez-moi!* »

Alonzo, commençant à ne plus bien savoir s'il veillait ou s'il était la dupe de quelque songe, s'il avait son bon sens ou s'il était devenu fou, se rend au désir de son guide. Il s'agenouille à son exemple; il puise à l'eau sainte comme elle; et, ce dernier devoir accompli, il attend quelque ordre nouveau.

La religieuse continue sa marche; elle longe à pas lents et comptés la grande galerie extérieure du couvent; elle parvient à

l'église, qui y est attenante; et le capitaine la suit.

Une lampe, suspendue à la voûte du chœur, éclairait seule le saint édifice. La silencieuse nonne y passe aussi légère qu'une ombre, et sans y faire le plus léger bruit, tandis qu'Alonzo, au contraire, bien qu'il essayât d'effleurer à peine le sol, entendait ses pas tomber bruyamment sur les dalles sonores, comme des marteaux sur l'enclume.

Etait-ce encore un jeu de son imagination frappée? Il lui semblait voir grandir à chaque instant la taille élevée de son guide. Son ombre, à la lueur de la lampe, en s'étendant le long des parvis, s'offrait interminable à sa vue; et, confondant l'ombre et le corps, il en faisait un tout gigantesque.

Enfin voilà l'église franchie. Un mur-

mure de voix, une sorte de psalmodie lente et sourde, part tout-à-coup d'une galerie latérale, à quelques pas du capitaine. La religieuse tressaille. C'était la première fois qu'il lui échappait un mouvement tenant de l'humaine nature. Alonzo s'est rapproché d'elle; et, d'un ton bref, mais à voix basse, il ose enfin l'interroger.

« — Où allons-nous ? Parlez !

» — Silence !

» — J'exige une explication.

» — C'est trop tôt.

» — Je retourne alors sur mes pas.

» — C'est trop tard. »

La voix qui venait de répondre si laconiquement au noble capitaine n'avait ni charme, ni douceur, ni naturel, ni vérité; elle était ironique et sèche. Alonzo, par un rapide instinct de conservation, pose

sa main sur son épée ; il pressent une catastrophe.

« — Qui que vous soyez ! reprend-il,
» que veut-on de moi ? Répondez !

» — Que vous teniez votre serment.

» — Je n'y ai manqué de ma vie.

» — En ce cas, laissez-vous conduire.

» — Un mot encore !... On peut nous
» surprendre ?

» — Lâche ! si tu as peur, va-t-en ! »

Jamais paroles de mépris n'étaient sorties d'une bouche de femme avec une expression plus incisive. Alonzo s'est redressé devant l'insulte avec un cri sourd de fureur. La nonne continue sa route, et lui court, indigné, sur ses traces.

Un escalier tournant est devant eux : ils en montent rapidement les degrés. Un long corridor se présente ; il est coupé de distance en distance par de hauts et larges

piliers. La lune y jette ses rayons à travers les vitraux des croisées ; et la nonne, plus que jamais, semble grandir aux yeux d'Alonzo.

Il la saisit soudain par le bras :

« — Qui es tu ? Tu vas me l'apprendre.

» — Nouveau Thomas..... tu touches » pour croire ! »

Un rire moqueur a suivi.

« — Ton nom ? continue l'officier.

» — Fille de Dieu.

» — Ou fille du diable !

» — Tu serais digne de celle-ci. »

Le brave Espagnol, interdit, lâche le bras de sa conductrice. Il se sent humilié de la supériorité morale qu'elle a prise sur lui et des honteuses inquiétudes qu'il a manifestées devant elle. Il courbe la tête et se tait.

« — Au bout de ce long corridor, re-

» prend la religieuse en adoucissant sa voix, » vous n'aurez plus de dangers à craindre, » car vous serez...

» — Où ?

» — Dans ma cellule. »

Le capitaine frémit. Son œil parcourt des pieds à lá tête l'extraordinaire inconnue qui lui parle avec le ton de l'autorité. Hélas! que sont devenus ces rêves d'aventure galante qu'il avait caressés la veille avec tant de bonheur ? Où donc est la touchante victime, la beauté captive et l'héroïne ravissante qu'il s'était plu à parer de toutes les perfections du genre et qui l'appelait à son aide? Il n'a devant lui qu'une espèce de fantôme à taille démesurée, à langage railleur et à tournure repoussante. Il est au pouvoir de je ne sais quelle puissance fatale ; et fuir ne lui est plus permis.

Alonzo se rappelle les singulières pré-

dictions de la gitana : « *Prends bien garde à la porte bleue!* » Un sombre pressentiment s'empare de lui. Il ne croit certes pas aux sibylles des temps modernes, ni aux *secondes vues* des Ecossais; et pourtant il ne peut s'empêcher de se répéter avec effroi, qu'ici-bas, dans les vues de Dieu, « il est de prophétiques pàroles. »

La nonne qui le conduit, et qui avait pressé le pas, est parvenue à l'extrémité du corridor. Un large pilier s'élève devant la porte de la dernière cellule; elle passe derrière ce pilier et disparaît à l'instant même; elle est entrée dans sa demeure.

Alonzo s'élance après elle; il est déjà de l'autre côté du pilier; et la cellule où vient de se réfugier la religieuse étant ouverte devant lui, il y pénètre sans obstacle.

O continuité de surprises! Le capitaine se retrouve en face de sa conductrice; et

néanmoins, bien qu'elle ait la même robe blanche et le même voile noir, il a peine à se figurer que ce soit la même personne. Etait-ce encore une nouvelle hallucination de son cerveau? ou bien les lampes qui éclairent la cellule avaient-elles un effet magique? Celle qui s'offre devant lui n'a plus cette haute taille et ces manières lugubres qui l'effrayaient peu auparavant. Une transformation complète s'est opérée en elle : la grâce a remplacé la raideur, et l'élégance la rudesse. Y a-t-il donc eu tout-à-coup, derrière le pilier, une substitution de personnes? Mais il aurait fallu la baguette d'une fée pour y réussir aussi vite, et sans que rien, devant lui, ne vînt à trahir la supercherie. Alonzo passe la main sur ses yeux avec une stupeur accablante; il ne sait plus à quelle idée s'arrêter, à quel objet croire, à quel

péril se préparer. Il commence à ne plus être bien persuadé de la réalité de sa propre aventure ; il se considère, il se touche, il en est à douter de lui-même.

L'enceinte où se trouve Alonzo n'est point décorée avec luxe ; mais elle n'a rien de sombre ni d'austère. Il y règne même une simplicité qui n'est pas sans recherche, et une apparence de renoncement aux vanités de la vie où le bon goût domine encore. De douces clartés s'y étendent. L'air y est imprégné de parfums; et c'est un gracieux oratoire.

« — Généreux Castillan ! merci, dit l'in-
» connue au capitaine ! »

Oh ! que ses accens étaient doux ! Sa voix, qui avait subi le même changement que sa stature, n'était plus reconnaissable. Elle a prononcé le mot *merci* avec cette même expression touchante qui avait éni-

vré l'officier lorsqu'il l'avait entendue derrière le rideau de l'église. Alonzo oublie ses précédentes alarmes; il n'est plus qu'à l'attrait enchanteur du moment présent. Il revient à ses premiers rêves.

« — Vous m'avez appelé, me voici ! ré» pond-il avec émotion. Commandez ! je » suis à vos ordres.

» — Un instant de repos d'abord ; que » toute alarme se dissipe !

» — Je ne ressens aucune alarme.

» — Pourquoi me le cacher, Alonzo ? » vous avez frémi tout-à-l'heure !

» — Oh ! c'est que vous n'étiez pas là !

» — Comment l'aurais-je vu si je n'y » avais pas été !... mais chassons toute » pensée sombre ; j'ai besoin de votre cou» rage, j'ai besoin de votre dévoûment, » j'ai besoin de toute votre ame.

» — Ame, courage, dévoûment, tout ce » qui est en moi est à vous.

» — Et je vais tout mettre à l'épreuve. » Ecoutez-moi, noble Alonzo! la vigueur » d'esprit et de corps que le ciel vous a » départie vous sera cette nuit nécessaire. » Sauvez-moi !... ou je suis perdue.

» — Je vous sauverai, je le jure! s'écrie » avec transport le guerrier. »

Et l'ardeur chevaleresque de son imagination s'empreint dans sa noble attitude.

L'inconnue, ravie, se dirige vers une espèce de placard établi dans le mur et fermé par des vitrages. Elle l'ouvre précipitamment : il renfermait une certaine quantité de vins précieux de Madère, de Chypre, d'Alicante et de Schiros, dans de longs flacons de cristal. Elle en choisit un au hasard, elle en remplit une coupe, et la présente au bel officier

» — Ceci ajoutera à vos forces, continue-
» t-elle à demi-voix. Ceci achèvera de rendre
» le calme à vos esprits ; ceci donnera plus
» d'énergie encore à vos puissantes facul-
» tés. Alonzo ! Dieu vous bénira. Répétez-
» le moi de nouveau : vous me sauverez,
» n'est-ce pas ?

» — Ah ! un doute, c'est une injure ! »

Alonzo, en prononçant ces mots, saisit la coupe que lui présentait la religieuse d'une main tremblante, et d'une voix forte répète :

« — Oui, je vous sauverai ! je le jure ! »

Puis d'un trait il vide la coupe.

Il la rendait à l'inconnue : ô nouvelle séduction ! la main qui se tendait vers lui, la blanche main qui venait de lui verser une liqueur fortifiante... le Castillan l'a reconnue: c'est la même qui, derrière le voile

sacré du temple, avait fasciné son regard. Qu'il voudrait la porter à ses lèvres!

Alonzo ne résiste plus à toutes les émotions qui s'emparent de lui. Sa parole et ses yeux s'enflamment.

» — Oh! de grâce! levez ce voile!...

» — Mais, balbutie la religieuse, si je » n'étais ni jeune ni belle!...

» — Je n'en serai pas moins dévoué. »

L'inconnue découvre ses traits : Alonzo recule ébloui... Jamais beauté plus accomplie ne s'était offerte à ses regards. Il la contemple avec extase.

« — Oh! murmure-t-il avec douleur... » si vous n'apparteniez à Dieu!.....

» – Je n'ai point prononcé de vœux, » interrompt-elle avec un doux sourire.

» — En ce cas, répond Alonzo, se jetant » à ses pieds, c'est moi qui briserai vos » fers. Parlez! me voici prêt à tout, à vous

» donner mon sang et ma vie, à vous ju-
» rer amour éternel!...

» — *Amour!* répète l'inconnue avec
» un geste d'indignation, oubliez vous
» donc où vous êtes! Ici, cette parole est
» un crime... et ce crime en entraîne d'au-
» tres : vous en aurez la preuve ici même. »

Son visage avait pris une inconcevable expression de courroux et de terreur. Elle était devenue d'une pâleur affreuse. Une sorte de convulsion venait de décomposer ses traits. Elle avait cessé d'être belle.

« — Levez-vous, seigneur Alonzo! con-
» tinue-t-elle d'un ton sec; ce n'est certes
» point pour entendre les déclarations sa-
» criléges d'un amant que je vous ai appelé
» à mon aide. Ce n'est pas par amour que
» je vous ai choisi pour me sauver. Ce
» n'est point votre cœur qu'il me faut.

» — Et à quelles fins suis-je ici ? Ne » voulez-vous pas fuir de ce cloître ?

» — Ce n'est nullement mon dessein.

» — Vous y voulez rester?

» — C'est mon vœu.

» — Pourquoi m'avez-vous donc appelé?

» — Pourquoi ? vous allez le savoir. »

L'étrange inconnue s'avance alors vers une alcôve au fond de sa cellule ; elle en tire les rideaux qui, hermétiquement fermés jusque-là, n'avaient pas frappé Alonzo. O ciel ! l'effroyable spectacle ! un prêtre est là, baigné dans son sang. Le poignard qui l'a frappé est encore enfoncé dans sa poitrine. L'officier pousse un cri d'horreur.

« — Un meurtre ! !!

» — Il a été mérité.

» — Un prêtre!

» — Il n'en avait que l'habit.

» — Qu'entends-je !

» — Vous pouvez m'en croire : il n'était » pas plus ministre du ciel que je ne suis » religieuse.

» — Et qui l'a poignardé ?

» — Qui ?... *moi!*... »

III

La cloche des Matines.

Alonzo recule épouvanté. La manière calme et froide avec laquelle l'inconcevable Espagnole venait de se déclarer coupable d'homicide, a fait dresser ses cheveux sur sa tête; il détourne les yeux avec indignation de cette femme qui, l'instant d'au-

paravant, lui paraissait si belle ; et son regard se fixe en frémissant sur le cadavre étendu devant lui. O ciel ! en croira-t-il sa vue ? Il reconnait les traits de sa victime. L'homme qui est là, baigné dans son sang, est l'étranger du bois de Sainte-Quitterie, celui à qui la gitana prédisait un destin funeste, celui que, par un vague pressentiment, il avait regardé naguère avec une sorte de terreur.

« — C'est bien lui ! murmure Alonzo.

» — Quoi ! Vous le connaissiez ! reprend la terrible Espagnole.

» — Eh ! qu'importe ! dit le capitaine ; » c'en est fait de lui, maintenant ; et le » sauver n'est plus possible.

» — Alonzo ! je le jure à la face du ciel, » il ne méritait pas votre pitié.

» — Mais son sang versé crie vengeance. » Qui a pu armer votre main ?

» — L'horreur qu'il m'avait inspirée.
» Cet homme, en s'introduisant ici, ne
» doutait point du succès de ses infâmes
» desseins. J'eus le droit de frapper le
» crime.

» — Nul n'a le droit d'assassiner.

» — Mais se défendre est un devoir. Est-
» ce moi qui ai été chercher la victime?...
» Il fallait sa mort ou mon déshonneur, son
» châtiment ou ma perte. Eh bien! je l'ai
» tué : que Dieu juge! »

Ces mots, prononcés avec solennité, apaisent à un certain point l'irritation du capitaine.

« — Soit, reprend-il d'un ton moins
» rude. Mais que désirez-vous de moi main-
» tenant? En quoi ma présence ici peut-
» elle vous être nécessaire? Pourquoi m'a-
» vez-vous appelé? Cet homme, frappé d'un
» poignard, je ne puis le rendre à la vie.

» — Non ; mais la foudre est sur ma » tête ; je demandais au ciel un sauveur, » et Dieu me l'a envoyé : c'est vous !

» — Eclairez-moi, que puis-je faire ?

» — Ecoutez bien, noble Alonzo ! Tout » repose encore en ce cloître. Il faut à » tout prix faire disparaître ce cadavre de » ma cellule avant que le jour ait reparu. » Prenez ce corps entre vos bras. La na» ture vous a doué à la fois de l'intrépidité » du héros et de la force de l'athlète. Enlevez » de cette alcôve le malheureux que mon » poignard a justement frappé ; emportez» le hors du couvent, et en passant par la » *porte bleue*, qui ouvre sur le bois de Sainte» Quitterie ; puis, enterrez quelque part » sa dépouille, et qu'il ne reste plus trace » du meurtre. Ayez pitié de moi, Alonzo ! » Dieu vous protégera : l'heure presse... »

Mais à cette prière imprévue, à ce dé-

noûment d'aventure si différent de tout ce qu'avait rêvé le jeune et beau capitaine, Alonzo se sent repris d'une irritation nouvelle. Un mélange d'horreur et de dégoût s'empare de son ame; son geste indigné repousse l'affreuse proposition; il réplique d'une voix brève :

» — Quoi! c'est là la mission que vous » m'aviez destinée!... l'office de vil fos- » soyeur!... l'emploi des valets du bour- » reau!... Qui, moi, de nuit et lâchement, » servir de complice à l'homicide!... me » charger des détails du crime sans même » en connaître le fond!... être le complai- » sant du meurtre et le pourvoyeur de la » fosse!... Non : vous avez mal choisi vo- » tre aide; non, non, je n'y saurais con- » sentir. Vous me faites horreur: je pars.

» — Partir! répète froidement l'incon- » nue, vous n'en avez plus le pouvoir!

» Croyez-vous donc, senor Alonzo! que je
» n'aie pas prévu le cas où votre secours me
» serait refusé? Toutes mes mesures sont
» prises : si vous ne voulez pas me sauver,
» j'appelle et vous êtes perdu.

» — Vous appelez!...

» — J'éveille le cloître; on va accourir
» à mes cris; je déclare que, poussé par de
» coupables projets, vous vous êtes intro-
» duit cette nuit dans ma cellule; et que vous
» avez égorgé ce prêtre qui accourait, je ne
» sais d'où, par un miracle de la Provi-
» dence, au secours d'une infortunée. On
» me croira, senor Alonzo. Je suis toute-
» puissante en ces lieux. Le sang des rois
» maures coule dans mes veines; j'ai leur
» richesse et leur courage; ou sauvez-moi,
» ou je vous perds! »

L'accent énergique avec lequel ces paroles étaient prononcées confond l'officier

castillan ; il attache ses regards sur l'inconnue avec une surprise où entrait une sorte d'intérêt, et une curiosité où perçait une espèce d'admiration. Ce caractère si fier et si courageux en opposition avec ces formes si délicates et si grâcieuses se présente à lui revêtu d'un inconcevable prestige. Lui, épris du bizarre et du merveilleux, lui qui, toute sa vie, avait recherché avec passion les personnages hors de nature et les événemens hors de ligne, il rencontre enfin sur sa route un drame plus singulier que n'en avait jamais rêvé sa fougueuse imagination; il lui apparaît une de ces ames fortement trempées, telles qu'il avait cru n'en pouvoir jamais trouver que dans les fables d'un poème. Sa haine et son courroux se calment. Alonzo a pris son parti : il mettra à fin l'aventure.

« — Au fond, se dit-il à lui-même, cette

» femme est-elle vraiment coupable ? Ne se» rait-ce pas en effet un sublime effort de » vertu qui a tout à coup armé son bras ? » L'indignation, qui donne en ce moment à » ses esprits un si inconcevable élan, n'est» elle pas une manifestation évidente de » tout ce qu'il y a d'honneur dans son ame ? » N'y a-t-il point, jusque dans l'irritation » que lui cause mon refus, les étincelles du » génie ? Que de froideur dans son main» tien ! et que de feu dans sa pensée !... »

La dame espagnole a deviné d'un seul coup-d'œil les secrètes impressions d'Alonzo. Il hésite à la condamner : elle a compris que le moment était venu d'employer son dernier prestige et ses plus puissantes ressources. Elle tombe aux pieds du capitaine ; son visage est baigné de larmes ; elle joint ses mains et l'implore.

« — Pardonnez, senor Alonzo ! pardon-

» nez-moi les dernières paroles que j'ai
» proférées, et que m'arrachait la douleur.
» Je les désavoue, ces paroles; elles n'étaient
» dignes ni de moi, ni de vous. Mais quand
» la souffrance dévore, est-on le maître de
» ses cris! Non, jamais il n'a pu entrer dans
» ma pensée de vous être funeste. Hélas! si
» j'ai pu frapper le crime et la déloyauté,
» je ne saurais que me prosterner devant
» la droiture et l'honneur! Noble officier,
» vous êtes libre. Éloignez-vous d'une in-
» fortunée qui n'était pas digne sans doute
» d'un aussi généreux appui que le vôtre.
» Vous avez assez prouvé votre courage en
» osant arriver jusqu'à elle; c'est assez:
» c'était trop peut-être. Adieu: le ciel vien-
» dra à mon aide. N'exposez plus pour
» moi votre vie; trop de douleurs déjà
» m'ont brisée: n'y ajoutez point un re-
» mords. Effacez-moi de votre mémoire:

» vous ne sortirez jamais de la mienne. »

Jamais paroles plus touchantes, accent plus déchirant, expressions plus tendres, n'étaient venu remuer violemment l'esprit et le cœur d'Alonzo. Le regard suppliant de l'Espagnole attendait un mot consolateur, une marque d'émotion, quelque témoignage de pitié, fût-ce même un geste d'adieu.

« — Qui que vous soyez, levez-vous !
» répond le jeune Castillan. Je ne sais vé-
» ritablement ni où je suis, ni ce que vous
» avez fait, ni qui vous êtes : mais il ne
» sera pas dit qu'une infortunée se soit
» adressée vainement à moi. Non, je ne
» suis pas venu à votre aide pour reculer
» ensuite devant l'effrayante tâche que
» m'imposent les circonstances. Ce cada-
» vre disparaîtra ; j'effacerai les traces du
» meurtre ; et, solidaire du forfait, ce corps
» glacé entre les bras, et comme chargé du

» crime, allons!.... Puis, vous l'avez dit :
» — *Que Dieu juge!* »

Il s'avançe à ces mots vers l'alcôve où gisait la victime; il la soulève lentement. L'homme assassiné était de haute stature; Alonzo avait déjà remarqué sa force corporelle au bois de Sainte-Quitterie. Quel fardeau pesant! quelle tâche!... Le vigoureux Castillan pressent à l'avance tout ce qui va se présenter d'obstacles à l'exécution de son projet; un tremblement nerveux le saisit, une sueur froide coule de son front. Un instant il lui semble que *l'impossible* s'est dressé devant lui comme un fantôme, et lui crie : — *Arrête, insensé!* Mais l'orgueil, d'un autre côté, ce génie à couronne de feu, qui consume plus qu'il n'éclaire, et qui brise plus qu'il ne crée, à son tour lui souffle ces mots : — *Lâche, oserais-tu reculer !*

Alonzo rassemble ses forces ; il demande à sa nature mâle et vigoureuse tout ce que le ciel lui avait départi de puissance; et, sur ses épaules d'Hercule, il parvient à charger le cadavre.

La mystérieuse inconnue sort à l'instant de la cellule; elle marche devant Alonzo, et le guide le long du vaste corridor où nul bruit ne se fait encore entendre. Mais la lune est descendue à l'horison ; les étoiles pâlissent; et déjà, du côté de l'Orient, de blanches lueurs annoncent l'aube prochaine.

» — Grand Dieu! s'écrie la dame espa-
» gnole, déjà !... déjà le point du jour !....
» Hâtons-nous! ou tout est perdu !.... La
» cloche va sonner matines. »

Ces effrayantes paroles redonnent une nouvelle énergie à l'ami d'Alvarès : il franchit le long corridor ; il arrive à l'escalier

tournant qui descend à l'église ; il en descend déjà les degrés. Mais cet escalier à vis est tellement étroit, qu'il s'élève des difficultés presque insurmontables à la marche du Castillan. Les dimensions de corps du héros et de la victime ne sont point en proportion avec l'exiguïté du passage; il faut des efforts inouïs pour surmonter les empêchements successifs qui anéantissent par degrés toutes les facultés d'Alonzo. L'infortuné s'arrête épuisé.

L'Espagnole tombe à genoux.

« — Mon Dieu! miséricorde! dit-elle.
» Mon Dieu! ayez pitié de lui ! »

Elle paraissait s'oublier ; on eût dit, qu'en ce moment terrible, elle n'avait plus l'idée de ses propres dangers, et qu'Alonzo, lui seul, l'occupait.

Le Castillan retrouve de nouveau une vigueur presque surhumaine ; il eût brisé,

dans toute la puissance de sa volonté, jusqu'à la pierre des murailles. Nul obstacle ne l'a vaincu, c'est lui qui les a tous renversés : le voilà parvenu dans l'église.

Mais là, épuisé, hors d'haleine, il sent que ses genoux fléchissent ; sa sueur est plus glacée que les gouttes d'eau de l'hiver qu'attache aux vitres la gelée. Il dépose le cadavre de l'inconnu sur les dalles du saint parvis. Il n'a plus de respiration, plus de mouvement, plus de pensée. Il est comme au bout de ses forces.

Dieu ! quel cri lamentable est parti tout-à-coup des lèvres de sa conductrice :

« *Il est trop tard ! plus d'espérance !* »

La grande cloche résonnait. C'était le premier coup de matines.

Ah ! ce son funèbre a produit de rechef sur l'ami d'Alvarès un effet tenant du miracle. Il réveille ses facultés anéanties ; il

l'arrache à sa torpeur funèbre ; il descend sur lui comme un rayon sauveur. C'est Samson rendu tout-à-coup à sa nature primitive, et pouvant de ses bras nerveux renverser colonnes et temples.

Alonzo s'est remis en marche. Obligé de repasser devant le lit de parade où reposait la religieuse morte, il ne s'arrête point cette fois ; il ne tarde pas à se retrouver au milieu du cimetière où de premières terreurs l'avaient saisi. La lune avait disparu, les pierres funéraires ne jetaient plus leurs grandes ombres sur le froid gazon des sépulcres ; mais le lieu n'en était pas moins sinistre et menaçant. Déjà des bruits lointains et répétés annonçaient le réveil du couvent. La brise du matin, agitant le feuillage des ifs et des cyprès, semblait commencer à donner du mouvement à toute la nature : on eût dit que des

tombes allaient surgir les morts; que chacun, près de se lever de sa couche, ne tarderait pas à sortir de son repos ; que tout sommeil allait cesser, même le sommeil éternel. Les croisées du cloître s'ouvraient, et l'aube argentait l'horizon.

« — O nuit! quelques minutes encore!
» murmure l'Espagnole éperdue. Un pas,
» et nous sommes sauvés! »

Mais Alonzo, dans son trouble et dans sa précipitation, s'est heurté le front contre une des pierres tumulaires. Son fardeau sanglant lui échappe ; il se croit frappé à mort ; sa vue s'obscurcit ; sa raison même l'abandonne. Il s'assied... ou plutôt il tombe.

« — La porte est là! nous y touchions!
» s'écrie la religieuse avec l'accent du dés-
» espoir poussé à ses dernières limites. Il
» allait triompher, et il tombe!... Mon
» Dieu! tue-moi! mais qu'il vive!... »

Etait-ce bien le cri du cœur et l'accent de la vérité? Hélas! Alonzo n'était certes plus en état d'étudier paroles et physionomie. Mais son ame entendait encore, et, jusqu'à son dernier soupir, cette ame avait le don des prodiges.

Qui jamais l'aurait pu penser! Alonzo a repris une dernière fois sa force morale et physique; il se relève, il marche, il avance: Et, pressant contre sa poitrine la dépouille inanimée qu'il arrachait du couvent, il arrive à l'issue fatale. Torturé par des souffrances inouïes, qu'il n'a plus même le pouvoir de s'expliquer, il fuit par un instinct machinal; il agit comme la mécanique que fait tourner un ressort invisible. Il n'a plus qu'une vie factice.

Enfin la *porte bleue* est franchie.

Cependant, sorti de l'enceinte du monastère, un bruit extraordinaire le fait

tout-à-coup tressaillir; ce bruit lui a rendu la pensée. La *porte bleue* s'est refermée violemment derrière lui; et ses verroux intérieurs ont été tirés avec autant de rapidité que de force. Alonzo n'a plus sa conductrice auprès de lui. Celle à la quelle il s'est dévoué ne lui a adressé, en le quittant, ni un remercîment, ni un adieu. Le capitaine est resté seul... seul avec un cadavre sanglant.

Il s'enfonce dans le bois de Sainte-Quitterie. C'est son dernier effort, sans doute. Un grand arbre est sur son passage, et cet arbre, il le reconnaît. C'est celui sous lequel il vit danser la gitana; celui sous lequel était assis le malheureux étranger qu'un poignard devait frapper si peu d'heures après; celui que désignait Marielle lorsqu'elle adressait ces paroles prophétiques à la future victime :

« — *Ton sang coulera sous cet arbre.* »

Alonzo tenait convulsivement son fardeau pressé contre son sein ; ses nerfs ne pouvaient plus se détendre. Il se rappelle encore ces mots :

« — *Tu le presseras dans tes bras!* »

L'oracle entier s'est accompli.

Mais enfin les muscles d'Alonzo se desserrent : le cadavre tombe à ses pieds ; et le poignard, qui jusque-là était resté enfoncé dans la poitrine de l'étranger, se détachant de la blessure, Alonzo voit couler du sang. La prophétie se complétait.

L'officier s'aperçoit alors que lui-même est teint des couleurs de l'homicide ; que ses vêtemens, ainsi que ses mains, sont ensanglantés ; et que pas un regard ne pourrait se porter en ce moment vers lui sans l'accuser d'assassinat. Il a l'œil hagard, le frond livide, les cheveux dressés sur la tête ; son visage exprime l'horreur.

Caïn, le premier meurtrier, s'offrit moins effroyable peut-être en sortant d'égorger son frère.

O ciel! le roulement d'un tambour!... Que voit-il s'avancer sous les arbres?... une cohorte d'alguazils!...

IV

Suites d'un Meurtre.

Une fièvre ardente avait saisi le malheureux capitaine ; un feu ardent courait dans ses veines. Passant de supplice en supplice, il n'en a pas moins compris qu'en cette funeste conjoncture il y avait quelque chose de

pire que la mort qui s'apprêtait à fondre sur lui : il y avait l'opprobre et la dégradation.

Alonzo ne pouvait se relever : il se traîne péniblement, et à travers les broussailles, jusqu'au fond d'un taillis épais. Il s'y blottit entre des pierres; et, semblable au reptile impur, il s'y faufile sous les ronces. Puis, là, murmurant tout bas une dernière prière et se recommandant à Dieu, l'infortuné s'évanouit.

Quelques instans se sont écoulés; un mouchoir, imbibé d'eau froide, a passé sur le front d'Alonzo. Une voix compâtissante se fait entendre; et l'ami d'Alvarès, retiré soudain de son affreuse léthargie, a senti qu'il vivait encore.

Il se soulève à demi, et regarde. Une femme est auprès de lui. Cette femme, enveloppée d'une mante de couleur brune,

lui prodigue des secours avec les marques du plus vif intérêt. A son accent et à ses manières, il est facile de reconnaître à quel point la pitié lui parle en faveur du capitaine. Il voudrait la remercier: elle a mis la main sur sa bouche. Il l'examine avec attention: elle détourne de lui ses yeux. O surprise! c'est Marielle.

La gitana, se voyant reconnue, cherche à lui expliquer à voix basse comment le hasard l'a guidée près de lui. Mais Alonzo, faible et souffrant, n'entend qu'indistinctement le commencement de son récit; il n'en a bien compris que la fin.

« — J'étais à quelques pas de l'arbre fa-
» tal quand je vous vis disparaître à l'ap-
» proche des alguazils. Je courus à la
» rencontre de ces derniers; je les menai
» près du cadavre... et, leur montrant une
» route opposée à celle que vous aviez suivie,

» je leur dis que le meurtrier avait fui de
» ce côté. J'étais connue de ces soldats :
» ils ajoutèrent foi à mes paroles; et dès
» qu'ils eurent disparu, je pus accourir à
» votre aide. »

Ce que racontait là Marielle, était-ce bien la vérité? Cette cohorte armée, qui lui avait si facilement obéi, était-elle bien réellement une troupe d'alguazils?... Si le capitaine eût prêté une oreille attentive à l'ensemble de sa narration, il eût hésité à la croire. Mais sa pensée n'était nullement à cette étude. Elle était tout entière à je ne sais quel nouveau rêve de son esprit qui s'était emparé de toutes ses facultés. La gitana, en ce moment, dans son costume extraordinaire et avec sa stature élevée, lui rappelait exactement la religieuse à haute taille qui l'avait introduit dans le cloître.

« — Marielle! dit Alonzo : c'est vous
» qui, à minuit, j'en suis sûr, cachant vos
» traits et déguisant votre voix, m'avez ou-
» vert la *porte bleue.*

» — Moi! interrompt la gitana.

» — Oui, vous : pour me conduire à ma
» perte.

» —Ne vous avais-je pas dit, ingrat : *Evi-*
» *tez l'office du soir et prenez garde à la* porte
» bleue ?. r.

» — Vous saviez donc qu'on implore-
» rait mon aide au couvent ?

» — Apparemment. Ne vous rappellez-
» vous pas le regard de compassion que je
» portai sur vous au bois de Sainte-Quitterie?
» Je ne pouvais trahir ma mission et mes
» intérêts; j'aurais pourtant voulu vous
» sauver. Je dis beaucoup, je parlai trop.
» J'étais dans un accès de miséricorde. Il
» n'y a pas jusqu'à cet *homme assassiné,*

» quelque misérable qu'il ait pu être, qu'en » ce moment je ne plaignis. Mais ni vous » ni lui deviez m'écouter. Vos destinées » étaient écrites; et j'ai continué ma » tâche.

» — Ainsi, vous connaissiez la dame du » cloître ?

» — Assez de questions, capitaine. Il » n'est personne, en ce pays, que, par état » et dans ma position, je ne sois appelée à » connaître. Il est bien vrai, en outre, se- » nor Alonzo, que, bohémienne renom- » mée, j'ai presque toujours un rôle à » remplir dans les plus ténébreuses intri- » gues. Il est certain aussi que, mise au » fait des plus secrets mystères, j'ai sou- » vent mes entrées partout. Mais ce qui » est encore plus sûr que tout cela, c'est » que quand j'ai juré de me taire, personne » au monde ne saurait me faire parler.

» — Bien : j'en sais assez maintenant ;
» votre réponse est claire pour moi.

» — Si vous tirez aussi bien parti de mes
» réponses du soir, que vous avez profité
» de mes prophéties du matin, je vous
» plains, senor Alonzo !

» — Un mot encore, Marielle ! le cada-
» vre que j'ai porté...

» — A quoi bon m'interroger sur lui.
» L'homme poignardé au couvent n'écouta
» pas non plus mes conseils et en fut
» cruellement puni..... Mais, senor ! as-
» sez de questions. Je ne répondrai plus ;
» partons. »

Et, soutenu par Marielle, Alonzo retrouve des forces.

« — Prenons ce sentier, lui dit-elle ; à
» la sortie du bois, tout-à-l'heure, nous
» rencontrerons Alvarès.

» — Alvarès !

» — Il est prévenu. Il va accourir à vo- » tre aide. »

Le pauvre capitaine, assailli par de continuelles surprises, passe la main sur son front, et se tait. Il lui semble qu'au milieu d'un tourbillon d'événemens surhumains, il roule d'abîme en abîme ; ses souffrances, au lieu de diminuer, allaient au contraire croissant; et sa raison, loin de lui revenir, fuyait à chaque instant davantage.

La gitana ne lui avait pas fait une fausse promesse. Un peu avant l'entrée de la ville, et à la lisière du bois, Alonzo revoit Alvarès. La bohémienne a disparu.

Le colonel dormait paisiblement dans sa chambre, lorsqu'un carreau de la fenêtre s'étant brisé, un caillou était tombé auprès de son lit. Un papier attaché à la pierre lui avait dit d'accourir de suite au bois de *Sainte-Quit-*

terie, en lui précisant bien la place où il reverrait Alonzo. Alvarès avait obéi.

Mais dans quel état il retrouve son compagnon d'armes!.. Effrayé de sa pâleur, de sa faiblesse, du sang qui couvrait ses habits, et de la décomposition de ses traits, il l'entraîne, ou plutôt, en quelque façon, il l'emporte jusque chez lui. Personne encore n'était levé dans la ville, bien que l'aube matinale eût blanchi l'horizon depuis longtemps. Le colonel est parvenu à sa demeure sans obstacle. Il n'a fait aucune fâcheuse rencontre; et Alonzo paraît sauvé.

Cependant Alvarès songe avec épouvante aux suites de l'horrible aventure. Alonzo, dans le désordre de ses esprits et l'espèce d'anéantissement de ses facultés, n'a pu lui raconter les scènes du couvent que d'une manière incohérente. Il n'a pu détailler que

les faits principaux : il a omis les accessoires ; il compte y revenir, mais plus tard.

« — Alonzo ! dit le colonel, il faut ce
» matin même aller faire aux autorités du
» lieu la déclaration de tout ce qui s'est passé
» cette nuit au monastère des Annonciades.
» Cela importe à ton honneur ; ta sûreté
» même en dépend.

» — Cher Alvarès ! agis pour moi, ré-
» pond le capitaine accablé ; laisse-moi
» prendre un peu de repos ! je n'ai plus
» ni voix ni pensée. »

Et se jetant sur le lit du colonel, il s'y étend avec bonheur.

Alvarès, le voyant calme et à l'abri de tout danger, le quitte à la hâte et court chez le corrégidor. Ce dernier l'accueille et l'écoute ; mais à son récit il s'effraie.

« — Colonel ! dit le chef civil, je me

» garderai bien de me mêler de cette affaire ;
» il est ici question de religieuse...

» — Non : la dame coupable de meurtre
» n'a pas encore pris le voile.

» — Il est du moins question de cou-
» vent. Cela est de la juridiction ecclésias-
» tique : faites votre rapport à l'évêque. »
Alvarès court à l'évêché.

Le prélat était un saint homme ; il ne peut croire à la vérité des scènes effroyables qui lui sont racontées. Ce sont trop d'horreurs à la fois.

« — Etes-vous bien certain, dit l'évêque,
» que votre ami ait toute sa tête? On a vu
» des accès de fièvre égarer soudain la rai-
» son ; et puis, ne serait-il pas possible,
» en outre, qu'à la suite d'un dîner d'offi-
» ciers, l'excès des vins et des liqueurs?...

» — Non, monseigneur, répond Alvarès,
» je puis vous affirmer le contraire. J'ai vu

» donner le *rendez-vous*; j'ai même tenu
» le billet.

» — Cependant, reprend le prélat, il y a
» dans son récit et dans le vôtre une foule
» d'invraisemblances et d'impossibilités.
» Comment croire à cette femme qui est
» tantôt grande et tantôt petite, tour à
» tour affreuse et charmante, qui se dit
» du sang des rois maures, et qui est reli-
» gieuse... sans l'être! Cela ressemble aux
» contes arabes. Et puis, pourquoi ce
» meurtre d'un prêtre?...

» — *D'un prêtre!* il n'en avait que l'ha-
» bit.

» — Ce ne sont que des conjectures. Et
» si le tout n'était qu'un rêve?

» — Monseigneur, il est un moyen certain
» de dissiper vos doutes. L'affaire est assez
» grave, d'ailleurs, pour mériter une atten-
» tion particulière. Veuillez, avant le lever

» de l'aurore, me suivre au bois de *Sainte-*
» *Quitterie*; nous y trouverons le cadavre;
» et vous y serez sur la voie du crime.

» — Soit. Allons à la *porte bleue*! »

Peu après, et avant que les habitans du pays fussent encore sortis de leur sommeil, le colonel et le prélat longeaient ensemble, à pas pressés, les murs du sinistre couvent.

» — Colonel! dit le prélat arrivé à la
» *porte bleue*, et courbant son front vers le
» sol, je ne vois aucune trace de sang, au-
» cune empreinte de pas; regardez vous-
» même! cherchez!

» — Le sang de la victime, répond Al-
» varès, n'a peut-être coulé que sous l'ar-
» bre où j'ai vu la gitana pour la première
» fois. Je saurai retrouver cet arbre; il est
» de ce côté : le voici!

» — Eh bien! ségnor, reprend l'évêque,

» où est la dépouille mortelle? je ne vois
» ni sang ni cadavre.

» — C'est vrai ! dit Alvarès consterné ;
» on l'aura enterré sous ces arbres.

» — Mais, ni ici, ni là, ni plus loin, la
» terre n'a été fraîchement remuée sur
» cette bruyère.

» — C'est encore vrai, monseigneur ! On
» sera parvenu probablement à faire dis-
» paraître toute espèce d'empreinte. Il est
» venu des alguazils : ils auront emporté
» le corps.

» — Des *alguazils!* poursuit le prélat ;
» ils n'ont peut-être pas plus existé que
» les deux nonnes et le prêtre. Tout cela
» me paraît de la même catégorie, et dans
» le même ordre de choses. En tout cas,
» quelle que soit la triste nature de cette
» conception, j'aime encore mieux la dé-

» clarer *cauchemar* que la reconnaître *vé-*
» *rité.* »

Le colonel paraît confondu.

« — Oui, je le conçois, reprend-il : Jus-
» qu'à présent les preuves manquent ; mais
» il en est une cependant qui ne me fail-
» lira pas. De grâce, monseigneur, une
» nouvelle démarche ! venez chez moi
» trouver Alonzo. Il vous montrera le billet
» de la religieuse dont vous remarquerez
» l'écriture ; il vous fera voir le sang dont
» ses habits sont couverts et qui ne saurait
» être un mensonge ; vous connaissez l'in-
» térieur du cloître et le visage de celles
» qui l'habitent : Eh bien ! il vous décrira
» les lieux qu'il a traversés, la cellule où
» fut commis le meurtre, les traits de la
» dame inconnue, choses qu'il ne pourrait
» inventer ; et vous jugerez, en l'écoutant,

» si son aventure est un rêve, ou si son ré-
» cit est d'un fou : la vérité, au surplus, a
» son cachet qui ne peut tromper. Ne vous
» refusez point à ma prière ; il y va aussi de
» mon honneur ; ministre de Dieu, suivez-
» moi ! la terre et les cieux vous le com-
» mandent.

» — Volontiers, réplique l'évêque. »

Et le voilà chez Alvarès.

Il approche du lit où reposait le capitaine. Alvarès appelle son ami. Point de mouvement ni de réponse. Il prend sa main, elle est glacée. Ciel ! un papier auprès de lui !... quelques mots écrits de sa main au crayon, et presque illisibles !...

« — *Je meurs empoisonné... Le ma-*
» *dère.....* »

Le malheureux n'avait pu en écrire da-

vantage. Alvarès pousse un cri d'horreur. Toutes les explications de l'étrange aventure et toutes les preuves de l'exécrable forfait s'évanouissaient en effet les unes après les autres comme les enfantemens d'un rêve. Le billet donné derrière le rideau de l'église ne devait pas se retrouver non plus : la gitana en avait repris possession, sans doute, alors qu'Alonzo était presque inanimé. Il n'y avait plus de véritablement certain qu'une mort : c'était celle du capitaine ; il n'y avait plus d'incontestable qu'une victime : et la victime était *Alonzo*.

Ce même jour, à l'aurore naissante, Gomès fut forcé de partir précipitamment avec son corps d'armée. Le colonel n'eut que le temps de serrer la main de l'évêque

et de lui faire ses adieux. Il se remit en marche avant d'avoir même eu le temps de rendre à son ami les tristes et derniers devoirs.

Il ne revit jamais le prélat; et jamais il ne put se procurer, depuis, le moindre éclaircissement sur le meurtre du monastère.

Cet officier supérieur était à Paris l'hiver dernier. Il m'a lui-même raconté l'histoire qu'on vient de lire; et j'ai vu ses yeux se mouiller de larmes en me racontant la fin d'Alonzo. Lui ayant demandé l'autorisation de la publier, il ne me l'a point refusée; et, pour y ajouter un inté-

rêt de plus, il m'a permis de donner ici son vrai nom :

Le général *Madrazzo.*

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

Des chapitres du premier volume.



PREMIER ANNEAU.

L'ANNEAU DE FER.



DEUXIÈME ANNEAU.

LA NUIT DU SANG.



TROISIÈME ANNEAU.

UNE CHARMANTE SOIRÉE A PARIS.

—

QUATRIÈME ANNEAU.

—

CINQUIÈME ANNEAU.

—

SIXIÈME ANNEAU.

LA PORTE BLEUE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie de E. JACQUIN, à Fontainebleau.